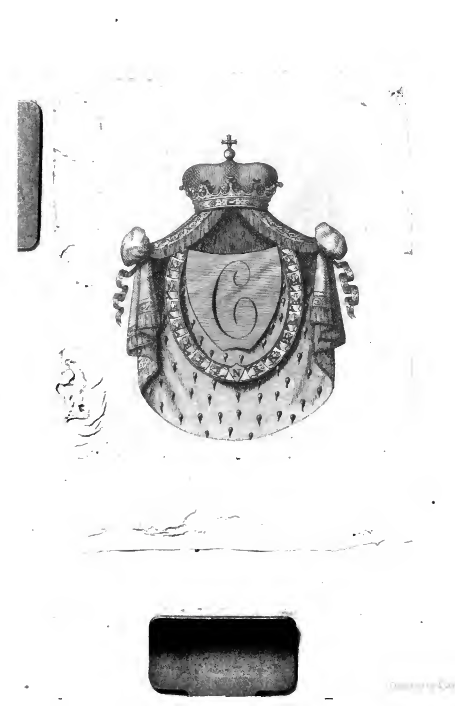



C


BIBLIOTECA LUCCHESI-PALLI
II.ª SALA
16
SCAFFALE
IV
PLUTEO
N.° CATENA

MÉMOIRES

ET

CORRESPONDANCE LITTÉRAIRES,

DRAMATIQUES ET ANECDOTIQUES.

T. I.

MÉMOIRES

ET

CORRESPONDANCE

LITTÉRAIRES,

DRAMATIQUES ET ANECDOTIQUES,

DE C. S. FAVART,

PUBLIÉS

PAR A. P. C. FAVART, SON PETIT-FILS;

ET PRÉCÉDÉS

D'UNE NOTICE HISTORIQUE,

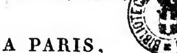
RÉDIGÉE SUR PIÈCES AUTHENTIQUES ET ORIGINALES,

PAR H. F. DUMOLARD.

Il est un auteur en crédit,
Qui dans tous les temps saura plaire;
Il fit *la Chercheuse d'Esprit*,
Et n'en chercha pas pour la faire.

CRÉBILLON.

TOME PREMIER.



A PARIS,

Chez LÉOPOLD COLLIN, Libraire, rue Git-le-Cœur, n° 4.

1808.

NOTICE HISTORIQUE

SUR LA VIE

DE CHARLES-SIMON FAVART.

Je suis originaire d'une des plus honnêtes familles bourgeoises de la ville de Reims; mon aïeul étoit secrétaire de l'intendant de Soissons (*). Sa place et plusieurs charges et offices dont il était pourvu, l'avaient mis à son aise: le mieux est l'ennemi du bien. Il voulut augmenter sa fortune; il la perdit. Des entreprises dans lesquelles il avoit mis ses fonds, réussirent mal; il essuya des banqueroutes; le chagrin abrégea ses jours. Sa veuve, réduite avec deux enfans à un revenu très-modique, n'ayant plus le moyen de subvenir aux frais de leur éducation, fit apprendre un métier à mon père (**).

Dès qu'il fut en état de l'exercer, il épousa la

(*) Alors M. Hubert de Cousi.

(**) Ce métier étoit celui de pâtissier, que le père de notre auteur exerça toute sa vie, et dans lequel il avoit amassé quelques biens.

(*Notes des Éditeurs.*)

fille d'un bon fermier de Goussainville, près Gonesse : je fus le premier fruit de leur mariage.

Je naquis à Paris, sur la paroisse Saint-Jean en Grève, le 13 novembre 1710. Mon père et ma mère se chargèrent seuls du soin de mon instruction pendant les premières années de mon enfance. En très-peu de temps, sans le secours des livres d'alphabeth, ils m'apprirent à lire et à former des caractères par un moyen ingénieux (*) qu'ils avaient imaginé pour m'instruire en m'amusant. Mon père avoit un esprit vif et une gaîté

(*) L'enfance est l'âge de la curiosité. Tous les hommes tiennent de la nature du perroquet et du singe. L'un répète ce qu'il a entendu, l'autre imite ce qu'il a vu faire. Dans l'adolescence, l'amour-propre s'en mêle, nous voulons bientôt en savoir plus que nos maîtres ; il en résulte un bien, l'émulation ; elle favorise nos progrès dans les arts et dans tout ce que l'homme entreprend. Un jour que mon père, d'un visage riant, formoit devant moi différens caractères avec des lames de plomb flexibles, je lui demandai ce qu'il faisoit là ? Je joue aux lettres, me répondit-il. Je le priai de m'apprendre ce jeu ; après me l'avoir fait désirer quelque temps, il feignit de se rendre à mes prières, et je goûtai, pour la première fois, le plaisir d'avoir désiré. Quand je n'avois pas été sage, on me défendoit de jouer aux lettres, ce qui m'en donnoit plus d'envie; enfin, au bout de neuf à dix mois, je savois lire couramment et tracer des mots. Ma mère, de son côté, feignit aussi de vouloir apprendre le latin ; je fus chargé du soin de lui faire répéter son rudiment, et de la reprendre lorsqu'elle feroit quelque faute. C'est ainsi que je m'instruisois moi-même sans le savoir.

(*N. de l'Auteur.*)

franche; il faisoit des chansons (*) avec facilité; il ajustoit sur des airs de vaudevilles les principes de morale et les autres préceptes qu'il vouloit m'inculquer : je les retenois aisément en chantant avec lui. De son côté, ma mère, d'un caractère plus sérieux, et qui avoit l'esprit plus orné, développoit insensiblement mes idées, et formoit mon cœur en me racontant différens traits de l'Histoire ou de la Fable mis à ma portée.

A sept ans, je fus mis en pension chez un maître ès arts; j'en sortis trois ans après pour entrer en cinquième au collége de Louis-le-Grand. J'eus le bonheur de m'y distinguer; mais n'ayant pas de répétiteur, mon travail devenoit plus pénible. Une application trop forcée dérangea ma santé; je tombai malade pendant les vacances. Mon père alarmé me fit quitter mes études pour embrasser sa profession. Le temps que mon obéissance lui sacrifia, ne fut pas entièrement perdu pour moi; j'eus occasion de connoître le célèbre

(*) C'est au père de M. Favart que nous devons l'admirable invention des échaudés. Il fit dans le temps une chanson, sur cette heureuse découverte, qui lui faisoit gagner beaucoup d'argent; elle courut toutes les rues de Paris, elle n'est pas venue jusqu'à nous : tout ce que nous en avons pu savoir, par une note de son fils, c'est que c'étoit une critique gaie du peuple français, qui, comme cette pâte, prend toutes sortes de formes, et dont l'esprit léger l'emporte sur celui des autres nations, comme la légèreté de ce gâteau l'emporte sur celle de tous ses rivaux.

(*N. des Éd.*)

abbé Nolet, alors précepteur du fils d'un cordonnier nommé Péraut; il me prit en amitié, et se fit un plaisir de m'instruire lui-même.

Tous les goûts à la fois entrèrent dans mon ame ; ma mère favorisoit mon goût pour la littérature ; elle me fournissoit en secret les livres dont j'avois besoin ; je m'en procurois d'autres avec l'argent de mes menus plaisirs, et je me formai une petite bibliothèque composée des meilleurs auteurs.

Mon père aimoit le spectacle, il me menoit souvent à la comédie, mais de préférence à l'Opéra-Comique, dont le genre étoit plus analogue à sa gaîté. Je composai, pour lui faire ma cour, une pièce en vaudevilles, dont il fut si enchanté qu'il ne me gêna plus dans mes occupations littéraires, et qu'il me permit de reprendre mes études, à condition néanmoins que je ne renoncerois pas à sa profession, et que je serois à ses ordres toutes les fois qu'il auroit besoin de moi.

Je retournai donc au collége de Louis-le-Grand, où je fis ma troisième. Je mettois en vers français la matière que l'on donnoit pour les vers latins, jugeant, d'après Boileau, que s'il étoit difficile de faire de bons vers en notre langue, on ne pouvoit pas se flatter de mieux réussir dans la poésie latine. Mon régent m'approuva. Après un intervalle de six mois, que j'employai à suivre les leçons de M. Rollin au Collége-Royal, j'entrai en rhétorique sous les pères Porée et la Sante.

Ils eurent des bontés particulières pour moi;

mais je n'en pus profiter long-temps. La mort de mon père mit fin à mes études classiques.

(1734) Je devenois absolument nécessaire à ma mère; je lui donnai tous les soins et tous les secours qu'elle attendoit de mon devoir et de ma tendresse pour elle. Le système nous avoit ruinés; mon père laissoit des dettes; je brochai une douzaine d'opéras comiques..........

(Continuation par les Éditeurs.)

Le lecteur regrettera sans doute avec nous que M. Favart n'ait point continué cette histoire de sa vie. Aidés par ce commencement, par quelques fragmens qu'il a laissés, et par toutes les minutes de ses papiers de famille, nous allons essayer de continuer le récit succinct des particularités qui nous sont connues, et que M. Favart, que nous citerons le plus souvent possible, a consignées dans ses lettres à sa mère, à sa femme et à un ou deux amis. En parlant d'un écrivain, que les lettres où il épanche son ame en secret font aimer et estimer autant que les ouvrages charmans qu'il a donnés au public, nous avions à redouter, outre notre foiblesse, le soupçon de prévention que le nom de petit-fils pouvoit élever contre l'un de nous; mais après avoir parcouru cette notice et les pièces justificatives, dont nous appuyons tous les faits, personne ne pourra nous reprocher d'avoir peint trop en beau un écrivain qui justifie, à chaque mot sorti de sa plume, à chaque trait de son caractère, à chaque action de sa vie, les

titres d'homme d'honneur, de fils tendre et délicat, d'époux vertueux et sensible, de bon père et de bon ami. Nous entrons donc en matière.

Dès 1733, M. Favart s'étoit fait avantageusement connoître par plusieurs productions que le lecteur ne trouvera pas sans plaisir à la suite de sa correspondance, et par un petit poème intitulé *la France délivrée par la Pucelle d'Orléans*, ouvrage qui remporta le prix de la violette d'argent à l'Académie des Jeux floraux, et qui est imprimé à la tête de ses œuvres.

Les opéras comiques, donnés par M. Favart depuis 1735 jusqu'en 1741, époque de la représentation de *la Chercheuse d'Esprit*, sont peu connus du public; le jeune poète attachoit si peu d'importance aux premières productions de sa plume, qu'il n'en fit imprimer aucun; il les jugeoit lui-même avec tant de rigueur, que sur le manuscrit d'un de ses premiers ouvrages il avoit écrit: *Bon à jeter au feu.*

Parmi ces productions, dont l'éditeur de son théâtre a recueilli les titres, il en étoit peu cependant qui ne fissent présager que l'auteur deviendroit un jour le restaurateur et le père du genre qu'il avoit embrassé, aucune dont les gens de goût n'eussent recueilli des traits piquans, des allusions fines, des couplets pleins de grâce, de malice et d'esprit.

Ainsi, à la première représentation *des Deux Jumelles*, premier ouvrage de M. Favart, on

avoit remarqué, et le public répéta long-temps ce couplet piquant du Vaudeville :

Le monde est plein de tricheries :
Les courtisans,
Par mille discours séduisans,
Savent cacher leurs fourberies ;
Par les amis, les amis sont dupés.
Craignons les sermens des coquettes
Et la pudeur de certaines fillettes,
Les plus fins y sont trompés.

Après la première représentation de cette pièce, M. Favart qui, depuis la mort de son père, continuoit de seconder sa mère dans son commerce, trouve, en rentrant chez lui, non pas des vers à sa louange, comme il auroit pu s'y attendre, mais une commande considérable de pâtisserie que l'on étoit venu faire à sa mère : notre jeune poète est donc obligé de déposer les lauriers qui couvroient sa tête, et de prendre, quoi ? tout bonnement le bonnet et le tablier du métier. A peine a-t-il mis la main à la pâte, qu'il entend s'arrêter à la porte de la boutique un équipage ; il en voit descendre M. B...., fermier-général très-riche, et homme d'esprit, qui, s'adressant à lui, dit qu'il voudroit parler à M. Favart, l'auteur de la nouvelle pièce qu'il vient de voir et d'applaudir au Théâtre de la Foire avec tous les spectateurs. Un petit mouvement de vanité s'empare de l'auteur, il n'ose se faire reconnoître sous un pareil négligé ; et, après avoir balbutié

quelques monosyllabes, il ne trouve rien de mieux pour sortir de cet embarras, que de se donner lui-même pour son garçon de boutique, en disant au moderne Plutus qu'il va prévenir son maître. Pour soutenir ce rôle, il monte dans sa chambre, placée précisément au-dessus de son four, et qui ne recevoit de jour que par une croisée donnant sur la boutique: le financier aperçut à travers cette ouverture la toilette précipitée du jeune homme, et vit que le maître et le garçon n'étoient qu'un; ce dont il rit beaucoup. Enfin, la coiffure faite à la hâte, et l'habit endossé, M. Favart descend bien vîte pour savoir ce que M. B..... lui veut. Après les révérences d'usage, M. B..... raconte que le directeur de l'Opéra-Comique lui a donné son nom, malgré l'*incognito* qu'il désiroit garder (*); que ce même directeur lui a dit encore que l'auteur n'avoit pas d'autre fortune que ses talens: Je viens, en conséquence, ajoute-t-il, vous offrir mes services et ma protection. J'ai moi-même été long-temps brouillé avec la fortune; mais elle a fini par me caresser, et je ne trouve pas de meilleur moyen de faire usage de ses faveurs que de les employer à l'avantage des arts et des lettres. J'ai besoin d'une fête que je

(*) Ce ne fut en effet qu'après plus de vingt pièces données sur le théâtre de l'Opéra Comique, que M. Favart se détermina à y mettre son nom. *La Chercheuse d'Esprit* est le premier de ses enfans auquel il assura la légitimité.

(*N. des Éd.*)

dois donner à ma femme; elle aura pour témoins plusieurs personnes de la cour ; si vous voulez vous charger de la composer, je suis sûr du succès. Comme il n'y avoit pas un moment à perdre, le financier lui proposa de l'emmener dès le même soir faire connoissance et souper avec la société dont il devoit être bientôt l'Apollon. M. Favart chercha vainement à s'excuser, en lui disant qu'il avoit de l'ouvrage pressé pour le lendemain. M. B..... l'engagea à s'en reposer sur ses garçons, sur celui que j'ai vu là-haut, ajouta-t-il malignement. Oh! répondit M. Favart qui voyoit bien que son financier n'étoit pas dupe, pour celui-là, c'est encore moi. M. B...... se mit à rire tout de bon de la franchise du jeune homme, et lui avoua qu'en effet il savoit tout, que cette croisée étoit le traître qui lui en avoit tant appris. Afin de le déterminer, il pria M. Favart de lui permettre d'envoyer le lendemain ses cuisiniers pour l'aider dans ses travaux, et l'engagea à venir, dès le même soir, juger de leurs talens. M. Favart fut bien reçu et enchanté de la société qu'il trouva chez le financier pour lequel il composa une fête qui fit le plus grand plaisir. Dès ce moment, M. B..... devint un de ses amis particuliers, et ce fut chez lui qu'il fit connoissance avec le héros de Fontenoi.

Dans *le Génie de l'Opéra-Comique*, petite pièce satirique que M. Favart, qui connoissoit l'esprit français, avoit composée pour ramener le public, en critiquant avec finesse les ouvrages nouveaux,

il ne sort point de cette mesure qu'on a toujours remarquée dans ses écrits, et qui caractérise la vraie critique; les couplets, ces joyeux enfans du Vaudeville, y étoient tous personnifiés. Le couplet satirique étoit vêtu en femme; le couplet madrigal, en espagnol; le couplet équivoque, moitié en homme, moitié en femme. Chacun d'eux parloit le langage qui lui convenoit. Le couplet satirique, par exemple, s'exprimoit ainsi:

Pour assurer notre bonheur,
La banqueroute est fort utile;
Mais je perdrois crédit, honneur,
Disoit un marchand de la ville.
Sa femme lui répond tout bas:
Peut-on perdre ce qu'on n'a pas?

Et le couplet équivoque chantoit ces paroles:

En tenant des propos d'amour,
Iris badinoit l'autre jour
Avec Damon sur la fougère;
Un serpent caché sous les fleurs
Sortit et piqua la bergère:
Pour un plaisir mille douleurs.

La Foire de Bezons, ballet pantomime, contenoit la scène épisodique d'un savoyard montrant la lanterne magique. Cette scène étoit une critique ingénieuse du ballet *des Indes galantes;* l'ouvrage étoit terminé par ces jolis couplets:

Pour l'amoureuse folie,
Je n'ai que trop de penchant;
Près d'Iris et de Silvie
Je sens un désir pressant;
Mais la raison me rembarre
Et me dit pour me rasseoir :
Gare ! gare !
Le pot au noir.

Vous qu'aux rives du Permesse
Conduit un charme flatteur,
Gouvernez votre sagesse,
Votre espoir et votre ardeur;
Quand on tranche du Pindare,
Sans consulter son pouvoir,
Gare ! gare !
Le pot au noir.

L'autre jour que d'une infante
J'admirois les doux attraits,
Elle est belle, elle est charmante,
Me dit un connoisseur; mais,
Sous cette blanche simarre,
Dont l'éclat sait émouvoir,
Gare ! gare !
Le pot au noir.

Le Nouveau Parnasse, opéra comique, offrit au public un personnage dont l'allégorie parut ingénieuse; ce personnage étoit *l'Incognito* qui, couvert d'un long manteau, grandissoit et se découvroit au bruit des applaudissemens, mais se

rapetissoit et s'enveloppoit de nouveau à l'aspect de la critique.

Souvent un gourmand, en cueillant
Un fruit qui paroît excellent,
N'a que le reste des insectes ;
Il en est de même à peu près
De ces divinités suspectes
Pour qui les seigneurs font des frais.

Ce couplet piquant du vaudeville de *la Halle galante* fut répété dans tous les journaux du temps.

Le couplet suivant se trouve dans le vaudeville *des Époux*, opéra comique :

Tant que Margot fut au village,
Un seul amant combla ses vœux ;
L'air de Paris la rend volage:
Elle en quitte un, elle en prend deux ;
Et par degrés elle devient coquette ;
Aujourd'hui qu'elle est à la cour,
Chacun à son tour,
Liron, lirette,
Chacun à son tour.

M. Favart a laissé sur cet opéra comique la note ci-après :

Le sujet et le canevas de cette pièce furent procurés par M. Parmentier qui s'en disoit l'auteur; ce plan lui appartenoit effectivement, puisqu'il l'avoit acheté trois louis de M. l'Affichard. Ce qui rappelle l'épigramme suivante :

On dit que l'abbé de Roquette
Débite les sermons d'autrui ;
Mais moi qui sais ce qu'il les achette,
Je soutiens fort qu'ils sont à lui.

Ce M. Parmentier avoit été, dit-on, contrôleur de la bouche et de l'argenterie de madame la duchesse de C..... Cette place étoit fort lucrative, et le mettoit en état de faire de la dépense; mais mademoiselle Legrand, actrice de la Comédie-Française, dont il étoit devenu amoureux, fut bientôt cause de sa ruine ; il traitoit splendidement cette comédienne et ses camarades aux dépens de la princesse ; les dépenses où cet égarement l'entraînoit, l'empêchoient de satisfaire exactement les domestiques, dont il étoit chargé de payer les gages ; ils murmurèrent, et se plaignirent à la princesse qui congédia le sieur Parmentier.

Cet homme, se trouvant sans ressource, n'imagina pas d'autre moyen pour subsister que celui de se faire courtier de pièces de théâtre : ses liaisons avec les auteurs et les acteurs des différens spectacles le mettoient en état de suivre cette idée. Il offrit ses services aux auteurs qui vouloient garder l'anonyme, ou qui ne se soucioient pas de traiter directement avec les comédiens. Il devint successivement, dans différentes occasions, l'agent de MM. de Boissy, Fagan, Ponteau, Panard, etc. ; il s'attachoit surtout à découvrir de jeunes gens qui annonçassent des talens lit-

téraires. Il apprit qu'il y avoit au collége de Harcourt un écolier de rhétorique qui se distinguoit déjà par des essais de poésie, qui déceloient son goût pour le genre dramatique. M. Parmentier alla trouver ce jeune homme nommé Desforges, loua ses talens, se déclara son protecteur, l'engagea à travailler pour le théâtre, et lui donna un sujet de comédie qu'il avoit dérobé à Panard: c'étoit celui du Rival secrétaire.

Le jeune poète saisit cette idée, et la remplit, en peu de jours, avec toute l'ardeur d'un prosélyte d'Apollon. Cette pièce, dont Parmentier étoit le parrein, fut représentée à la Comédie-Française, le 12 *novembre* 1737, *avec un succès qui devoit encourager l'auteur; mais, retenu dans son collége, il ne put être témoin de son triomphe: il n'en fut instruit que par la voix publique. Il écrivit alors à Parmentier, qu'il n'avoit pas revu, pour être payé de ses honoraires; il n'en reçut aucune réponse. Il le traduisit en justice; alors Parmentier produisit pour sa défense un mémoire de frais qui absorboient les émolumens de l'auteur. Le pauvre Desforges, débouté de sa demande, fut si rebuté de ce premier désagrément, qu'il renonça pour jamais aux honneurs de la scène* (*).

(*) M. Desforges, qui fut depuis renfermé au mont Saint-Michel pour des vers satiriques, n'a en effet donné au théâtre que *le Rival secrétaire.*

(*N. extraite de* la France littéraire.)

Je consens à mon mariage ;
Être veuve pendant six mois,
C'est toujours un grand avantage.

Ce trait comique terminoit la parodie que notre auteur donna de l'opéra de *Proserpine*, et qu'il avoit intitulé *Farinette.*

Nous ne pouvons nous refuser au plaisir de citer encore le branle suivant, qui termine une des pièces qu'il n'a point fait imprimer :

Air : *V'là ce que c'est qu' d'aller au bois.*

Ma mère aux vaignes m'envoyit,
Je n'sais comment ça se fit.
En partant elle m'avoit dit :
Travaille, ma fille ;
Vendange, grapille ;
Malgré moi Colin m'amusit,
Je n'sais comment ça se fit.

Malgré moi Colin m'amusit,
Je n'sais comment ça se fit.
Si drôlement il m'abordit :
Travaille, ma fille, etc.
Que pour lui mon cœur s'attendrit,
Je n'sais comment ça se fit.

Il prit ma main et la baisit,
Je n'sais comment ça se fit.
Mais ma vertu le repoussit :
Travaille, etc.

Si rudement qu'il en tombit,
Je n'sais comment ça se fit.

Mais en tombant il m'entraînit,
Je n'sais comment ça se fit.
L'un ni l'autre ne se blessit:
Travaille, etc.
Stapendant le coup m'étourdit,
Je n'sais comment ça se fit.

Un bon trait de vin me remit,
Je n'sais comment ça se fit.
En même temps il m'endormit:
Travaille, etc.
Mon amant pour moi vendangit,
Je n'sais comment ça se fit.

Si bien de sa sarpe il agit,
Je n'sais comment ça se fit,
Qu'avant que l'on me réveillît,
Travaille, ma fille,
Vendange, grapille,
Mon paguier se trouva rempli,
Je n'sais comment ça se fit.

Quoique nous l'arrêtions dans une route de fleurs, nous craindrions d'irriter l'impatience que le lecteur a de connoître les circonstances de la vie de M. Favart, si nous entreprenions de citer ici tous les jolis traits dont brillent celles de ses pièces que sa modestie crut devoir dérober au jour de l'impression. Nous bornons donc ici nos citations.

Par dix années de succès, M. Favart étoit de-

venu le plus ferme soutien de l'Opéra-Comique, et du Vaudeville, cet enfant malin qui veut sans cesse changer de joujoux. En 1744, M. Monnet, directeur de ce spectacle, offrit à notre poète deux mille francs de traitement par an, outre ses droits d'auteur, pour se charger d'accommoder, à l'usage du nouvel Opéra-Comique, les anciennes pièces du Théâtre de la Foire; d'aider de ses conseils les jeunes auteurs, de faire faire les répétitions, former les acteurs, etc. Il accepta cette proposition, et continua d'assurer, par ses soins et ses productions, le succès de ce théâtre; mais bientôt la jalousie et l'envie vinrent interrompre ses travaux. Voici comme il raconte lui-même cet événement.

Les Amours grivois, le Bal de Strasbourg *et les autres pièces que je donnai, attirèrent encore un plus grand concours de spectateurs. Les Comédiens Français et Italiens, voyant déserter de chez eux pour des bagatelles, conjurèrent la ruine de l'Opéra-Comique, et réussirent à le faire supprimer, malgré les représentations et les droits de l'Académie de Musique. Cet événement arriva à la fin de la Foire Saint-Germain de* 1744.

Par une supplique adressée au roi au nom des syndics et marchands de la Foire, M. Favart obtint d'abord un délai d'un mois. Sa supplique étoit ainsi conçue :

Très-humble Supplication des Syndics et Marchands de la Foire Saint-Laurent, au Roi.

SIRE,

Ce jour où l'on n'entend que des chants de victoire,
Ce jour de triomphe et de gloire,
Si nous n'obtenons ton secours,
Sera le dernier de nos jours.
Chez nous, malgré l'ancien usage,
Même à l'instant de ton passage,
Du commerce et des jeux on va borner le cours;
Et tandis que la joie annonce ta présence,
On va fermer cet asile, où les ris
Négligés depuis ton absence,
Sur ton retour fondant leur espérance,
S'attendoient à servir les transports de Paris.
Parmi tant de brillantes fêtes,
Serions-nous donc seuls malheureux!
Permets-nous de jouir du fruit de tes conquêtes,
Grand roi! daigne accorder quelques jours à nos vœux.
Si tes ennemis même éprouvent ta clémence,
Refuseras-tu tes sujets?
Non; nous allons crier: « Peuple, Louis s'avance;
» Ses premiers pas ont été des bienfaits. »

Les supplians, prosternés aux pieds de S. M., osent lui représenter très-humblement que, par les engagemens qu'ils ont contractés avant qu'ils fussent informés de la réduction de la Foire, et par les pluies continuelles qui en ont écarté la

public, ils seront plongés dans la dernière misère si la Foire n'est prolongée, au moins pour cette année, jusqu'à la fin du présent mois, comme elle l'a toujours été depuis plus de vingt ans.

Que votre bonté nous seconde ;
Par pitié, Sire, exaucez-nous !
Et vous ferez du bien à tous ;
Car nous devons à tout le monde.

M. Berger, directeur de l'Opéra, dont l'Opéra-Comique étoit tributaire depuis sa naissance, obtint ensuite de nouveaux délais, et autorisa M. Favart à faire, pour le compte de l'Opéra, les engagemens des acteurs du théâtre de l'Opéra-Comique. Cette autorisation, accordée à la considération personnelle dont jouissoit M. Favart, devint l'occasion de la connoissance qu'il fit avec mademoiselle Duronceray, depuis son épouse. En effet, le 21 janvier 1745, madame Duronceray, femme d'un musicien du roi Stanislas, écrivit de Lunéville pour offrir à M. Favart ses talens et ceux de sa fille comme actrices et comme danseuses. Elle le prévint que, dans le cas où il accepteroit sa proposition, elle prendra le nom de Chantilly, par respect pour sa famille qui habite Paris. Le jeune directeur accepta la proposition. Bientôt après, mademoiselle Duronceray vint à Paris ; ses charmes, ses talens comme actrice, comme cantatrice et comme danseuse, et ses succès à l'Opéra-Comique dans une des pièces de M. Favart (*les Fêtes publiques*), enivrèrent l'au-

teur en captivant le parterre. M. Favart étoit un amant trop délicat et trop aimable pour n'être point payé de retour, il fut aimé; mais la probité qui guida tous les instans de sa vie, lui fit entendre sa voix au milieu de l'orage de la plus violente et de la plus douce des passions. Loin d'abuser de l'abandon et de la dépendance de son aimable actrice, il oublia l'ambition que ses nombreux succès pouvoient autoriser, pour obéir à son cœur et devenir l'époux de mademoiselle Duronceray. La lettre ci-jointe qu'il lui adressoit avant leur mariage, qui eut lieu le 10 décembre de la même année, prouve, mieux que nous ne pourrions le faire, la délicatesse et la pureté des sentimens que mademoiselle Duronceray lui avoit inspirés.

M. Favart à mademoiselle Justine de Chantilly.

Ayez soin de votre santé, ma chère Justine; songez qu'elle intéresse tout le public; songez que la mienne y est attachée. Vous vous ménagerez davantage si vous avez quelques égards pour moi qui vous aime plus que ma vie : ne vous en offensez pas, mes sentimens font votre éloge. Les talens me séduisent, mais la vertu m'attache. Si vous pensiez autrement que vous ne faites, vous ne seriez digne ni de mon estime, ni de mon amour. Continuez de justifier celui que j'ai pour vous, en conservant toujours cette sagesse qui

vous est si naturelle, et qui est si rare dans les personnes de votre talent. La vertu n'éclate que quand elle est exposée; et les périls qui vous environnent, donnent un nouveau lustre à la vôtre. Je vous parle contre les intérêts de mon cœur; mais je vous prouve en même temps que je suis le plus sincère et le meilleur de vos amis.

FAVART.

La réunion des talens de ce couple aimable ne fit qu'augmenter les alarmes des grands théâtres, comme elle augmentoit les succès de l'Opéra-Comique, qui fut définitivement supprimé au mois de juin 1745. M. Favart obtint seulement la permission de donner à la Foire un spectacle pantomime, dont le privilége fut accordé au sieur Matheus, célèbre danseur de corde. Toujours la contrainte donne au talent de nouvelles forces; le succès de la jolie pantomime *des Vendanges de Tempé* surpassa l'attente de son auteur et celle du public. M. Boucher, peintre fameux de ce temps, en emprunta plusieurs tableaux gracieux, et mademoiselle Duronceray y augmenta sa réputation. Le privilége, qui n'avoit été accordé à M. Favart sous le nom de Matheus que pour donner aux acteurs de l'Opéra-Comique le temps de se pourvoir ailleurs, alloit expirer : le jeune auteur qui, comme nous l'avons dit, avoit connu chez son premier patron M. le maréchal de Saxe, reçut de ce général la proposition de diriger la

troupe de comédiens qui étoit en Flandre sous ses ordres. M. Favart, ne voulant pas dépouiller le sieur Parmentier qui étoit en possession du privilége, refusa la proposition du maréchal; mais ce général offrit un autre arrangement qui leva ses scrupules. La troupe du maréchal étoit trop nombreuse; on en forma deux, l'une sous l'autorité du généralissime, l'autre sous celle de M. de Lowendal; on donna le privilége de la première à M. Favart, qui voulut en outre indemniser le sieur Parmentier.

Notre auteur raconte ainsi cette circonstance de sa vie.

Le maréchal de Saxe m'écrivit la lettre suivante :

« Sur le rapport avantageux que l'on m'a fait » de vous, monsieur, je vous ai choisi de préférence pour vous donner le privilége exclusif » de ma comédie. Je suis persuadé que vous ferez » tous vos efforts pour la rendre florissante; mais » ne croyez pas que je la regarde comme un » simple objet d'amusement : elle entre dans mes » vues politiques et dans le plan de mes opérations militaires. Je vous instruirai de ce que » vous aurez à faire à cet égard, lorsqu'il en » sera besoin. Je compte sur votre discrétion et » votre exactitude. Dès à présent vous pouvez » faire toutes vos dispositions pour ouvrir votre » théâtre à Bruxelles au mois d'avril prochain. »

Aussitôt la réception de cette lettre, j'entrepris le voyage de Bruxelles pour visiter et m'as-

surer des lieux ; après quoi je revins à Paris pour engager les sujets qui m'étoient nécessaires, et je retournai à Bruxelles avec ma femme. La troupe étoit nombreuse et assez bien composée ; elle réunissoit tous les genres de spectacle, mais elle n'étoit pas encore ce que j'aurois voulu qu'elle fût ; le temps m'avoit manqué. Cependant le début fut heureux, et je n'eus pas lieu de me plaindre de cette première campagne.

Les succès des années suivantes furent complets. J'avois réformé quelques minces sujets que j'avois remplacés par de meilleurs : aussi aucun des genres de spectacle n'étoit négligé. Leur variété m'attira une grande affluence : je tâchois de l'entretenir en donnant de temps en temps des nouveautés analogues aux circonstances et aux événemens.

J'arrivai à Bruxelles deux jours avant le maréchal de Saxe. J'étois à l'Hôtel-de-Ville, où tout ce qu'il y avoit de dames les plus qualifiées s'étoient rendues pour voir l'entrée du général. Au moment qu'il parut, on entendit un coup de tonnerre épouvantable ; je fis sur-le-champ le couplet suivant :

AIR : *Nous jouissons dans nos hameaux.*

Est-ce là notre général
Que ramène Bellone ?
— Eh ! oui, c'est ce grand maréchal ;
C'est lui-même en personne.

— Non ; je le vois à ses regards,
C'est le dieu de la guerre,
Et Jupiter annonce Mars
Par un coup de tonnerre.

Cet impromptu fut transcrit par tout le monde avec empressement, et porté au maréchal qui étoit à dîner avec tous les officiers-généraux. On m'envoya chercher : un plaisant me demanda ce qu'un poète comme moi venoit faire à l'armée ? Je répondis que je venois chanter les exploits de nos guerriers, et chansonner les ennemis.

Dans l'après-dîner, le maréchal voulut donner un divertissement aux dames en faisant faire l'exercice aux montagnards écossais qui étoient au service de l'armée française. Il faut savoir que ces Écossais ne portent point de culottes, et n'ont qu'une espèce de tonnelet en forme de tablier de brasseur, très-court. Quand ces montagnards ramassèrent leurs armes, ils montrèrent tous leurs derrières qui n'étoient point couverts, ce qui fit rire tous les assistans, et fit cligner les yeux à toutes les dames.

La Comédie devint un point de réunion pour tous les officiers. Le goût qu'ils prirent pour le spectacle les empêchoit de se livrer à la passion du jeu, et peut-être à d'autres excès aussi dangereux. C'étoit le but du maréchal et une de ses premières vues politiques.

A l'égard des rapports que la comédie pouvoit

avoir avec ses opérations militaires, il me suffira de citer cet exemple.

J'étois obligé de suivre l'armée et d'établir mon spectacle au quartier-général; le comte de Saxe, qui connoissoit le caractère de notre nation, savoit qu'un couplet de chanson, une plaisanterie, faisoient plus d'effet sur l'ame ardente du Français, que les plus belles harangues. Il m'avoit institué chansonnier de l'armée, et j'étois chargé d'en célébrer les événemens les plus intéressans.

En septembre 1747, j'avois fait construire une salle de spectacle dans la grande place de Tongres. On étoit alors dans l'attente d'une action décisive. Une partie des officiers-généraux étoit rassemblée dans la ville; les autres, cantonnés dans les environs, venoient tous régulièrement à la Comédie, rendez-vous ordinaire. Le 9 octobre, sur les deux heures après midi, je fus mandé par le maréchal. A mon arrivée, il fit retirer toutes les personnes qui étoient avec lui, et me dit: Demain, je livrerai bataille; on n'en est pas encore instruit: faites-la annoncer ce soir à la fin du spectacle par des couplets que vous ferez à cette occasion. Que rien ne transpire jusqu'à ce moment. Je ne manquai pas de le satisfaire. Mes couplets causèrent une surprise universelle (*). *On court en foule à la loge du général; on croit que c'est une témérité de ma part: il*

(*) Voici les Couplets de M. Favart :

> Nous avons rempli notre tâche,
> Demain nous donnerons relâche;

leur confirme ce qui venoit d'être annoncé. La salle retentit d'applaudissemens redoublés ; on n'entend plus que ces mots : Demain bataille ! demain bataille ! *L'ivresse de la joie passe en un moment des officiers aux soldats, et devient le présage de la victoire. Je ne donnai relâche que trois jours. Dès le lendemain de la bataille, il fallut satisfaire l'impatience de nos militaires. J'avois un beau champ pour célébrer leur victoire, je n'eus pas de peine à m'acquitter de ce devoir. Je fis le matin deux ou trois scènes qui furent jouées le soir même. L'éloge que je faisois de nos guerriers n'avoit rien de fade ; j'exaltois la valeur des ennemis dans un couplet où je parlois des Anglais, et je finissois par ces vers :*

Anglais chéris de la Victoire,
Vous ne cédez qu'aux seuls Français ;
Vous n'en avez pas moins de gloire !

Cette tournure parut ingénieuse et fut applaudie.

Comme Apollon chez les bergers, M. Favart et

Guerriers, Mars va guider vos pas ;
Que votre ardeur se renouvelle :
A des intrépides soldats
La victoire est toujours fidelle.

Demain bataille, jour de gloire ;
Que dans les fastes de l'histoire
Triomphe encor le nom Français,
Digne d'éternelle mémoire !
Revenez après vos succès,
Jouir des fruits de la victoire.

(*N. des Éd.*)

sa troupe gentille faisoient passer, jusques chez les ennemis, cette grâce, cette urbanité qui, tôt ou tard, ramènent les esprits à la paix, et font entendre, au milieu même des fureurs de la guerre, la voix de l'humanité. Le *recueil des anecdotes dramatiques* cite l'aventure comique, et presque touchante, arrivée en 1746 à la demoiselle Grimaldy, danseuse, faisant partie de cette troupe ambulante.

Surprise aux environs de Louvain avec plusieurs acteurs par un parti de hussards ennemis qui les avoient dépouillés plus d'à demi, et se préparoient à faire pis, cette bonne camarade, pour s'épargner la vue du sang qui commençoit à couler, se couvrit précipitamment la tête du court jupon qui lui étoit resté, et de tout ce qui y étoit adhérent. Dans cette posture assez neuve, mademoiselle Grimaldy, emportée par son humanité, conjuroit le chef des hussards et sa troupe de ne prendre qu'elle pour victime. A cet aspect, le chef et les soldats ennemis dirent comme Francaleu : *J'ai ri, me voilà désarmé*. Par ce dévouement héroï-comique, une danseuse apprivoisa des hussards allemands et sauva la vie à plusieurs Français.

M. Favart et sa troupe obtinrent des succès plus importans. A peine six mois s'étoient écoulés, que les chefs de l'armée impériale, jaloux des plaisirs qu'on goûtoit dans le camp français, voulurent les partager; et le maréchal de Saxe, qui savoit que les hommes généreux,

Tout en se combattant savent se respecter,

permit à notre auteur de jouir du passe-port qui lui avoit été adressé par le duc de Lorraine et de Bar, de façon qu'il eût la facilité de jouer alternativement dans les deux camps.

On partage bientôt les sentimens de ceux dont on partage les plaisirs ; et tout porte à croire que cette réciprocité de prévenances entre les chefs des deux armées ennemies ne nuisit point au rétablissement de la paix, qui fut en effet conclue en 1748.

Le déplacement continuel, les fatigues, le tumulte des camps, les alternatives rapides de la bonne et de la mauvaise fortune, rien ne fit oublier à M. Favart les doux liens de la nature et de l'amitié. Les lettres qu'il écrivit pendant ce voyage à sa femme, qu'il avoit d'abord laissée à Paris, ainsi qu'à sa mère et à sa sœur, prouvent à chaque ligne qu'il étoit bon mari, bon fils, bon frère et bon Français. Nous donnons ici celles de ces lettres que nous avons retrouvées.

Lettre de M. Favart à sa femme, lors de son départ pour Bruxelles.

1746, Sainte-Maxence, 1re couchée, 29 janvier.

Que M. de Maisondalle (*) est heureux, ma chère petite femme ! Il a le plaisir de te voir, de t'entendre ; il peut jouir à toute heure du bonheur d'être auprès de toi, et j'en suis éloigné de plus de vingt-cinq lieues au moment où je t'écris. Quoique

(*) M. de Maisondalle étoit avocat au Conseil.

j'envie le sort de notre bon ami, je crois qu'il ne m'en voudra pas de mal, il est trop généreux. Respecte-le, profite de ses sages conseils, songe qu'il est beaucoup au-dessus de nous par sa sagesse, ne le contrarie point : ce n'est pas l'arrogance qui nous distingue, c'est la noblesse des sentimens, et c'est ce qui peut mettre au niveau des plus grands hommes : le reste n'est que chimère. Sois humble, songe que l'opinion particulière ne fait rien à l'opinion générale ; mais souviens-toi, pour ta consolation, que les préjugés disparoissent et s'anéantissent dès qu'une bonne conduite nous élève au-dessus d'eux. Ne te pique point de vaines formalités : c'est le cœur seul de tes amis qu'il faut consulter, et non le masque, pour bien juger d'eux. Embrasse M. Maisondalle, je te le permets. Répète-lui sans cesse que je lui dois tout mon bonheur, puisque c'est à lui que je te dois. Dis-lui que ma reconnoissance ne finira jamais ; et que si elle n'a produit jusqu'à présent que des vœux stériles, peut-être un jour trouverai-je l'occasion de lui prouver la parfaite estime que j'ai pour lui.

Je me porte bien ; je voyage agréablement : il ne me manque que toi pour ne rien désirer.

Adieu, ma vie ; adieu, mon ame ; n'oublie pas d'un moment ton mari, ton amant, ton mentor et ton ami,

FAVART.

Lettre de M. FAVART à sa femme.

1746, Gand, 8 février.

Ma chère petite femme, je n'ai pu terminer nos affaires qu'aujourd'hui mardi, 8 de février. J'arrive de l'armée, où j'ai obtenu de M. le maréchal la direction de sa troupe, conjointement avec M. Parmentier, malgré une foule d'envieux. Je suis fort fêté dans ce pays-ci; il ne me manque que la présence de Justine et la société de nos amis pour n'y rien désirer. Ton absence empoisonne les plaisirs que l'on s'empresse de m'y faire goûter. On dit que les Flamandes sont aimables: mes yeux auroient pu le remarquer si mon cœur l'avoit senti. Dans tous les objets qui ont droit de plaire, je ne verrai jamais que mademoiselle de Chantilly; et tout le sentiment dont je suis capable, vient d'elle, pour n'être jamais réfléchi que vers elle!

Lettre de M. FAVART à sa mère.

Ma chère mère,

Je suis à Louvain depuis huit jours, où je ne fais rien à présent. Toute l'armée est en mouvement, et marche du côté de Tongres pour s'opposer aux ennemis. Le prince de Clermont qu'ils vouloient investir, a maintenant une communication entière avec l'armée du roi; tout nous an-

nonce une bataille : on est peut-être actuellement aux mains. J'en attends le sort en sûreté ; notre grand maréchal sait trop bien son métier pour laisser le succès douteux. En partant, il m'a envoyé deux très-beaux chevaux pour mettre à mon carrosse.

Il me donne tous les jours de nouvelles marques de sa bonté ; il vient encore de m'envoyer un lit de camp de satin rayé, de la couleur de celui qui tapisse ma chambre à Paris : c'est la plus jolie chose du monde. J'ai fait deux copies de la musique de Tempé pour en faire présent à deux seigneurs qui me la demandoient : cela m'a valu une pièce de toile de Hollande et quatre paires de manchettes en dentelle d'une grande beauté.

Assurez M. Cordier de mon amitié, ainsi que M. Boismortier et son aimable famille.

Nous buvons de temps en temps à votre santé avec mon cousin Cholot.

Mandez-moi des nouvelles de Paris ; faites-moi le détail des pièces que l'on donne sur les théâtres de Paris, autant que vous le pourrez.

Assurez M. Crébillon et madame Villeneuve de mes respects.

Que ma sœur se souvienne un peu de moi, et m'écrive ; qu'elle songe que c'est une des plus grandes consolations que je puisse recevoir étant éloigné d'elle.

Je suis avec respect, etc.

Lettre de M. Favart à sa mère.

1746, Lière, 15 juillet.

Ma chère mère et ma bonne sœur,

Je suis seul directeur de la troupe de M. le maréchal. Parmentier en dirige une autre sous la protection de M. le comte de Clermont. Je suis accablé de tracasseries, il semble que tout se réunisse pour me traverser. Je n'ai pas un quart-d'heure pour me livrer au sommeil; cependant je me porte bien, et je ne dois rien appréhender. M. le maréchal m'encourage, et me répond du succès de mes affaires. Il m'assure tous les jours de sa protection; il m'a envoyé à Lière vingt-cinq bouteilles de son vin, marchandise fort rare en ce pays à cause du séjour des troupes.

La plupart des lettres sont interceptées, et la poste de Louvain a été enlevée par les hussards; les communications ne sont pas bien sûres. M. le maréchal me donne des escortes quand j'en ai besoin pour mes voitures, il n'y a rien à craindre pour moi. M. Fouché a été dépouillé par les hussards pour avoir été seul sur la chaussée de Louvain; ils l'ont conduit à Bréda, et l'ont renvoyé au bout de six jours en chemise et en culotte.

Depuis que j'ai commencé cette lettre, voilà trois villes où nous séjournons, et d'où nous décampons brusquement au moment de jouer. Nous avons quitté Anvers en six heures, Lière en quatre,

et nous sommes partis de Louvain au milieu de la nuit; c'est apprendre à déménager promptement.

*J'avois fait construire en cette dernière ville un théâtre qui m'avoit coûté beaucoup d'argent, nous en aurions beaucoup gagné sans la mort de madame la dauphine. Le spectacle a été suspendu trois jours; et, au moment de recommencer, nous avons reçu la nouvelle du départ. Nous avons emporté jusqu'à la dernière planche du théâtre; nous sommes à présent à Bruxelles, où nous attendons en sûreté le sort de la bataille que l'on est à la veille de donner. On vient d'amener cent hussards français qui nous pilloient la nuit en qualité de hussards ennemis : ils ne seront que pendus. Nous venons de voir cinq grenadiers se battre pour une coureuse de camp, quatre sont restés sur le carreau; le dernier, confus du triomphe qu'il venoit de remporter, a dit après un instant de réflexion : B***, tu es cause que j'ai tué quatre de mes camarades. Braves gens, je vous regrette! tu ne nuiras pas à d'autres. En même temps, il lui fit voler la tête d'un coup de sabre.*

La fatigue que je me donne semble procurer de la force à mon tempérament. J'ai couché trois nuits sur des planches dans une bélandre hollandaise, où nous nous sommes embarqués avec tout l'équipage, et j'en suis sorti plus robuste. Les hussards nous galopoient le long du rivage. Un quart d'heure plus tard nous allions jouer la comédie pour le prince Charles.

Ma chère mère, conservez-moi votre tendresse,

j'en dis autant à ma sœur; c'est le seul trésor que j'ambitionne. Je vous aime plus que jamais, et vous me feriez mourir de chagrin si vous aviez le moindre refroidissement pour le plus tendre fils et frère Favart.

Bruxelles, ce 2 *août* 1746.

Lettre de M. Favart à sa mère.

1746, Bruxelles, 4 septembre.

Ma chère mère,

Je ne reçois aucune nouvelle de Paris : il semble que je sois séparé des vivans. Si j'existe encore dans votre cœur et dans celui de ma sœur, je suis consolé. Je sens tous les jours de plus en plus le prix de votre tendresse, et je n'en reçois plus de marques. Que vous ai-je fait? L'enfant prodigue n'a pas été oublié de son père; pourquoi un fils, qui n'a jamais cessé de vous chérir plus que lui-même, est-il banni de votre souvenir?

Monseigneur le maréchal m'a répété plusieurs fois que je ne me repentirois jamais de l'avoir suivi. Il a choisi Bruxelles pour son quartier d'hiver, il y aura beaucoup d'argent à gagner. J'ai été à l'armée, et j'ai béni le sort des plus misérables bourgeois de Paris. J'ai passé là trois jours et trois nuits sans dormir, si ce n'est debout, appuyé contre un arbre, et les pieds dans l'eau. Le pain m'a coûté quinze sous la livre, bienheureux d'en avoir trouvé! Il n'y a que les vivandiers qui s'enrichissent, quoiqu'ils soient pillés de temps

en temps par les hussards. J'ai rencontré de ces messieurs sur la route, et je m'en suis sauvé, je crois, par une faveur particulière de Dieu. Ils nous ont attaqués entre Louvain et Indoigne, à la trouée des bois de Merdal; ils sont sortis au nombre de cent vingt. Notre escorte, qui n'étoit alors que de trente hommes du régiment de Septimanie, les a repoussés deux fois, et m'a donné le temps de m'échapper à la faveur du combat, sain et sauf, à travers les coups de sabre et les coups de fusil. Il n'est revenu que six hommes de cette escorte; le reste est demeuré sur le carreau. Le moins blessé des six avoit quatre coups de sabre. Jamais je n'ai vu un homme avoir si bon courage; il étoit tout couvert de son sang qu'il perdoit en abondance, et il ne vouloit pas qu'on le pansât avant qu'il eût achevé le détail du combat: encore étoit-il obligé, pour parler, de relever son nez et une partie de sa joue séparée de son visage par un coup de sabre, et qui lui tomboit sur la bouche. A mon retour, j'ai encore vu les hussards ennemis qui caracoloient autour de nous, à la distance d'une grande portée de fusil; mais, comme nous étions escortés de cent hommes d'infanterie, ils n'ont pas osé s'approcher de plus près. On ne court plus à présent les mêmes dangers; l'armée du prince Charles s'est retirée par-delà la Meuse avec précipitation: on va faire le siége de Namur. Je n'ai point reçu d'ordre pour y conduire ma troupe; et, selon toute apparence, nous résiderons le reste de l'année à Bruxelles. Je préfère un gain médiocre au sein

du repos à une fortune achetée par des craintes et des périls continuels. Parmentier suit M. le comte de Clermont. Vos prédictions ont été vraies à l'égard de la bonne foi de mon associé; il m'a trompé cruellement, c'est peut-être un bien pour moi d'avoir été sa dupe. Donnez-moi des nouvelles de Paris, et des spectacles surtout.

Votre tendre fils,

FAVART.

Lettre de M. FAVART à sa mère.

Ma chère mère, si vous comptez les jours que je suis éloigné de vous, moi je compte les minutes. L'espérance de vous revoir m'a soutenu dans mes disgrâces. Cette espérance m'a trahi; mais l'illusion que je me formois, m'a été chère et m'a empêché de succomber. Mes affaires, grâce au ciel, prennent le tour le plus heureux que je pouvois désirer. Je me suis acquitté de la moitié de mes dettes. Je fais six cents livres par jour, l'un portant l'autre: si cela continue encore un mois, comme il y a beaucoup d'apparence, je n'aurai plus rien à désirer, que de partager avec vous ma petite fortune. Je suis maintenant maître absolu de toute la direction; je suis débarrassé de tous les monstres qui m'environnoient; ils devoient me faire beaucoup de chicanes et de procès, je n'en entends point parler, et je les en défie; tous mes intérêts sont arrangés, il ne me reste plus qu'à calculer pour mon profit; et, moyennant quatre

mille livres que je dois payer à la fin du mois pour solde de compte, je les envoie tous faire, etc. Je n'ai pas lieu de m'inquiéter pour trouver les moyens de les satisfaire; si chaque mois de l'année me produit autant que le dernier et le commencement de celui-ci, je retournerai à Paris avec cinquante mille francs de bénéfice. J'ai encore pour dernière ressource la bourse de M. le maréchal, qui m'a engagé d'y puiser toutes les fois que mes besoins le commanderoient; mais je ne veux pas en abuser. Je n'aurois pas dû un sou sans mon honnête confrère de Parmentier. Le turc qui a paru à la Foire Saint-Germain a débuté hier sur mon théâtre. M. le maréchal le paye, et j'en profite. Il m'a produit hier huit cents livres, et aujourd'hui mille cinquante. C'est un homme extraordinaire; et si je voulois croire aux sorciers, il ne tiendroit qu'à moi de me persuader qu'il en est un des plus noirs. Vous l'avez vu sans doute, je ne vous en parle point. Je vous dirai pour nouvelle que nous prenons tous les jours des villes et des forts de la dernière importance à la barbe des ennemis, et dont on ne parle pas, parce que cela devient trop commun. Je vous dirois beaucoup de choses si j'avois le temps, car le caquet commence à me venir depuis que je sais que vous vous portez bien.

Apprenez donc seulement que nous avons pris hier le fort Saint-Philippe; on y a fait une exécution qui fait horreur à l'humanité: on y a pendu cinq cents hommes.

Tempé fait ici un plaisir toujours nouveau.

Je donnerai la semaine prochaine les Nymphes de Diane *attendues de toute l'année.*

Priez M. Boismortier de m'envoyer la musique des Fêtes publiques *que l'on me demande tous les jours; je lui écrirai incessamment qu'il ne m'en veuille point.*

Nous attendons le roi; il doit venir à la Comédie, M. le maréchal m'a promis de l'y amener.

Je suis votre tendre fils

FAVART.

Lettre de M. FAVART à sa mère.

1747, Bruxelles, 3 juillet.

Ma chère mère, je me porte bien. La bataille est gagnée : je vous l'avois bien prédit. L'action s'est passée entre Maëstricht, Tongres et Saint-Tron. La gauche de l'armée ennemie, composée des Anglais, Hanovriens et Hessois, a été attaquée le matin; ils se sont soutenus toute la journée, et se sont battus en désespérés; mais il n'en est plus question. La droite ennemie n'a pas attendu notre feu; ils cherchent encore leur salut dans la fuite; les Hollandais et les Autrichiens sont dispersés sans avoir tiré un coup de fusil; le reste des Anglais, au nombre de dix mille, qui se sont défendus pendant trois heures dans un village où ils ont été forcés, croyant se sauver à travers les marais, ont rencontré l'armée de Clermont qu'ils n'attendoient pas, et ont été achevés.

Un simple carabinier a arrêté le général Ligonier, anglais, c'est comme qui diroit le maréchal de Saxe, si la comparaison pouvoit se faire; ce soldat l'a conduit au roi avec un guidon; un instant plus tard, le duc de Cumberland étoit pris lui-même. Je vous détaille tout cela fort mal, parce que je vous écris en poste; c'est la chaleur du sang français qui conduit ma plume. Victoire! grande victoire! tout est renfermé dans ces derniers mots. Je suis un des premiers qui écrive. L'action continue encore à notre avantage; nous achevons de vaincre, je dis plus, nous achevons de détruire. Pardonnez-moi si je dis nous; *à force de fréquenter les héros, j'en prends le langage. Montrez ma lettre à tous nos amis; ils ont le cœur français, ce succès les intéresse.*

Je suis votre très, etc.,

et fils, Favart.

P. S. *M. Rebours vous prie d'envoyer un garçon chez son frère pour l'informer de notre victoire, et lui faire mes complimens; le reste pour une autre fois.*

Tandis que, tout entiers à leur art et au désir de répondre aux bontés que le maréchal de Saxe leur prodiguoit, M. Favart et sa femme ne songeoient qu'à s'assurer une petite fortune en augmentant leurs talens et les plaisirs du public, l'amour vint troubler le bonheur qu'il avoit procuré aux deux époux. Le maréchal qui, en amour comme en guerre, avoit trouvé peu de résistance,

fut subjugué par les charmes et les talens de madame Favart. La lettre suivante que cet illustre soupirant avoit adressée à l'aimable enchanteresse (c'est ainsi qu'il nommoit madame Favart), dépose en même temps de la nature des sentimens qu'elle lui avoit inspirés, et de la réserve qu'elle lui opposoit.

(1746) A mademoiselle de Chantilly.

Mademoiselle de Chantilly, je prends congé de vous; vous êtes une enchanteresse plus dangereuse que feu madame Armide. Tantôt en Pierrot, tantôt travestie en Amour, et puis en simple Bergère, vous faites si bien que vous nous enchantez tous. Je me suis vu au moment de succomber aussi, moi, dont l'art funeste effraie l'univers. Quel triomphe pour vous, si vous aviez pu me soumettre à vos lois! Je vous rends grâce de n'avoir pas usé de tous vos avantages, vous ne l'entendez pas mal pour une jeune sorcière, avec votre houlette, qui n'est autre que la baguette dont fut frappé ce pauvre prince des Français, que Renaud l'on nommoit, je pense. Déjà je me suis vu entouré de fleurs et de fleurettes, équipage funeste pour tous les favoris de Mars. J'en frémis; et qu'auroit dit le roi de France et de Navarre, si, au lieu du flambeau de sa vengeance, il m'avoit trouvé une guirlande à la main? Malgré le danger auquel vous m'avez exposé, je ne puis vous savoir mau-

vais gré de mon erreur, elle est charmante ! Mais ce n'est qu'en fuyant que l'on peut éviter un péril si grand:

Adieu, divinité du parterre adorée ;
Faites le bien d'un seul et les désirs de tous ;
Et puissent vos amours égaler la durée
De la tendre amitié que mon cœur a pour vous !

Pardonnez, mademoiselle, à un reste d'ivresse cette prose rimée que vos talens m'inspirent ; la liqueur dont je suis abreuvé dure souvent, dit-on, plus long-temps qu'on ne pense.

M. de Saxe.

Les désirs du maréchal, irrités par la résistance, devinrent une véritable passion ; et les démarches où ce grand homme fut entraîné depuis pour la satisfaire, sans diminuer l'éclat de la gloire d'un des héros de la France, forceront tous nos lecteurs à dire avec nous :

Je reconnois l'amour, la seule erreur du sage !

Madame Favart, alarmée des tentatives du général, et de l'éclat d'une conquête que personne ne pouvoit ignorer, prit le parti de fuir, et, prétextant une indisposition, se rendit à Bruxelles, auprès de madame la duchesse de Chevreuse, sa protectrice. La lettre suivante, de M. Favart à sa femme, prouve quelle étoit à cette époque leur situation.

(1747). Lettre de M. Favart à sa femme.

Je suis arrivé en bonne santé, mon cher petit bouffe, la tiennne m'inquiète beaucoup. Envoie-moi le certificat du chirurgien pour le faire voir à M. le maréchal. L'esprit comédien a fait courir ici le bruit que ta maladie n'étoit qu'une fourberie mal concertée pour cacher tes craintes et ma jalousie. J'ai répondu que je n'étois point dans le cas d'être jaloux, et que le soupçon te feroit injure. On doit écrire à M. de la Grolet pour savoir si tu es en état de partir pour l'armée; on m'a même menacé de te faire venir de force par des grenadiers, et de me punir si j'en imposois sur ta maladie. Je crains peu pour moi les menaces; mais je ne me pardonnerois pas de t'avoir amenée dans un pays pour t'exposer à la tyrannie. Nous sommes ici fort mal, je ne suis pas encore logé, et j'ai couché sur la paille à la belle étoile depuis que je t'ai quittée. Si l'on te pressoit de partir, implore le secours de madame la duchesse de Chevreuse; elle pense trop juste pour te refuser sa protection dans un point aussi essentiel, et les bontés dont elle nous a honorés en sont une preuve certaine. Elle peut dire à M. de la Grolet que ta santé ne te permet pas de faire un voyage si pénible. Rien ne résistera à un pareil témoignage. Enfin, ma chère amie, quoique ta présence soit ici nécessaire pour le bien du spectacle, quoique je brûle d'impatience

de te revoir, ta santé, plus précieuse que tous mes intérêts, plus chère que ma vie même, doit être préférée à tout. Donne au plus tôt de tes nouvelles à ton cher mari,

FAVART.

Il paroît que madame Favart ne retourna pas à l'armée, mais qu'au contraire elle vint à Paris, où elle vécut retirée, et donna naissance à un fils. M. Favart resta donc seul à la suite de l'armée : depuis lors, le maréchal, blessé dans son amour-propre et dans son amour, leur retira sa protection, pour ne pas dire plus.

Le loyer du grand théâtre de Bruxelles, que le maréchal avoit fait occuper par sa troupe, avoit été fixé par lui-même à la somme de 150 ducats par an. M. Favart avoit exactement acquitté cette somme, tant que dura l'occupation du Brabant par l'armée française ; mais à l'époque de la remise des pays conquis aux troupes et aux magistrats de la reine Marie-Thérèse, les demoiselles Myesses, propriétaires de la salle, sans avoir fait signifier aucune demande à M. Favart, obtinrent de leurs tribunaux un décret de prise de corps contre lui, et une saisie des effets de son magasin pour une somme équivalente à 26,000 francs, à laquelle il leur avoit plu de fixer les loyers de leur théâtre. M. Favart n'a que le temps de fuir, et, moins sensible à la perte immense de tous ses effets qu'aux intérêts de ses acteurs, laisse à son régisseur l'ordre écrit de

les payer tous jusqu'au dernier sou. Ruiné par ce coup imprévu, il vint à Paris invoquer les témoignages et la protection du maréchal contre l'injustice qu'il éprouvoit ; et bientôt muni d'un certificat de ce général, d'une consultation d'avocats, et d'un sauf-conduit de M. de Séchelles, intendant de l'armée française dans les Pays-Bas, il retourna pour essayer de recouvrer son magasin. Après des démarches inutiles, il se vit forcé de renoncer à ses effets, et obtint, pour toute consolation, la vaine assurance de la protection de M. de Séchelles contre le dessein que les propriétaires pourroient former de le poursuivre à Paris ; il revint donc en France, après avoir achevé de se dépouiller pour acquitter toutes les dettes de sa direction.

La cause des demoiselles Myesses avoit trouvé près du ministère des protecteurs puissans. Voici ce que M. Favart rapporte à ce sujet :

1749, juin.

Le samedi 7, M. Bercaville (*) *vint apporter une lettre de monseigneur le maréchal.*

Cette lettre, dont nous avons retrouvé l'original, étoit adressée à madame Favart.

1749, Paris, 7 juin.

Je suis informé, mademoiselle, que les demoiselles Myesses veulent poursuivre Favart en

(*) Secrétaire du maréchal de Saxe.
(*N. des Éd.*)

vertu du décret qu'elles ont obtenu contre lui à Bruxelles. Je pense que vous prendrez le parti de vous éloigner; et comme votre situation n'est pas heureuse, je vous offre un secours de 500 *liv. qui vous seront payées tous les mois, jusqu'à ce que votre situation ait pris une autre tournure.*

Ayez la bonté de m'informer du parti que vous prendrez là-dessus, et du lieu que vous ou Favart avez choisi pour votre retraite.

Vous connoissez, mademoiselle, mes sentimens pour vous.

M. de Saxe.

Le 8, continue M. Favart, *j'ai pris la liberté d'écrire à monseigneur, en remerciant très-humblement S. A. de l'offre qu'elle a la bonté de me faire; ses bienfaits doivent honorer; mais ce seroit une honte pour moi d'en recevoir, je ne les ai pas mérités; sa protection est plus que suffisante pour me tirer d'embarras : d'ailleurs, les demoiselles Myesses sont nanties de tous mes effets, et n'ont point de titres contre moi.*

(Il paroît que les demoiselles Myesses avoient eu le crédit d'obtenir la permission de faire exécuter en France le décret de prise de corps rendu à Bruxelles contre M. Favart.)

Je viens de chez M. le maréchal, qui m'a donné ordre de m'éloigner, écrivoit-il le 9, et le mardi 10 : *n'ayant pas de quoi faire ma route, ni de quoi subsister, éloigné de Paris, et n'ayant pas le temps de me défaire de quelques nippes*

pour trouver de l'argent sans beaucoup de perte, mademoiselle Chantilly a écrit à mademoiselle Lamotte (*) pour lui en emprunter. Mademoiselle Lamotte vient de nous envoyer cinquante louis avec une lettre fort obligeante, où elle nous marque qu'elle nous prête tout ce qu'elle a chez elle. J'ai remis cette lettre à ma mère et à ma sœur, afin qu'elles veillent à faire acquitter cette dette. Si d'ici à quelques jours on n'a point pu vendre, ou trouver d'argent sur des effets, on enverra à mademoiselle Lamotte la reconnaissance que j'ai faite, quoique la lettre de Justine suffise pour la sûreté du paiement.

Dans une autre note, il dit :

Une lettre de cachet m'obligea de quitter Paris le 10 *juin; j'allai me réfugier à Strasbourg, où je restai près de quatre mois.*

Le 22 juin, le maréchal, auquel madame Favart mère avoit écrit dans sa douleur, lui adressa de Dresden la réponse suivante :

Le maréchal de Saxe à madame Favart la veuve.

1749, Dresden, 22 juin.

J'ai reçu, madame, la lettre que vous m'avez écrite le 11 *de ce mois. Je serai fort aise de rendre*

(*) Mademoiselle Lamotte, actrice de la Comédie-Française depuis 1722, jusqu'en 1759, fit les plaisirs de tout Paris dans un emploi, dont, avant elle, aucune femme n'avait voulu se charger : celui des caractères, qui, du temps de Molière, étoient joués par un acteur travesti : avec une figure décente, une physionomie vive,

service à monsieur votre fils; il trouvera ici un asile assuré pour autant de temps qu'il le désirera. Il y trouvera plusieurs Français, qui sont pensionnaires du roi. S'il s'y plaît, je pourrai lui procurer un emploi honnête : plusieurs d'entre eux y ont fait fortune, qui n'ont pas ses talens; enfin, vous pouvez compter que je lui rendrai tous les services qui dépendront de moi.

Votre affectionné,

M. de Saxe.

M. Favart ne voulut point accepter cette proposition qui ressembloit un peu à l'ambassade offerte à Figaro, et continua de se tenir caché à Strasbourg, où il trouva chez M. de Conigliano, avocat, les soins de la plus noble et la plus généreuse hospitalité.

Malgré la persécution, le malheur, et la distance qui les séparoient, les cœurs des deux époux ne cessèrent pas de s'entendre. Voici ce qu'il écrivoit à sa sœur du fond de sa retraite :

Vous voulez donc absolument que je vous écrive : je n'ai rien de nouveau à vous apprendre; je suis toujours le même; ma façon de penser, qui est la seule chose dont je puisse maintenant me glorifier, a causé tous mes malheurs. Que la tyrannie m'en suscite de plus

une taille élégante et conservée jusqu'à la mort, avec de l'esprit et de l'agrément, mademoiselle Lamotte ne devoit qu'au talent de se contrefaire ses succès dans l'emploi qu'elle avoit choisi. Madame Lamotte étoit mère de madame Lachassaigne encore existante. (*N. des Éd.*)

grands, s'il est possible, il me sera plus aisé de souffrir que de changer de sentimens.

FAVART.

Voici encore ce qu'il écrivoit à sa femme :

(1749.) M. FAVART à sa femme.

Je te souhaite une bonne fête, ma chère Justine. Sois heureuse autant que je me trouve malheureux d'être séparé de toi, et rien n'égalera ma félicité. Jouis de mon cœur, jouis de mon ame, je te les ai donnés ; il ne me reste que la vie que je suis prêt à te sacrifier de même. Si je pouvois disposer de l'univers, l'univers seroit à toi! Reçois cette fleur fanée, arrachée de sa tige, c'est le symbole d'un cœur flétri par une absence rigoureuse. Adieu, vis contente ; que tous tes jours soient des jours de fêtes ; mais, au milieu des plaisirs, songe que si tu es formée pour exciter l'amour, tu es née pour mériter l'estime : ces deux effets réunis m'ont rendu le plus tendre, dès les premiers instans que je t'ai connue, et des amans et des maris.

Pour jamais, etc.,

FAVART.

De son côté, madame Favart chercha dans ses talens des moyens d'adoucir son sort et celui d'un époux chéri. Le 5 août 1749, pendant l'absence du maréchal, elle débuta à la Comédie-Italienne

qui, jalouse d'enlever ce sujet précieux au sieur Monnet, auquel on venoit d'accorder un nouveau privilége pour rouvrir l'Opéra-Comique, la reçut d'emblée à part entière.

L'ivresse d'un succès qui fut prodigieux, ne fit qu'augmenter le désir qu'avoit madame Favart de rejoindre son époux. Le 10 août (cinq jours après son premier début), elle lui écrivoit :

1749, Paris, 10 août.

Je ne serai pas long-temps sans t'aller voir; je te le demande au nom de ce que tu as de plus cher.

Je ne sors qu'avec ta mère et ta sœur pour aller chez mademoiselle Sylvia et à la Comédie. J'ai débuté dans l'épreuve que mademoiselle Sylvia m'a montrée, j'ai fait courir tout Paris, j'ai joué aussi le rôle de la petite actrice dans les Débuts ; *enfin, j'ai terminé par une petite scène italienne que je n'ai pas mal dite. J'ai fait aussi quelques progrès dans la danse.*

J'ai écrit une lettre toute prête pour envoyer à l'arrivée de notre ennemi, où je lui dis mes sentimens.

Et vingt jours après :

A M. Favart.

1749, Paris, 1[er] septembre.

Le maréchal est toujours furieux contre moi ; mais cela m'est égal. Il vient d'écrire une lettre à

Bercaville, où il le charge de dire à notre maman que si tu es arrivé à Paris, et que si elle a de l'amitié pour toi, comme il n'en doute pas, elle te fasse repartir sur-le-champ; que c'étoit une dernière marque de ses bontés qu'il vouloit lui donner.

Que, quant à mademoiselle Chantilly, elle ne mérite aucun égard, ce qui ne doit point te chagriner.

Tes amis s'imaginent que c'est le voyage de Flandre que tu fais pour te divertir. Si tu veux, j'enverrai mon début à tous les diables, et je pars sur-le-champ pour t'aller retrouver. Marque-moi tes intentions, je les suivrai de point en point.

Mande-moi ce que tu veux que je dise aux comédiens relativement à moi; ils attendent ton retour pour décider ça. Il y a toujours un monde prodigieux quand je parois. Je viens de jouer la danseuse dans Je ne sais quoi, *et Fanchon dans* le Triomphe de l'intérêt. *On continue le ballet de* la Marmotte *toujours avec succès; tes couplets y font toujours plaisir. Le duo que j'ai chanté avec Rochard est aussi de ta façon; il suffit qu'il vienne de toi pour que je le rende bien.*

On me menace qu'on va me faire beaucoup de mal, mais je m'en moque; j'irai de grand cœur demander l'aumône avec toi.

Je viens d'apprendre à ta mère et à ta sœur que M. le maréchal vouloit remplacer la petite Rivière; et, pour cet effet, il m'a fait dire qu'il m'aimoit plus que jamais: aussi, depuis ce moment, il ne me convient plus de lui aller faire ma cour.

S'il ne nous est pas possible de rester ici, nous

nous en irons finir nos jours tranquillement dans l'étranger, unis par l'amour et l'amitié. Je suis pour jamais ta femme et ton amie,

JUSTINE FAVART.

Mais le puissant rival, dont ce couple aimable avoit eu le malheur d'exciter la jalousie, ne cessoit point de suivre de l'œil la gentille proie qu'il avoit résolu de saisir.

Le sieur Meunier, exempt de police, avoit fait le voyage de Strasbourg. Bientôt il découvrit que Favart habitoit cette ville, et qu'il étoit sur le point d'en partir pour Lunéville, où son épouse devoit venir le joindre.

En effet, ses débuts étant terminés, elle sollicita comme une faveur de ne pas suivre la Comédie à Fontainebleau, où étoit alors la cour; et, prenant pour escorte la sœur de son mari (*), elle partit de Paris le 7 octobre 1749 pour se rendre à Lunéville, où Favart devoit se trouver; mais elle avoit été suivie; et le lendemain de son arrivée, au moment où madame Favart et sa sœur, encore au lit, se flattoient de l'espoir de revoir enfin un frère et un mari, les frères Meunier, escortés d'une nombreuse maréchaussée, investissent leur maison, se font ouvrir les portes, et déclarent à madame Favart qu'ils sont chargés de la conduire à Fontaine-

(*) Hélène-Marguerite Favart, née le 29 août 1711, morte à Paris le 4 octobre 1761.

(*N. des Éd.*)

bleau par ordre du roi ; il fallut obéir, et ce ne fut qu'à force de larmes et d'instances que mademoiselle Favart obtint d'accompagner sa belle-sœur jusqu'à Meaux, où on les mit chacune dans une voiture séparée ; l'une fut conduite à Paris chez sa mère, et l'autre dans le couvent des Ursulines aux Grands-Andelys. Soit que M. Duronceray, père de madame Favart, ait eu l'incroyable foiblesse de servir la passion du puissant adversaire de sa fille et de son gendre, soit qu'on ait abusé du nom de ce vieillard pour légitimer en apparence l'ordre surpris au ministère, dans les lettres furtives que madame Favart trouva moyen d'écrire, elle paroît avoir eu la douleur de regarder son père comme l'auteur de sa disgrâce.

Le 16 octobre, elle écrivoit de Meaux à son mari et à sa belle-mère :

1749, Maux, 16 octobre.

Ne vous chagrinez pas, il faut que j'obéisse aux ordres du roi. Je ne sais où l'on me mène; mais les plus grands supplices ne me feront jamais manquer à la vertu.

On m'assure que l'on me mène à Fontainebleau. Je vous embrasse comme je vous aime.

FAVART.

Les 20 et 28 octobre, elle leur écrivoit des Grands-Andelys

1749, aux Grands-Andelys, 20 octobre.

On m'a amenée au couvent des Grands-Andelys

aux Ursulines : c'est à vingt-deux lieues de Paris. J'ai vu la lettre de cachet : c'est mon père qui me fait mettre ici. Ne perdez pas un instant ; envoyez tous nos papiers chez le ministre M. Dargenson, et surtout le consentement de mon père, signé de sa main : c'est le curé de Saint-Pierre aux Bœufs qui l'a. Réunis nos témoins, et mène-les avec toi chez le ministre. Si c'est mon père qui nous persécute ainsi, la vérité éclatera, et l'on nous rendra bientôt justice. Si ce sont quelques ennemis qui veulent nous faire de la peine, ils auront beau faire : ils pourront peut-être, par leur crédit, nous séparer pour la vie, mais ils ne pourront jamais nous empêcher de nous aimer et rompre le lien sacré et respectable qui lie nos cœurs.

Je viens d'écrire à M. le maréchal de Saxe ce qui vient de nous arriver ; il a toujours eu beaucoup d'amitié pour nous. Je suis sûre qu'il voudra bien s'intéresser à ce qui nous regarde, et nous rendre service dans cette occasion.

P. S. *Ne fais pas la folie de venir ici me trouver.*

1749, aux Grands-Andelys, 28 octobre.

Je suis dans un bon couvent, où l'on a toutes les attentions imaginables pour moi.

N'épargne rien pour justifier notre mariage auprès du ministre. Il faut écrire à M. de Paumi ; il pourra nous rendre service auprès de mon père. Il ne faut pas manquer d'écrire à M. le maréchal de Saxe pour lui demander sa protection ; il nous

a rendu trop de services pour qu'il nous refuse de nous en rendre dans cette occasion.

Quand on verra nos papiers, j'espère que l'on ne doutera plus que mon père ne soit fou. Il ne tenoit qu'à moi d'éviter ce qui m'arrive; je n'avois qu'à accepter la retraite que m'avoit offerte une personne en m'avertissant de la lettre de cachet obtenue contre moi, mais je n'ai pas voulu. Je ne m'en prends sur tout ce qui m'arrive qu'à mon père et à moi.

Donnez-moi un mot de réponse par le présent porteur; c'est un homme sûr. Que personne ne sache que vous avez de mes nouvelles.

Dès les premiers jours de sa captivité, madame Favart avoit reçu du sieur Meunier, agent aussi adroit que dévoué à la puissance, des lettres où il peignoit le zèle et l'ardeur des démarches du maréchal pour adoucir sa position, et mettre fin à sa captivité. Il paroît que ces lettres n'eurent pas tout l'effet qu'on en espéroit; car, loin d'adoucir sa captivité, on la rendit plus rigoureuse; et, le 20 novembre 1749, elle écrivoit d'Angers à sa belle-mère et à sa sœur :

1749, Angers, 20 novembre.

On m'a mise dans un couvent de force, dans la crainte que je ne reçoive ou ne vous donne de mes nouvelles.

Ne dites à qui que ce soit que je vous ai écrit. Je suis à Angers, feignez de ne pas savoir où je suis. Envoyez les lettres que je vous ai écrites de

l'autre couvent à Favart, et celle-ci aussi. Ne cherchez point à m'écrire, cela ne pourroit jamais me parvenir. Je crois que l'on craint que je ne dise que ce sont d'autres que mon père *qui m'ont fait mettre ici, et on me changeroit peut-être encore de couvent pour me mettre je ne sais où, peut-être à mille lieues d'ici. Je suis à quatre-vingts lieues de vous. Je vous écris cette lettre d'avance dans le cas où je sortirois d'ici; car, dans ce couvent, qui est un couvent de force, j'aurois beau prier de la faire partir, on ne le feroit pas. Je n'ai permission d'écrire qu'à l'exempt qui m'a amenée ici.*

On n'en feroit pas davantage à des criminels d'État.

Nous ne souffrons pas seuls, car je suis sûre que les auteurs de nos persécutions souffrent autant que nous.

Enfin, madame Favart avoit connu les véritables motifs de ses malheurs, en même temps que leur auteur, qui avoit d'abord craint de se faire connoître, et cherché à détourner les soupçons de sa captive, s'il faut en juger par la lettre ci-jointe qu'il lui écrivoit le 21 octobre :

Le maréchal de Saxe à mademoiselle de Chantilly.

1749, 21 octobre.

J'ai reçu, au moment que j'allois partir pour Chambord, la lettre que vous m'avez écrite de Lunéville, ma chère fémine; *j'ai été dans une grande*

inquiétude sur votre compte, car les dévots ne lâchent pas aisément leur proie : peut-être n'ont-ils voulu que votre éloignement. Je n'ai point entendu parler de Favart : vous vous pressez toujours trop. Il doit être bien flatté que vous lui sacrifiiez fortune, agrément, gloire, enfin tout ce qui eût fait le bonheur de votre vie, pour le suivre dans un genre de vie que la seule nécessité fait embrasser. Je souhaite qu'il vous en dédommage, et que vous ne sentiez jamais le sacrifice que vous lui faites. J'ai vu hier soir M. le maréchal de Richelieu qui étoit furieux contre vous, parce que M. Bérier lui avoit échauffé les oreilles. Il lui a dit qu'il y avoit eu des soldats aux gardes déguisés au parterre, qui y avoient été amenés par un officier que vous aviez mis dans votre parti ; que vous aviez fait toute la cabale. J'ai dit que Coraline pouvoit bien y avoir part elle-même, et que j'étois sûr que Rochard avoit été mêlé dans cette affaire, comme il est vrai que vous n'y aviez nulle part, et que vous aviez tenu un fort bon propos dans l'amphithéâtre en disant à ceux qui s'empressoient de vous prouver leur zèle : « Messieurs, je vous suis bien obligée ; mais » vous me faites plus de mal que de bien ». M. le maréchal de Richelieu m'a dit qu'il feroit mettre Rochard en prison dès qu'il seroit de retour de Fontainebleau. L'on a renouvelé toutes les défenses dans les spectacles, et l'on se propose de faire sentir l'autorité à ceux qui les troubleront.

M. Bérier et M. le duc de Gèvres doivent avoir

dit qu'ils ne permettroient jamais que le public maîtrisât la cour; ceci devient une affaire d'État. Je rabats cependant tous les coups qui portent sur vous. Plus ne vous en dirai sur ce qui me regarde, vous n'avez point voulu faire mon bonheur et le vôtre : peut-être ferez-vous votre malheur et celui de Favart; je ne le souhaite point, mais je le crains. Adieu.

M. de Saxe.

A en juger par l'apparence et par les mémoires du temps, cette femme aimable, cédant à ses craintes pour un époux qu'on menaçoit de faire périr, parvint à désarmer son ennemi. Bientôt l'horizon s'éclaircit. Le 10 janvier, elle écrivoit de Tours :

1750, Tours, 10 janvier.

J'ai tant prié qu'à la fin on a bien voulu s'intéresser pour moi; on a obtenu un exil à Issoudun en place de la lettre de cachet qui est levée. J'aurai du moins la consolation de vous donner et de recevoir de vos nouvelles, ce qui faisoit tout mon tourment.

Si vous savez où est mon cher mari, engagez-le à ne point s'exposer: envoyez-lui cette lettre, sinon brûlez-la. Je vous écris d'ici, parce que je crains que les lettres que je vous adresserai de mon exil ne soient décachetées.

Maman vous fait mille complimens.

Ne dites à personne que je vous ai écrit.

Le 11 février suivant, elle obtint un permis de M. Bérier, lieutenant de police, pour s'absenter pendant un mois du lieu de son exil. Ce permis fut renouvelé le mois suivant ; et, le 21 juin de la même année 1750, les deux lettres de cachet données contre M. Favart et sa femme furent révoquées.

Qu'avoit fait pendant cet intervalle M. Favart, qu'on n'avoit voulu qu'effrayer pour l'éloigner de sa trop fidèle compagne ? N'osant se rendre à Lunéville, de peur d'y être arrêté comme sa femme, ni retourner à Strasbourg, il trouva retraite chez un bon curé de campagne. S'il faut en croire les mémoires de l'abbé de Voisenon, il y resta caché dans une cave à la lueur d'une lampe, et vécut du talent qu'il avoit de peindre des éventails. Rien ne put ébranler sa constance stoïque ; et dans ce temps il écrivoit à M. Conigliano, cet ami généreux qui lui avoit donné l'asile à Strasbourg :

Lettre de M. Favart à M. Conigliano.

La raison du plus fort est toujours la meilleure,
Je vais le prouver tout-à-l'heure.

(1749) *C'est ainsi que La Fontaine commence sa fable* du Loup et de l'Agneau; *ne vous étonnez donc pas si je commence ainsi ma lettre. Je suis malheureux, mon ami; j'ai deux vices incurables, et qu'on ne pardonne point : un cœur tendre et de*

la probité. Vous qui seriez capable, comme moi, d'avoir des sentimens en pareille occasion, je suis sûr que vous ne me condamnerez pas. Le peu de temps que j'ai passé avec vous, m'a fait connoître un heureux caractère, que la sympathie assortissoit au mien. Tous deux un peu misanthropes, vous par philosophie, moi par tempérament, nous ignorons l'art de faire notre cour aux dépens de l'honneur : de là sont venus les dégoûts que vous avez éprouvés, et de là sont sortis les malheurs qui n'ont point discontinué de m'accabler depuis plusieurs années. Vous êtes le seul à qui j'ai confié mes chagrins.

Vous, mon bon ami, qui êtes sensible, car tous les honnêtes gens le sont, fuyez l'amour comme le plus grand de tous les maux. Que mon exemple vous serve : c'est une passion violente et aveugle qui m'a plongé dans l'abîme affreux dont je ne sortirai jamais. La plupart de mes amis m'ont abandonné. Il n'y a que l'infamie qui s'offre à me tirer du précipice ; j'y resterai, je n'ai garde de me sauver par son secours, ce seroit me perdre encore plus. Dans la situation où je suis, mes malheurs me sont chers, ils sont ma justification. Ma constance à refuser les plus brillans avantages, et à leur préférer la misère la plus affreuse, ne suffit-elle pas pour émousser tous les traits de la calomnie ? La basse flatterie et la crainte servile, conduites par un vil intérêt, s'efforcent de me déchirer, dans l'idée de faire leur cour à la grandeur suprême ; mais on n'en impose point aux

gens sensés, et la vérité est toujours pour eux la vérité, sous quelque déguisement qu'on la présente pour la faire méconnoître.

Depuis que je vous ai quitté, j'ai erré de ville en ville. Un curé, honnête homme, instruit de mes malheurs, m'a procuré un asile où je vis inconnu sous un nom supposé................ (*)

Le maréchal voulut, mais en vain, réparer, par ses bienfaits, les chagrins et les pertes qu'avoient éprouvés les deux époux. Le 22 octobre 1749, il écrivoit à une demoiselle Fleury, à laquelle il faisoit jouer dans cette affaire le rôle du père *Tout à tous,* la lettre suivante, dans laquelle on voit le dessein qu'il avoit de cacher à M. Favart et à sa femme la main qui les frappoit, pour ne leur montrer que celle qui pouvoit et vouloit les sauver.

Le maréchal de Saxe à mademoiselle Fleury.

1849, Chambord, 22 octobre.

J'ai reçu, ma bonne amie, la lettre que vous m'avez écrite le 18, et c'est avec une sensible douleur que je vois ce qui est arrivé à la petite fée. Hélas! je la croyois hors de danger. Elle m'avoit écrit une lettre de Commercy, et je lui avois répondu à Lunéville, selon l'adresse qu'elle m'avoit donnée; mais elle n'aura pas reçu ma lettre; et, quand elle l'auroit reçue, elle n'auroit servi à rien, car je la croyois en sûreté. Elle

(*) Nous n'avons pu déchiffrer la fin de cette lettre. (*N. des Éd.*)

n'a jamais voulu suivre mes avis; et lorsque je lui ai refusé retraite à Chambord, je l'ai fait d'une manière si foible, qu'elle auroit bien pu se douter que je ne la livrerois pas, et qu'elle pouvoit y aller. On ne seroit pas venu la prendre chez moi sans m'en instruire auparavant, et je lui aurois déconseillé d'aller à Fontainebleau, avant que je n'aie débrouillé tous ces dessous de cartes; mais tous ces regrets sont inutiles à présent : il faut aller aux remèdes, et cela n'est pas aisé, car je ne suis pas à la cour, et je ne sais de quelle bande de dévots le coup part. J'ai bien su que c'étoit un grand chapeau des prêtres de Saint-Sulpice qui avoit été avec le père chez les Italiens; et je vous ai dit que j'avois été pour parler au curé qui est homme d'esprit et mon ami, pour découvrir ce prêtre, mais que je ne l'avois pas trouvé. Je ne sais si c'est M. le duc d'Orléans qui s'est mêlé de cela, l'évêque de Mirepoix ou d'autres; il faut que ce soit quelqu'un de considérable, et, dans ces occasions, les dévots n'épargnent ni leur argent, ni leur crédit, nous en avons des exemples : mademoiselle Lemaure, mademoiselle Gaussin et tant d'autres dont la jeunesse et les talens n'étoient pas si dangereux que ceux de la petite fée; enfin, je vais me mettre après, et j'écrirai à deux personnes; mais si c'est cet évêque de Mirepoix, je ne réussirai pas. Le roi le regarde comme un saint, et le croit vrai sur tout ce qu'il dit.

Il n'arrivera vraisemblablement rien au petit Favart, car son talent n'est pas à craindre pour les péchés mortels; et il est sujet à correction, parce que ses pièces passent à la police : d'ailleurs, il n'est pas à craindre pour la société sans la petite fée : si elle n'avoit pas été prise, peut-être l'auroit-on exilé; mais il ne lui seroit rien arrivé de plus, et cette situation peut se rendre douce et agréable; mais celle de la petite fée est terrible!

Que je plains cette pauvre mère, qui est une brave femme, et qui a de la raison! Je l'ai prise en amitié depuis que je lui ai parlé. Dites-lui que je ferai de mon mieux; et, comme elle et Favart n'ont pas un sou, priez-la d'accepter cinquante louis dont vous trouverez le billet ci-joint, cela leur servira dans le moment présent, et je leur promets assistance de toutes les façons pour l'avenir.

Ce M. Meunier, dont vous me parlez, ne pourroit-il pas se gagner, et nous dire où est ce père? Ce seroit un grand point; et si nous avions une fois celui-là, je ferois bien tourner la chose à bien : un père est toujours père, et porte avec soi un caractère que je n'ai pas : cela ferme la bouche aux dévots. Enfin, tentez cette voie, ou faites-la tenter par la mère de la petite fée; du moins pourra-t-elle, par son moyen, trouver à écrire à sa fille. Adieu, ma bonne amie, écrivez-moi souvent.

L'offre que contient cette lettre fut refusée;

une seconde tentative ne fut pas mieux reçue : les pièces suivantes en fournissent la preuve.

Bon pour 1200 livres.

Je prie monsieur Fortier de payer au porteur de ce billet douze cents livres, et de me le passer en compte. Fait à Paris, le 20 janvier 1750.

M. de Saxe.

M. Favart, à qui sa mère avoit envoyé ce billet, le lui renvoya, et écrivit derrière :

Ma respectable mère, vous pensez comme nous; un bienfait qui déshonore est un outrage de plus. Que ce billet soit renvoyé.

Favart.

A madame Favart mère.

1750, 22 janvier.

Madame,

Voici la demeure de M. Fortier; c'est rue de Richelieu, au coin de la rue des Petits-Champs. S'il vous faisoit peine d'y aller, renvoyez-moi ce que vous savez; mais il faut absolument que vous fassiez usage de ce que je vous ai remis; c'est un conseil d'amie que je vous donne, qui est aussi sincère que le respect avec lequel je serai toute ma vie,

Madame,

Votre très-humble servante,

Fleury.

J'embrasse mademoiselle Favart, à qui je fais la même prière qu'à vous.

Ce 22 janvier 1750.

Madame Favart ne voulut aussi recevoir du maréchal aucun autre bienfait que la fin des persécutions dirigées contre elle et contre son mari. La lettre ci-après, que mademoiselle Favart, sa belle-sœur, lui écrivoit en décembre 1749, probablement en réponse à une autre, par laquelle madame Favart lui avoit témoigné son intention de refuser des propositions délicates, ne laisse aucun doute sur ce point, et montre jusqu'à l'évidence de quels nobles sentimens étoit animée toute l'aimable famille.

Lettre de mademoiselle Favart à madame Favart, sa sœur.

1749, décembre.

Si vous pensez comme vous nous le témoignez, ma chère sœur, je ne vois pas que vous puissiez balancer sur le parti que vous avez à prendre, puisqu'il est en votre pouvoir d'exécuter votre volonté. Il n'étoit pas nécessaire de demander l'avis de mon frère, vous devez assez le connoître pour être sûre qu'il ne vous donnera point un conseil différent de ceux qu'il vous a toujours donnés. Il ne connoît point les arrangemens que l'on peut prendre avec l'infamie; les supplices les plus cruels ne l'effraieroient point, et

les avantages les plus brillans ne sont point assez puissans pour le séduire. Il s'est dérobé pendant quelque temps au reste des maux qu'on lui préparoit, ce n'en étoit pas pour lui. Votre perte lui avoit rendu la vie odieuse ; mais il a cédé à nos alarmes ; il a craint le désespoir d'une mère et d'une sœur que son malheur affligeoit : son fils, nous et vous-mêmes sommes les uniques objets de sa crainte et de son espérance. Voilà tout ce qui peut l'intéresser maintenant. Il a perdu, par des persécutions continuelles, ses amis, ses protections, son bien, ses talens, sa santé et toutes ses ressources ; il croira tout réparé lorsqu'il retrouvera en vous des sentimens dignes de lui. Il ne demande point d'en être l'objet : que ce soit l'honneur seul qui vous détermine. Content de vous aimer, il n'exige point de retour ; il sait, par une triste expérience, que l'on ne commande point à son cœur. S'il est vrai que la violence vous ait retenue, à présent que vous êtes libre, vous trouverez auprès de nous un asile pauvre, mais honorable. Quoique l'on ait fait tout son possible pour rejeter sur mon frère et sur nous une partie de la honte où l'on vous a plongée, on n'en a imposé qu'à des personnes mal informées ou prévenues. Notre misère, nos souffrances nous justifient aux yeux des gens sensés ; par cette raison, notre état nous est devenu précieux : c'est en vous en contentant que vous pouvez vous justifier vous-même. Tels sont les sentimens de mon frère et les nôtres. Je vous les écris par l'ordre de ma mère.

Adieu, ma bonne amie; votre bonne sœur vous embrasse et vous attend. Adieu.

Le travail et l'emploi de leurs talens étoient les seules ressources que ce couple aimable voulût employer; la femme revint à Paris se livrer à l'exercice de son art, où, jusqu'à l'époque de sa mort, elle obtint chaque jour de nouveaux succès; et le mari borna son ambition à solliciter un modique emploi. Sur la fin d'août 1750, il écrivoit à M. N. de Conigliano, la lettre suivante, où son ame se peint toute entière.

M. FAVART à M. DE CONIGLIANO, à Strasbourg.

1750, Paris, 30 août.

J'ai reçu votre lettre, mon cher ami, avec une satisfaction que je ne puis vous exprimer. Ne me blâmez point de n'y avoir pas répondu sur-le-champ; les raisons qui m'avoient contraint au silence, subsistoient encore. Il me paroît qu'on s'est lassé de me persécuter; mon exil est expiré, mais je n'en suis pas plus heureux; mes chagrins sont d'une nature à ne finir qu'avec ma vie. J'ai trouvé cependant au sein de mon infortune un avantage précieux que je ne devois pas espérer: c'est votre amitié. J'ai reconnu dans votre lettre le langage du cœur, l'expression tendre du sentiment et le caractère de l'honnête homme et du véritable ami. Quelle consolation, dans notre infortune, d'en pouvoir nommer un!

Donec eris felix, multos numerabis amicos.
Tempora si fuerint nubila, solus eris.

Sans vous, je croirois que cette sentence d'Ovide ne pourroit trouver d''exception. Ceux sur qui je comptois le plus m'ont abandonné par crainte ou par intérêt, pour ne point dire par foiblesse ou par ingratitude. Vous, qu'aucune reconnoissance, qu'aucun devoir ne lioit à moi, vous vous êtes déclaré mon ami par grandeur d'ame, et parce que le sort d'un honnête homme malheureux vous intéresse! Vous seul les remplacez tous; et mon cœur, que je leur partageois, doit être réuni pour vous seul! Je les verrois, si j'avois eu la lâcheté d'accepter des bienfaits déshonorans, s'empresser, se disputer à qui m'accableroit le premier de ses fausses caresses. Qu'ils me méprisent! ma misère volontaire me justifie dans l'esprit de toutes les personnes sensées et respectables. Plusieurs m'ont déjà donné des preuves de leur estime et de leur pitié en me procurant un emploi, modique à la vérité, mais suffisant pour me faire vivre. On a pris plaisir à causer ma ruine; je sais me borner, je suis assez riche. Cet emploi doit me fixer à Paris; sans cela, vous me verriez bientôt à Strasbourg chercher, dans la douceur de votre conversation, une tranquillité d'esprit qui me fuit, et que je m'efforcerois de vous procurer à vous-même en nous dissipant.

Je suis pour la vie, votre ami

FAVART.

Le ressentiment même ne pouvoit long-temps trouver place dans ce cœur généreux. On peut

en juger par ce fragment de sa main, au sujet de la mort du maréchal qui mourut, le 30 novembre 1750, d'une chute de cheval.

Je crois qu'il m'est permis de dire, sur la mort de cet illustre homme de guerre, ce que le père de notre théâtre disoit sur le cardinal de Richelieu:

Qu'on parle bien ou mal du fameux maréchal,
Ma prose ni mes vers n'en diront jamais rien.
Il m'a fait trop de bien pour en dire du mal;
Il m'a fait trop de mal pour en dire du bien.

Depuis cette époque, les deux époux, entièrement rendus à l'exercice de leur art, marchèrent de succès en succès. Les pièces que donna M. Favart étant imprimées dans l'édition en dix volumes de son théâtre, nous n'en donnerons point ici la liste, chacun de nos lecteurs la répéteroit avec nous. Une foule de parodies qui étoient elles-mêmes des pièces charmantes, comme *Ninette à la Cour*, parodie de *Bertholde à la Cour; Moulinet premier*, parodie du *Mahomet II*, de *Lanoue* (qui fit jouer sur le théâtre de Rouen, dont il étoit directeur, la parodie de sa pièce, et écrivit à l'auteur qu'il regrettoit de ne pas chanter assez bien pour prendre lui-même un rôle dans une pièce qui lui paroissoit aussi pleine de décence que de grâce et de bon esprit); *Bastien et Bastienne*, parodie du *Devin du Village; Tircis et Doristhée*, parodie du ballet d'*Acys et Galathée; Annette et Lubin; Isabelle et Ger-*

trude; les Trois Sultanes; la Belle Arsène; les Moissonneurs; la Fée Urgèle, firent reconnoître au public l'auteur de la *Chercheuse d'Esprit* et l'aimable Virtuose, qui, comme dit un Journal du temps, étoit assurée de plaire, sous quelque forme qu'elle se montrât.

Pendant vingt-deux années de bonheur, de succès, et de l'union la plus intime, aucun nuage ne troubla les plaisirs que leur procurèrent l'amitié, les arts, et l'éducation de leurs enfans. Leur maison de Belleville devint le centre d'une société d'inséparables amis. L'illustre *Crébillon*, l'abbé de *Voisenon*, que M. Favart avoit connu dans la société de madame la marquise de *Mauconseil*; MM. *Lourdet de Santerre*, qui travailla au poème d'*Annette et Lubin*; l'aimable chansonnier *Laujon* que nous possédons encore, l'abbé *Cosson*, MM. de *la Place* et *Goldoni*, tels furent les amis dont la mort seule put les séparer.

On a calomnié (et que ne calomnie-t-on pas?) l'union intime qui s'établit entre eux et l'abbé de Voisenon; cette liaison qui, formée à l'époque la plus brillante et la plus heureuse de leur vie, dura long-temps encore après la mort de madame Favart. La jalousie qui se plaît à contester tous les succès, insinua que ceux de M. Favart étoient dus aux talens de M. de Voisenon, et que c'étoit là le motif du bon accueil que l'abbé recevoit dans sa famille. Les ouvrages de ces deux aimables écrivains portent un cachet si différent, qu'il est aisé maintenant de reconnoître la vérité. M. Favart,

d'ailleurs, qui, comme le lecteur a déjà pu s'en convaincre, poussoit la probité jusqu'au stoïcisme, éclaircit ces faits par la note suivante :

(1769) *M. l'abbé de Voisenon, indépendamment des ouvrages qu'il a composés dans tous les genres, a fait encore, en société avec M. Favart,* le Jardinier supposé *et* l'Amitié à l'Épreuve.

Il a eu part à la Fée Urgèle *et* aux Moissonneurs, *mais pour des détails seulement; le plan, la conduite et le dialogue de ces deux pièces appartiennent à M. Favart, à l'exception de quelques vers que M. de Voisenon lui avoit conseillé de changer, et qu'il fit, voyant la paresse de l'auteur à faire ses corrections.*

C'est à tort que plusieurs personnes ont attribué à M. de Voisenon les Sultanes *et* Isabelle et Gertrude; *elles sont entièrement de M. Favart.*

Son ami a réclamé plusieurs fois contre cette injustice.

(*Note écrite de la main de M. Favart.*)

Les succès de ses pièces, tant à la ville qu'à la cour, celui surtout de *l'Anglais à Bordeaux*, qu'il fit à l'occasion de la paix de 1763, attirèrent sur M. Favart les regards de toute la France, et les bienfaits du roi, sans rien changer à sa modestie; il ne prétendit jamais aux honneurs académiques qu'il avoit sans doute autant mérités que plusieurs de ses contemporains, et ne fut reçu membre de l'Académie de Nancy qu'à la sollicitation de madame la marquise de Mauconseil, son ancienne

amie et protectrice. Toujours juste et modeste, il se plaisoit à rendre publiquement témoignage aux auteurs dont les ouvrages lui avoient fourni des sujets de pièces; ses vers à M. de Voltaire, au sujet d'*Isabelle et Gertrude* et de *la Fée Urgèle*, ou *ce qui plaît aux dames*, sont imprimés dans les œuvres de l'abbé de Voisenon; il se plut également à rendre hommage à M. de Marmontel des succès dont les *Contes Moraux* lui avoient fourni les élémens; outre ses lettres à M. de Marmontel, le fragment ci-après en est une nouvelle preuve.

SOLIMAN II,

ou *les Trois Sultanes*.

« *Je n'ai pas l'orgueil de m'attribuer entière-*
» *ment le succès que cette pièce a eu dans sa*
» *nouveauté.*

» *Un des plus ingénieux contes moraux de*
» *Marmontel* (les Trois Sultanes) *m'en a fourni*
» *le sujet et les caractères; j'ai même profité des*
» *pensées de cet illustre académicien, et j'ai*
» *tâché, autant qu'il m'a été possible, de faire*
» *passer dans mes vers les expressions heureuses*
» *qui répandent tant de chaleur et d'intérêt dans*
» *ce conte agréable et philosophique, où la con-*
» *noissance du cœur humain est développée par*
» *gradations. Malgré tous mes efforts, je suis*
» *bien loin de mon modèle : aussi dirai-je avec*
» *franchise* » :

Marmontel, cet ouvrage est plus à toi qu'à moi ;
C'est ton goût que j'ai pris pour règle ;
Et quand je m'élève avec toi,
Je suis le Roitelet sur les ailes de l'Aigle.

Cette modestie n'excluoit point en lui la fierté d'ame, compagne inséparable du vrai talent. Par délibération du 9 janvier 1769, la Comédie-Italienne lui avait offert, ainsi qu'à M. Duny, une pension annuelle de 800 francs, sous la condition de donner au moins deux pièces par an, et de renoncer à travailler pour les autres théâtres. Par la lettre suivante, M. Favart refusa cette pension, que depuis la Comédie-Italienne lui accorda sans conditions.

A MM. les Comédiens Italiens ordinaires du roi.

1769, 13 janvier.

Messieurs,

J'aurois accepté avec la plus vive reconnoissance la pension que vous avez bien voulu m'accorder, si elle eût été accompagnée d'un titre honorable; mais les conditions que l'on y veut mettre dégraderoient le bienfait: ce ne seroit plus une récompense, ce seroit un marché. L'honneur m'est plus cher que l'argent, et je ne sais point vendre ma liberté. Soyez persuadé, messieurs, que je parle sans humeur. Je continuerai de travailler pour vous avec le même zèle, et je me

contenterai de la satisfaction intérieure d'avoir mérité de vous quelques égards. J'ai l'honneur d'être, messieurs, avec reconnoissance, estime et amitié,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur

FAVART.

Belleville, 13 *décembre* 1768.

M. et madame Favart, appelés à toutes les fêtes de princes et de particuliers, en faisoient l'ornement; la femme par ses talens, et le mari par les productions de sa plume que la complaisance guidoit toujours, dans ces occasions où le travail est une corvée, quand l'esprit n'est point guidé par le cœur. Sa complaisance étoit si grande à cet egard, qu'un jour, ainsi qu'il le raconte lui-même, un monsieur, dont il ne connoissoit pas le nom, vint à Belleville le supplier de lui faire une petite pièce pour la fête de madame la marquise de***. Après quelque résistance, M. Favart, qui ne savoit pas refuser, demanda quelques jours à l'inconnu, qui ne manqua pas de revenir, au temps dit, prendre une petite pièce de société que le poète avait faite sous le titre *des trois Nannettes*. Quelques mois après, M. Favart, qui n'avoit plus entendu parler de son importun, apprit que sa petite pièce avoit été jouée au château de..... avec le plus grand succès, et que M..... en recevoit les complimens, et s'en disoit modestement l'auteur.

Le bonheur que procuroient aux deux époux leurs talens, leur esprit, leur désintéressement et la bonté de leurs cœurs, étoit trop grand pour n'être pas troublé par le sort; depuis 1770, époque de la naissance de son second fils, la santé de madame Favart dépérissoit de jour en jour. Enfin, le 21 avril 1772, elle succomba. Qui pouvoit mieux que M. Favart faire l'éloge de la compagne qu'il avoit tant aimée! Après les premiers momens de la douleur la plus sentie, il le fit en ces termes :

1762, 15 mai.

Marie-Justine-Benoîte Duronceray *naquit à Avignon le 15 juin 1727 sur la paroisse Saint-Agricole. Elle étoit fille d'André-René* Duronceray, *ancien musicien de la chapelle de S. M., et depuis musicien du feu roi Stanislas, et de Perrette-Claudine Bied, aussi musicienne de la chapelle du roi de Pologne. Ce prince, qui s'intéressoit au bonheur de tous ceux qui l'environnoient, eut la bonté de contribuer lui-même à l'éducation de la petite Duronceray, qui s'annonçoit déjà par des talens prématurés. Les plus habiles maîtres la formèrent pour la danse, la musique, les différens instrumens et les élémens de la langue. En 1744, sa mère obtint un congé du roi Stanislas pour venir à Paris. Mademoiselle Duronceray parut à l'Opéra-Comique à la Foire Saint-Germain sous le nom de mademoiselle Chantilly, première danseuse du roi de Pologne. Elle débuta par le rôle de Laurence,*

qu'elle joua d'original dans une pièce intitulée les Fêtes publiques, *faite à l'occasion du premier mariage de feu monseigneur le dauphin. Elle eut beaucoup de succès, tant dans la danse que dans le chant et le dialogue.*

Cette même année, l'Opéra-Comique fut entièrement supprimé, parce que ses progrès alarmoient les autres spectacles. Le sieur Favart, qui étoit alors directeur-général de l'Opéra-Comique pour le compte de l'Académie royale de Musique, obtint une permission de donner un spectacle pantomime à la Foire Saint-Laurent sous le nom de Matheus, *danseur anglais, toujours pour le compte du grand Opéra, afin de remplir les engagemens que l'on avoit pris avec les acteurs de l'Opéra-Comique. Mademoiselle Chantilly et mademoiselle Gobé* (*) *en firent la réussite par la façon dont elles exécutèrent une pantomime en un acte, intitulée* les Vendanges de Tempé. *Sur la fin de la même année, au mois de décembre, mademoiselle Chantilly épousa le sieur Favart, qu'elle suivit à Bruxelles, parce qu'il étoit chargé de la direction du spectacle de cette ville. Ce fut là que ses talens se développèrent, talens dangereux qui lui attirèrent, ainsi qu'à son mari, les plus cruelles persécutions de la part de ceux qui devoient les protéger. Ils aimèrent mieux, pour s'y soustraire, sacrifier toute*

(*) Aujourd'hui veuve de M. Trial.

(*N. des Éd.*)

leur fortune : ce qu'ils exécutèrent après avoir satisfait à tous les engagemens et payé les dettes de la direction.

Madame Favart vint donc à Paris, et débuta au Théâtre-Italien le 5 août 1749. Il n'y a point eu d'exemple d'un plus grand succès ; mais les persécutions se renouvelèrent et l'empêchèrent de continuer son début ; enfin, elle en triompha, et, l'année suivante, elle reparut sur le même théâtre, le 18 janvier, avec encore plus d'avantage ; elle fut reçue d'abord à part entière (faveur assez rare, et qu'elle ne devoit qu'à ses propres talens). Une gaîté franche et naturelle rendoit son jeu agréable et piquant : elle n'eut point de modèles, et en servit. Propre à tous les caractères, elle les rendoit avec une vérité surprenante. Soubrettes, amoureuses, paysannes, rôles naïfs, rôles de caractère, tout lui devenoit propre ; en un mot, elle se multiplioit à l'infini ; et l'on étoit étonné de lui voir jouer, le même jour, dans quatre pièces différentes, des rôles entièrement opposés. La Servante maîtresse, Bastien Bastienne, Ninette à la cour, les Sultanes, Annette et Lubin, la Fée Urgèle, les Moissonneurs, *etc., ont prouvé qu'elle saisissoit toutes les nuances ; et que n'étant jamais semblable à elle-même, elle se transformoit, et paroissoit réellement tous les personnages qu'elle représentoit ; elle imitoit si parfaitement les différens idiomes et dialectes, que les personnes, dont elle empruntoit l'accent, la croyoient leur compatriote.*

Au retour d'un voyage de Lorraine, elle fut arrêtée aux barrières de Paris, vêtue d'une robe de Perse; on en trouva deux autres dans ses coffres. Ces étoffes étoient alors sévèrement prohibées. On voulut les saisir; mais elle eut la présence d'esprit de dire, dans un baragouin moitié français, moitié allemand, qu'elle étoit étrangère, qu'elle ne savoit pas les usages de France, et qu'elle s'habilloit à la façon de son pays. Elle persuada si bien, que le premier commis de la barrière, qui avoit resté plusieurs années en Allemagne, prit sa défense, la laissa passer, et lui fit beaucoup d'excuses. Ce fut elle qui, la première, observa le costume; elle osa sacrifier les agrémens de la figure à la vérité des caractères. Avant elle, les actrices qui représentoient des soubrettes, des paysannes, paroissoient avec de grands paniers, la tête surchargée de diamans, et gantées jusqu'au coude. Dans Bastienne, *elle mit un habit de laine, tel que les villageoises le portent; une chevelure plate, une simple croix d'or, les bras nus et des sabots. Cette nouveauté déplut à quelques critiques du parterre; mais un homme sensé les fit taire en disant : « Messieurs, » ces sabots-là donneront des souliers aux comé» diens* (*). »

Dans la comédie des Sultanes, *on vit, pour la première fois, les véritables habits des dames*

(*) Ce mot est de l'abbé de Voisenon.

(*N. des Éd.*)

turques; ils avoient été fabriqués à Constantinople avec les étoffes du pays. Cet habillement, tout à la fois décent et voluptueux, trouva encore des contradicteurs.

Lorsqu'on donna la parodie des Indes galantes à la cour, *il fallut que madame Favart y parût sous le costume ridicule et fantastique que l'usage avoit établi. Cependant quelques temps après, on y représenta l'opéra de Scanderberg, et l'on emprunta l'habit de sultane de madame Favart pour en faire sur ce modèle. Mademoiselle Clairon, qui eut aussi le courage d'introduire le véritable costume à la Comédie-Française, fit faire un habit à peu près sur le même patron dont elle se servit au théâtre.*

Dans l'intermède, intitulé les Chinois, *représenté aux Italiens, elle parut, ainsi que les autres acteurs, vêtue exactement selon l'usage de la Chine : les habits qu'elle s'étoit procurés avoient été faits dans ce pays, de même que les accessoires et les décorations, qui avoient été dessinés sur les lieux. En un mot, elle n'épargnoit et ne négligeoit rien pour augmenter le prestige de l'illusion théâtrale.*

Les talens qu'elle possédoit n'étoient rien en comparaison des qualités de son cœur; une ame sensible, une probité intacte, une générosité peu commune, un fond de gaîté inaltérable, une philosophie douce, constituoient son caractère; elle ne s'occupoit que des moyens de rendre service, elle en cherchoit toutes les occa-

sions ; et , quoiqu'elle fût souvent payée d'ingratitude , elle disoit : « On a beau faire , on ne m'ôtera point la satisfaction que je sens à obliger ». *Elle n'employoit jamais son crédit pour ellemême , mais pour être utile aux autres. Elle prit soin de l'éducation de son frère , payoit des pensions à sa famille , et soutenoit secrètement plusieurs personnes qui étoient dans l'indigence. Au mois de juin* 1771 , *la maladie dont elle est morte se déclara ; sa fermeté n'en fut point ébranlée ; et , quoiqu'elle connût que son état étoit désespéré , elle continua de jouer pour l'intérêt de ses camarades jusqu'à la fin de l'année* 1771. *Elle s'alita le jour des Rois , envoya chercher des notaires pour son testament , qu'elle fit avec une présence d'esprit , une tranquillité d'ame et un enjouement qui les étonnèrent. Quelques jours après, elle eut une crise violente ; sa garde qui la croyoit expirante , se jeta à genoux , en disant : « Courage ! courage ! madame ; ce n'est rien , je vais faire toucher des linges à la châsse de la bienheureuse sainte Geneviève ». Madame Favart , qui avoit repris ses sens , lui répondit : « Je ne donne point dans les momeries ; mais » je sais que telles et telles personnes sont dans » le besoin : qu'on leur donne, de ma part, de » quoi les soulager, les bonnes actions valent » mieux que les prières ». Et tout de suite elle demanda les secours de l'église qui lui furent administrés ; elle les reçut avec une entière résignation ; mais, sans rien perdre de son carac-*

tère, elle fit elle-même son épitaphe, qu'elle mit en musique, dans les intervalles des plus cruelles douleurs.

On peut juger le caractère de cette femme aimable autant que bienfaisante par la lettre suivante qu'elle écrivoit de son lit de mort à ses camarades, et que nous avons cru devoir joindre ici, pour ajouter un dernier trait au tableau si bien tracé par M. Favart.

A messieurs les Comédiens Italiens.

1772, mars.

Mes chers camarades,

Je suis bien sûre que je ne vous déplairai pas, et que je me trouverai en conformité de sentimens avec vous, en vous proposant de faire une action d'humanité. Le malheureux Sodi (*) est devenu tout-à-fait aveugle et sans ressource. Je n'ai pas besoin de mettre sous vos yeux ses anciens services et ses qualités estimables. Il est réduit à l'aumône, et même l'on dit qu'on ne peut point lui obtenir une place aux Quinze-Vingts, parce qu'il est étranger; mais il ne doit point l'être à nos cœurs, et nous devons, je crois, sans que cela fasse abus, ni tirer à conséquence, lui donner, tous les ans, en forme de gratification, de quoi supporter, ou traîner le fardeau de ses jours. Je me flatte que vous approuverez ma

(*) Sodi étoit musicien de l'orchestre de la Comédie-Italienne; il a fait la musique *des Troqueurs Dupés.*

proposition, et que vous auriez pris ce parti-là sans que je vous le suggérasse. J'ai voulu seulement vous prouver que je suis digne d'être de votre société.

J'ai l'honneur d'être, avec tous les sentimens que je vous dois,

Mes chers camarades,

Votre très-humble et très-obéissante servante

FAVART.

Note des Éditeurs.

Elle plaisantoit sur son état et consoloit ceux qui l'approchoient; elle s'occupa des soins de son ménage et des détails les plus minutieux jusqu'à la surveille de sa mort, qui arriva le 21 *avril dernier, à quatre heures du matin.*

Madame Favart a eu effectivement part aux pièces où l'on a mis son nom, tant pour les sujets qu'elle indiquoit, les canevas qu'elle préparoit et le choix des airs, que par les pensées qu'elle fournissoit, les couplets qu'elle composoit, et différens vaudevilles dont elle faisoit la musique; son mérite en ce genre étoit peu connu, parce que sa modestie l'empêchoit d'en tirer avantage. Isolée, retirée dans le sein de sa famille, elle ne cherchoit point à faire sa cour, elle s'occupoit de sa profession; sa harpe, son clavecin, la lecture, étoient ses seuls amusemens : tout au plus cinq ou six personnes recommandables par

leurs mœurs, formoient sa société. Telle fut madame Favart.

Voici les vers que l'on a faits pour mettre au bas de son portrait.

Nature un jour épousa l'art :
De leur amour naquit Favart,
Qui semble tenir de son père
Tout ce qu'elle doit à sa mère.

Par M. Beauran, auteur de *la Servante Maîtresse.*

Autres qui sont gravés au bas du portrait de Bastienne.

L'Amour sentant un jour l'impuissance de l'art,
De Bastienne emprunta les traits et la figure.
Toujours simple, suivant pas à pas la nature,
Et semblant ne devoir ses talens qu'au hasard,
On démêloit pourtant la mine d'une espiégle
Qui fait des tours, se cache afin d'en rire à part,
Qui séduit la raison, et qui la prend pour règle :
Vous voyez son portrait sous les traits de Favart.

Pour orner la Raison, la Gaîté l'a choisie,
L'embellit de ses agrémens ;
Et, comme autant de fleurs, fit naître des talens
Pour en offrir un bouquet à Thalie.

L'amitié, la bienfaisance, le commerce des muses, et la culture de son petit jardin devinrent, jusqu'à l'époque de sa mort, les seules consolations de M. Favart. On ne peut se rappeler sans plaisir qu'en 1787, les véritables Annette et Lubin devinrent les objets de sa bienfaisance; que

les premiers acteurs des grands théâtres de Paris se joignirent à lui pour donner une représentation d'*Annette et Lubin*, au profit des vénérables modèles du conte; et qu'après cette représentation, la jolie mademoiselle Lange, conduite par l'auteur presque octogénaire d'*Annette et Lubin*, fit une quête au profit des deux villageois. Les nombreux spectateurs que cette représentation avoit attirés, se montrèrent généreux envers les deux héros de la pièce et de la fête. Tous les amis des lettres ne sauroient oublier qu'en 1790 MM. Favart, de Laplace et Goldoni, ces trois nestors de la littérature, contribuèrent par leurs démarches à faire accorder aux écrivains de tous les genres, et à leurs familles, la demi-justice qu'à cette époque ils obtinrent du législateur.

La révolution avoit fait perdre à M. Favart les bienfaits de la cour et le fruit de ses économies, sans altérer le calme de son âme; et ses derniers jours furent encore sereins. Suivant le précepte de Cicéron, pour moins sentir le poids de la vieillesse, il la consacroit encore à l'étude et à l'amitié. Le 13 novembre 1790, l'abbé Cosson, lui-même presque sexagénaire, chantoit ainsi la réunion de trois octogénaires :

Quoique auteurs connus, bien que vieux,
On peut s'en aimer encor mieux :
La preuve en est rare et bien chère !
Célébrons donc tous, à plein verre,
L'amitié qui rassemble ici
Favart, *Laplace* et *Goldoni*.

f.

Le 3 novembre 1791, M. Favart adressoit encore à son vieil ami l'invitation suivante:

INVITATION A GOLDONI.

Au Molière de l'Italie,
Digne nourrisson de Thalie!
A toi, mon très-cher Goldoni,
Dont le goût, au talent uni,
Fit le charme de ta patrie,
En tirant de la barbarie
L'honneur du théâtre terni!

A Venise, tu fus l'unique
Qui sut, par un noble comique,
En riant, corriger les mœurs;
Plaire, sans avilir la scène,
Et satisfaire les censeurs
En bannissant la troupe obscène
Des bateleurs et des farceurs.

Par tes nouveaux succès en France,
A Poquelin, notre Térence,
Nous t'avons déjà comparé.
Mon cœur, d'estime pénétré,
T'adresse aujourd'hui sa requête
Pour venir demain, vendredi,
Quatre du mois, sur le midi.

Qu'aucun obstacle ne t'arrête;
Nous célébrerons les Charlots:
C'est à toi d'embellir la fête;
Tu dois en être le héros.
Ta complaisance aura, j'espère,
A ma requête quelque égard.
Je t'en conjure, au nom du Père,
Du Fils, *et cætera*, Favart.

Enfin, le samedi, 12 mai 1792, un catarre mit fin à la longue et honorable vie de M. Favart, qui mourut dans les bras de ses fils et petit-fils. Leur tendresse obtint la permission de déposer ses restes dans un monument, qui fut élevé dans son jardin, et sur lequel la piété filiale grava les vers suivans :

Sous le lilas et sous la rose,
Le successeur d'Anacréon,
Favart, digne fils d'Apollon,
En ce tombeau paisiblement repose.

Son vieil ami, M. Guérin de Frémicourt, devint l'écho des regrets publics, et adressa aux rédacteurs de différens journaux la lettre suivante, que plusieurs insérèrent avec éloge :

Messieurs, vous partagerez sans doute la douleur que nous cause la perte de M. Favart, cet auteur fécond dont vous avez cent fois célébré les talens ; qui, depuis la Chercheuse d'Esprit *jusqu'à* l'Amitié à l'Épreuve, *fut si long-temps et si constamment le digne favori des Muses ; dont le style pur et délicat ne cessa d'être admiré ; qui jamais ne souilla sa plume par d'odieux écrits ; qui montra dans* l'Anglais à Bordeaux, *comme dans* le Bal de Strasbourg *et dans* les Fêtes de la Paix, *tout son amour pour la patrie ; dont les mœurs simples, douces, paisibles, firent le bonheur de tous ceux qui l'entouroient.*

Bon fils, bon frère, bon père et bon mari, et le plus sincère et le plus constant ami.

INVITATION.

Ô Muses ! sur sa tombe, hélas ! semez des fleurs,
Lorsque nos cœurs navrés n'y versent que des pleurs !

MM. Étienne et Martinville, dans l'histoire du Théâtre-Français, et tous les écrivains amis de la vérité, se sont aussi plus à rendre à la mémoire de M. Favart la justice qu'il a si bien méritée.

Nous venons de remplir une bien douce tâche en réunissant dans un seul tableau les circonstances déjà connues de la vie d'un homme, dont c'étoit faire l'éloge que de raconter son histoire. Puisse-t-on, ami lecteur, en dire quelque jour autant de chacun de nous !

H. F. Dumolard.

Fin de la Notice.

MÉMOIRES

ET

CORRESPONDANCE LITTÉRAIRES,

DRAMATIQUES ET ANECDOTIQUES.

LETTRE de M. le C. de Durazzo à M. Favart.

1759, Vienne, 20 décembre.

LE dessein du comte Durazzo, lorsqu'il a recherché M. Favart pour une correspondance littéraire, étoit de trouver un homme de goût qui pût l'informer au vrai des pièces nouvelles, du mérite et des qualités des acteurs, et de ce qui concerne la littérature agréable, les beaux arts, et surtout celui du théâtre, et qui pût en même temps répondre aux différentes questions qu'on lui feroit selon le besoin.

Pour remplir l'objet qu'on se propose à Vienne, il ne faut pas autant de talens qu'en a M. Favart: on ne sauroit les employer dans toute leur étendue ni avec une certaine assiduité. On ne lui demande que quelques momens du loisir que lui laissent ses autres occupations. M. Favart a fait

beaucoup d'opéras comiques, et toujours avec succès; mais ce qui plaît à Paris ne convient pas quelquefois à Vienne. La comédie française est plutôt dans les cours étrangères un amusement de la noblesse, qu'une école nationale. Il ne s'agiroit pas de diriger les pièces françaises vers l'instruction morale des Allemands, mais seulement d'éviter dans la représentation de ces pièces tout ce qui peut blesser ou corrompre des mœurs simples et naturellement bonnes.

Les changemens qu'il faut faire pour transporter une pièce des théâtres de Paris sur celui de Vienne, consistent plus en retranchemens qu'en additions. Toute équivoque, ou trop forte ou trop fine, gâte les mœurs ou les suppose gâtées; toute satire qui tombe sur le clergé peut nuire à la religion; toute épigramme sur les financiers est perdue hors de la France; toute peinture de ces commerces de galanterie qui suppléent au mariage ou qui sont ce qu'on appelle des doubles ménages, est un scandale à Vienne. La métromanie et le bel esprit ne sont point les travers des Allemands: M. Favart voit à peu près dans ces points d'observations les principaux objets. Les retranchemens que l'on désire, les changemens qu'on a déjà faits dans les opéras comiques qui ont été représentés à Vienne, lui feront encore mieux connoître l'intention de la cour impériale sur les spectacles et le goût de leur directeur pour répondre à des vues aussi sages que respectables. Le théâtre de la cour de Vienne est

pour le local à peu près comme ceux de Paris, si ce n'est que la salle est ici plus belle et plus grande, presque toujours moins remplie; mais la présence de la famille impériale supplée au nombre des spectateurs.

Les acteurs sont les meilleurs qu'on puisse attirer hors de leur patrie par l'appât des appointemens considérables et la protection marquée d'une impératrice bienfaisante. Sa majesté veut bien nommer leurs enfans nouveau nés au baptême. Il est mort un seul acteur à son service; elle a fait une pension à sa veuve. Tous ces avantages ont attaché à Vienne des sujets excellens, et continueront sans doute à y former toujours une des bonnes troupes.

La partie des ballets est en général mieux traitée à Vienne qu'à Paris, du moins pour les décorations et la musique. On y a beaucoup d'égard au costume. Le dessin des ballets est d'un bon maître; quant au sujet, c'est ordinairement le comte Durazzo qui le donne ou qui le suggère, et il se fait une étude d'entretenir les plaisirs du théâtre par la variété des divertissemens. Cependant, comme il ne veut avoir d'autre mérite à cet égard que celui d'aider ou de suppléer au génie des compositeurs, si M. Favart veut se charger du plan de quelques ballets, il doit être assuré qu'il sera toujours bien accueilli. La facilité qu'a le directeur des spectacles de rassembler les danseurs, les musiciens et les décorations des deux théâtres sur un seul, et la magnificence qu'il se

fait honneur de prodiguer pour les amusemens de la cour, donnent carrière à l'imagination d'un poète qui composera des sujets de fêtes ou de ballets.

Quand M. Favart aura fait un opéra comique nouveau, quoiqu'il le destine pour Paris, cela n'empêchera pas qu'il ne l'envoie à Vienne. Le comte Durazzo le fera mettre en musique par le chevalier Gluck ou d'autres habiles compositeurs, qui seront charmés de travailler sur de si jolis vers. Le poète et le musicien étendront ainsi leur réputation par un secours réciproque, et gagneront doublement à travailler l'un pour l'autre ; et M. Favart aura, sans rien dépenser, de la musique nouvelle, comme il la souhaitera.

Le travail de M. Favart se réduiroit pour cela à faire pour le théâtre de Vienne quelques couplets ou quelques vers particuliers en place de ceux qui passent à Paris à la faveur de l'équivoque. Il ne faut pas chercher à faire allusion aux mœurs des Allemands, qui n'aiment point comme les Français à s'amuser de leurs ridicules mutuels. D'ailleurs, quand on veut représenter une nation à elle-même, il faut se servir de sa langue pour faire des tableaux vrais, frappans, et plus instructifs ; il faut, comme a fait Molière, montrer le peuple aux grands, et les grands au peuple. Mais la langue française, quoique fort cultivée, n'est pas encore assez répandue en Allemagne pour que l'on tente de faire des pièces françaises exprès pour une nation étrangère.

Un séjour de quelques mois à Vienne ne suffiroit pas à M. Favart, s'il vouloit bien connoître et saisir les nuances fines ou grossières qui distinguent les mœurs de Vienne de celles de Paris; il auroit besoin de voir beaucoup les grands, et dans ce pays-ci ils n'ont point de commerce avec les beaux esprits. Le terme d'homme de lettres est nul pour l'Allemagne; elle n'a que des savans dont le pédantisme ne sympathise pas avec celui des gens de cour.

Enfin, pour commencer sa correspondance avec le comte Durazzo, M. Favart peut arranger dès-à-présent pour le théâtre de Vienne les opéras comiques des siens qu'il lui plaira, et faire, s'il veut, le programme d'un ballet.

Quelques légères observations que la correspondance amènera, lui donneront tous les éclaircissemens qui pourront abréger son travail.

M. Favart commencera par informer le comte Durazzo de tous les événemens grands ou petits qui ont rapport aux quatre théâtres de Paris, et même des provinces, s'il est possible. On entend par-là être instruit de ce qui regarde les auteurs, les compositeurs de musique, les acteurs, les chanteurs, les musiciens et les débutans; comme aussi les danseurs, maîtres des ballets, machines, décorations qui méritent quelque attention. Il écrira à cet effet au comte Durazzo au moins tous les quinze jours; il enverra tous les ouvrages de théâtre qui paroissent depuis le commencement de la prochaine année 1760 et tout ce qui peut y

avoir quelque rapport, soit directement ou indirectement; il en formera des paquets à l'adresse du comte Durazzo, qu'il fera remettre au secrétaire de S. E. Mr le comte de Stahremberg. Les dépenses que M. Favart fera à ce sujet, lui seront remboursées; et après les premiers trois mois de soins et de travail, on conviendra des honoraires qui lui seront dus; on les fixera par année ou par ouvrage.

Je suis, avec considération, etc.

Le C. de Durazzo.

M. Favart à M. le C. de Durazzo.

1760, 14 janvier.

MONSEIGNEUR,

Le titre de votre agent littéraire m'est si précieux, que je le regarde comme le plus grand de tous les avantages. Mon âme n'a jamais été sensible à l'intérêt; sans fortune, mais avec des sentimens au-dessus de mon état, qu'il me soit permis de le dire, j'ai toujours préféré ce qui pouvoit m'honorer à ce qui pouvoit m'enrichir; et les soins que mon bien-être même exigeoit, ont toujours été les derniers motifs qui pouvoient me déterminer. Que j'aie le bonheur de vous être utile par mes services, ce sera pour moi la récompense la plus flatteuse. Voilà le prix que j'ambitionne, et que je m'efforcerai de mériter.

Tous les points d'observations que vous m'avez fait l'honneur de me présenter sont marqués avec une trop grande justesse pour m'échapper; je ferai en sorte de ne point m'en écarter.

Je sens combien une gaîté trop libre et le mauvais goût des équivoques doivent répugner aux bonnes mœurs, et jusqu'à quel point ce seroit manquer de respect à une cour vertueuse, si l'on osoit lui offrir les tableaux de l'indécence.

L'opéra comique, malgré les soins que nous

prenons tous les jours pour l'épurer, se ressent encore de son origine. Ce spectacle, composé des débris de l'ancienne troupe italienne supprimée par Louis XIV, s'établit pendant la régence, et s'accrédita dans ces temps d'ivresse et de vertige où le système de Law, en confondant tous les états par des fortunes aussi rapides que peu méritées, entraînoit nécessairement la corruption du goût et des mœurs.

L'opéra comique parloit alors le langage des sociétés : c'étoit le ton du jour ; et sa licence devoit être imputée bien moins aux auteurs qu'au public même, dont il falloit caresser la dépravation pour obtenir ses suffrages. Le Sage, Fuzelier, Dorneval et Piron furent les premiers qui tentèrent d'annoblir ce théâtre. Ils le purgèrent de ses plus grossières obscénités ; mais ils ne remplirent pas entièrement leur objet, parce que l'on étoit persuadé qu'une liberté cinique constituoit le genre de l'opéra comique, et devoit en être le caractère distinctif. Le vice étoit trop inhérent, il falloit du temps pour le détruire. Ce n'est que par degrés imperceptibles que l'on est parvenu à rendre ce spectacle plus digne des honnêtes gens. J'ai fait moi-même ce que j'ai pu pour y contribuer ; mais je sens qu'il y a encore beaucoup à réformer, c'est à quoi je m'appliquerai ; et ce sera le principal objet de mon attention, lorsqu'il s'agira de composer ou d'ajuster des opéras comiques pour Vienne.

Je me suis étendu sur cet article pour faire

connoître l'origine, la nature et les progrès d'un spectacle qui est aujourd'hui si fort à la mode, et pour me justifier en quelque sorte d'avoir employé, pour réussir en ce genre, des moyens que j'ai toujours condamnés.

J'ai déjà travaillé conformément aux intentions que vous m'avez fait l'honneur de me prescrire, et j'ai rempli une partie des ordres que j'ai reçus.

J'ai rassemblé ce que l'on a imprimé cette année de relatif au théâtre; j'en ai fait un paquet à l'adresse que vous m'avez indiquée.

Je suis avec respect,

De Votre Excellence,

MONSEIGNEUR,

Le très-humble et très-obéissant serviteur,

FAVART.

M. Favart à M. le C. de Durazzo.

1760, 24 janvier.

Monseigneur,

L'honneur que l'on me fait en me choisissant pour contribuer aux amusemens d'une nation qui attire aujourd'hui les regards de toute l'Europe, m'encourage à faire les plus grands efforts pour le mériter, mais sans m'aveugler au point de trop présumer de mes forces : si une expérience de vingt années et une étude continuelle de l'art du théâtre peuvent suppléer aux talens, j'ai lieu d'espérer que je serai de quelque utilité. J'ai été à portée de faire par moi-même nombre d'observations sur cet art en général dans les directions de spectacles dont j'ai été chargé tant en Flandre qu'à Paris. Cependant ces observations ne sont point suffisantes pour remplir l'objet que l'on me propose, et j'ai besoin encore de beaucoup d'éclaircissemens.

Tout le monde sait que la comédie est l'art d'amuser utilement les hommes par une peinture naïve et animée de leurs passions, de leurs intrigues et de leurs ridicules. Son but, chez toutes les nations, est de corriger les mœurs d'une manière agréable. L'homme est le même partout, mais avec des modifications différentes; et comme

chaque peuple a des mœurs et des usages qui lui sont particuliers, il est nécessaire qu'un auteur connoisse et observe ces nuances nationales, afin de se conformer au génie des spectateurs qu'il a en vue.

Je désirerois donc d'être instruit plus particulièrement de ce qui concerne le théâtre de Vienne; de savoir quel genre de dramatique lui est propre; comment les pièces y sont exécutées, et si le costume y est établi. Je voudrois avoir une idée locale de la salle du spectacle et l'état actuel des personnes employées, tant des acteurs récitans et chantans, que des danseurs, décorateurs, etc. En parlant d'après ces instructions, je pourrai travailler en conséquence, ou choisir parmi les nouveautés de nos différens théâtres les pièces qui conviendront le mieux à celui de Vienne. Je les enverrai à mesure qu'elles paroîtront. Je ferai des extraits de celles qui ne seront point imprimées, et je rapporterai le jugement du public. J'enverrai de même nos intermèdes, ou opéras bouffons avec la musique, en faisant les augmentations, retranchemens et changemens nécessaires pour les ajuster comme on le désirera. Je pourrois aussi donner de nouveaux poèmes en ce genre, que l'on feroit mettre en musique en Allemagne: il me paroît que M. le chevalier Gluck entend parfaitement cette espèce de composition. J'ai examiné et fait exécuter les deux opéras comiques, *Cythère assiégée* et *l'Isle de Merlin;* je n'y ai rien trouvé à désirer pour l'expression, le

goût et l'harmonie, et même pour la prosodie française. Je serois flatté que M. Gluck voulût exercer ses talens sur mes ouvrages, je lui en devrois le succès.

Je ne doute point que les ballets ne soient parfaitement dessinés et exécutés à Vienne; mais comme les sieurs Noverre, Pitrot et Dehesse se sont distingués en France dans cet art qu'ils ont porté au plus haut degré de perfection, je crois qu'un habile compositeur pourroit s'enrichir encore de leurs idées. J'enverrai donc aussi leurs programmes, et généralement tous les sujets de divertissement qui auront eu quelque réussite.

Quant aux accessoires pour la représentation des pièces dramatiques et des ballets, comme je suis en relation avec nos meilleurs artistes, je fournirai d'après eux, s'il en est besoin, des dessins de décorations et d'habits, selon le costume qu'il ne faut jamais négliger. Il n'y a que quelques années que nos comédiens et nos auteurs ont reconnu l'avantage du costume; et, quoique nous soyons encore asservis à beaucoup de préjugés à cet égard, on travaille tous les jours à s'en affranchir. Rien n'est plus ridicule en effet que de voir des sérails meublés à la française, des sultans en perruque, ou des bergers et des paysans chargés de clinquant et de paillettes; ces sortes de superfluités ajoutent moins à la pompe du spectacle qu'elles ne nuisent à la vraisemblance et à l'illusion théâtrale.

J'ai l'honneur d'être, etc.

M. Favart à M. le C. de Durazzo.

1760, 7 février.

MONSEIGNEUR,

La Comédie Française a donné pour nouveauté *Zulica*, tragédie (*). Je joins ici l'analyse de cette pièce comparée avec une autre tragédie faite sur le même sujet (**).

La Comédie Italienne n'a donné pour toute nouveauté qu'une parodie d'Amadis, par M. Sticotti, ex-acteur de ce théâtre. Il s'est servi de ce qu'il y avoit de meilleur dans une ancienne parodie du même opéra.

L'Opéra-Comique a ouvert par *la Ressource des Théâtres* (***), prologue nouveau, qui n'a eu qu'un médiocre succès; suivi des *Portraits à la Mode*, vaudeville qui a paru faire plaisir, et par *la Veuve indécise*, intermède en un acte; ouvrage posthume de Vadé, que la musique de M. Duni

(*) La tragédie de *Zulica* est de M. Dorat; elle fut donnée le 7 janvier 1760, et redonnée pour la seconde fois le 12 du même mois avec des corrections.

(**) L'analyse annoncée ici ne s'est pas retrouvée.

(***) Prologue en vaudevilles, par M. Favart, donné le 31 janvier 1760.

(*Notes des Éditeurs.*)

a embelli. Elle avoit déjà paru l'année dernière, mais avec moins d'avantage. Le musicien y a joint de nouvelles ariettes qui font un très-bon effet. On a repris aussi *Blaise le Savetier*, intermède, paroles de M. Sédaine, musique de M. Philidor. Ce nouveau musicien s'acquiert une grande réputation.

LIVRES NOUVEAUX.

Les poésies du roi de Prusse, dont on vient de faire une édition, font ici beaucoup de bruit.

J'ai l'honneur d'être, etc.

M. Favart à M. le C. de Durazzo.

1760, 20 février.

Monseigneur,

Les choses sont toujours dans le même état au sujet de mademoiselle Dubois. Je n'ai point encore engagé madame Bernaut ni madame Santaville ; j'attendois les ordres de V. Exc. M. Hubert jugera lui-même des talens de ces actrices. Nous terminerons dès qu'il sera arrivé.

J'envoie à V. E. l'ouvrage que j'ai eu l'honneur de lui proposer pour les fêtes qui vont avoir lieu à l'occasion du mariage de l'archiduchesse. J'appréhende que mes médiocres talens n'aient point servi mon zèle, et ce n'est qu'en tremblant que j'expose cette foible production à vos lumières.

J'avois choisi un sujet qui prêtoit beaucoup au spectacle ; mais je me suis aperçu, en le travaillant, qu'il étoit plus propre à satisfaire les yeux que l'esprit; qu'il n'y avait pas cette unité ni cette chaleur d'intérêt qui doivent nécessairement attacher, et que le succès dépendoit des accessoires. Je ne connoissois point les acteurs qui pouvoient rendre mon ouvrage ; il en falloit beaucoup pour l'exécuter. Ces raisons m'ont fait abandonner l'entreprise. Voici quel étoit mon sujet. J'intitulois ma pièce *les Albanes* ou *l'Amour vengé*. V. E.

connoît les quatre tableaux de l'Albane, le peintre des Grâces. Le premier représente les Amours endormis ; les Nymphes de Diane leur coupent les ailes, et brisent leurs armes.

Le deuxième, Vénus à sa toilette ; le troisième, les Amours forgerons. Je ne me servois pas du quatrième ; j'y suppléois par une autre idée plus analogue à mon sujet. Ces différens tableaux me fournissoient quatre entrées de ballets, que je remplissois de la manière suivante :

PREMIÈRE ENTRÉE.

Le théâtre représente la forêt de Diane. Cette déesse appelle les Nymphes pour la chasse ; elles se rassemblent au bruit des cors, et suivent la déesse.

Scène 2.

Endimion sort d'un taillis où il s'étoit caché pour admirer Diane : il n'ose s'offrir à ses regards ; il gémit de ressentir pour elle une passion que le respect doit étouffer.

Scène 3.

L'Amour paroît, et dit à Endimion qu'il l'a choisi pour remplir sa vengeance ; qu'il veut humilier Diane en la rendant amoureuse d'un mortel. Il fait retirer Endimion, cache son arc et son carquois sous des fleurs, et s'éloigne à la vue de deux Nymphes.

Scène 4.

Ces deux Nymphes sont les compagnes les plus chéries de la déesse ; elles se reprochent de n'avoir

pas été les premières à la suivre. Comme elles se disposent à partir, elles entendent des cris, elles voient un enfant poursuivi par un serpent. Cet enfant est l'Amour; il implore le secours des Nymphes pour le délivrer du serpent qui continue de le poursuivre. Les Nymphes combattent le serpent qui s'entortille autour d'un arbre, et cherche à s'élancer sur l'une et sur l'autre. Il tombe percé de coups, et expire. L'Amour remercie les Nymphes sans se faire connoître; elles lui conseillent de s'éloigner au plus tôt de la forêt de Diane, dans la crainte que cette déesse ne le punisse, quoiqu'enfant, d'avoir osé venir sans son ordre dans les lieux qu'elle habite. L'Amour répond qu'il est accablé de fatigue et de sommeil; les Nymphes le font cacher dans une touffe de fleurs.

Diane vient chercher les Nymphes; leur émotion les trahit; elles sont contraintes d'avouer qu'elles ont donné asile à un enfant qu'un serpent étoit près de dévorer. La déesse soupçonne que cet enfant est l'Amour; elle écarte les fleurs qui le couvrent; elle le voit endormi; elle lui coupe les ailes, tandis que les Nymphes brisent son arc et ses flèches qu'elles ont trouvés. L'Amour se réveille; Diane l'insulte, appelle toutes ses Nymphes pour se réjouir de l'avantage qu'elle vient de remporter sur son ennemi. L'Amour sort accablé de douleur.

DEUXIÈME ENTRÉE.

Le théâtre représente un endroit délicieux des

jardins de Cythère. Un pavillon à jour, d'ordre corinthien, s'élève au milieu d'un étang couvert de cygnes et de petites barques dorées, ornées de fleurs et de banderoles; des Amours les conduisent. Un autre Amour, en planant dans l'air, fait boire les colombes de Vénus dans des coquilles de lapis, où tombe par cascade une eau pure de deux urnes soutenues par des figures de naïades placées sur les côtés du pavillon. Vénus est au milieu devant sa toilette : une Grâce lui présente un miroir ; une autre orne sa chevelure ; la troisième noue les rubans de ses brodequins. Les Jeux, les Plaisirs chantent et dansent sur le devant du théâtre pour célébrer la puissance et les charmes de la déesse de Cythère.

L'Amour interrompt cette fête par ses sanglots ; il ne peut voler dans les bras de sa mère. Vénus entre dans une barque pour venir à lui. L'Amour lui raconte l'outrage que Diane lui a fait; Vénus le console, et lui promet vengeance. « Tes ailes vont bientôt renaître aux feux de mes soupirs, lui dit-elle, et tu forgeras toi-même de nouveaux traits dans les antres de Lemnos. » Elle ordonne aux Plaisirs de continuer la fête pour achever de dissiper les chagrins de son fils; ensuite elle monte avec lui dans son char attelé de colombes, en commandant aux Amours de les suivre.

TROISIÈME ENTRÉE.

Le théâtre représente les antres de Lemnos; les forges sont embrasées : on voit l'action de la flamme;

d'un côté elle s'élève en tourbillons, de l'autre elle se répand en étincelles brillantes. On voit çà et là des monceaux d'armes, ouvrages des Cyclopes. Brontès forge des foudres pour Jupiter; Stérops et ses compagnons, des glaives pour Mars; ce dieu les anime. Le bruit des marteaux s'unit à une symphonie caractérisée. Des sons plus doux annoncent le dieu des Amours; il ordonne aux Cyclopes de suspendre leurs travaux; Mars leur commande de les continuer. Querelle de l'Amour et de Mars; ils en viennent au combat : le dieu de la Guerre est terrassé par l'Amour au moment que Vénus paroît. Cette déesse promet de répondre aux désirs de Mars, s'il veut être favorable à son fils. Mars se retire plein d'espoir. Les Cyclopes font encore résistance; les Amours leur arrachent leurs marteaux, et les chassent. Cette action peut produire un ballet singulier et neuf au théâtre. Je ne crois pas qu'on ait fait encore usage de cette idée. Les Amours s'emparent des forges; les uns excitent le feu, d'autres frappent sur les enclumes; ceux-ci aiguisent des traits, ceux-là les éprouvent sur un cœur qui leur sert de but, sur le bouclier de Mars. Ils prennent Vénus pour juge de leur adresse; tous se préparent à la vengeance.

QUATRIÈME ENTRÉE.

Le théâtre représente un autre endroit de la forêt de Diane. On voit par un percé une partie du mont Athos et l'horizon. Diane entre en se

plaignant que l'Amour, en traversant les airs, lui a lancé un trait cruel. Pour s'en venger, elle le brave de nouveau ; elle jure par le Styx d'immoler tous les mortels qui auront l'audace d'approcher de son asile. On vient lui annoncer que l'on a arrêté un berger téméraire que l'on a trouvé caché dans la forêt. Diane ordonne qu'il lui soit amené. On lui présente Endimion. Au moment qu'elle veut le frapper de son dard, elle s'attendrit; l'Amour paroît et les unit. Les Heures viennent inviter Diane à commencer sa carrière. La Nuit lui présente son flambeau; l'Amour dit que le sien suffit pour éclairer l'univers, et qu'il va conduire le char de la Lune, tandis que les Plaisirs vont célébrer l'union d'Endimion et de Diane. Les Faunes, les Sylvains s'unissent aux Nymphes, et terminent la pièce.

La première entrée promet de l'intérêt; la seconde est vide : il falloit avoir recours aux agrémens pour la remplir. La troisième n'offroit que des tableaux. Je goûtois assez l'épisode de Mars. La dernière offroit une situation théâtrale dont j'étois content. Duclos, machiniste, auroit eu occasion de faire briller son talent dans l'exécution du serpent, des cygnes, des colombes, des cascades, des forges et du char de la Lune; mais auroit-on trouvé assez d'acteurs pour rendre ce poème ? Cependant, monseigneur, si l'idée plaît à votre excellence, je continuerai de la remplir. On peut donner cette pièce dans tous les temps.

Les comédiens Italiens ont représenté samedi

dernier *la Nouvelle Troupe*, pièce d'un acte, en vers, avec quelques scènes de chant. Elle a fait beaucoup de plaisir. J'en rendrai compte, ainsi que du ballet qui la suit, que l'on a trouvé fort agréable.

Je suis, etc.

M. Favart à M. le C. de Durazzo.

1760, 1er mars.

Monseigneur,

Un enfant de cinq ans fait l'admiration de Paris par ses connoissances prématurées : on l'a présenté à l'académie des sciences ; il a été interrogé sur la géographie, l'histoire, la géométrie, etc. Il a répondu, sans être préparé, avec une justesse qui a frappé d'étonnement. Monseigneur l'archevêque l'a voulu voir, et lui a fait d'abord cette question : Dites-moi où est Dieu, et je vous donnerai une pomme ? Monseigneur, a répondu l'enfant, je vous en donnerai cent, si vous pouvez me dire où il n'est pas. Que ne doit-on pas espérer d'une tête si bien organisée dès l'âge le plus tendre ? Mais, malheureusement, le physique influe sur nous comme sur les végétaux. Les fruits précoces ne sont point de garde ; entre plusieurs exemples, on peut citer celui d'Hermogène ; à quinze ans c'étoit un prodige d'éloquence et d'étude, il ne savoit plus rien à vingt-quatre ; et, selon Vollateranus, dans son Antropologie, le sophiste Antigonus disoit : « *Hermogenes in pueritiâ senex, in senectute* » *puer* ».

Il paroît une petite brochure intitulée : *Projet*

aussi utile aux sciences et aux lettres, qu'avantageux à l'Etat, par Sadoc Zorobabel, juif, nouvellement converti. L'auteur prétend que les places d'académie et les titres de bel esprit devroient être vénals comme les charges de la magistrature, les emplois de finances, les grades militaires, et même les bénéfices; qu'il en résulteroit plus d'avantage et de gloire pour les lettres, et un revenu annuel de quatre millions dans les coffres du roi. Cette plaisanterie est lourdement écrite; mais il y a des citations intéressantes, et des anecdotes curieuses.

Je n'ose m'informer, monseigneur, du petit ouvrage que j'ai eu l'honneur de vous envoyer. J'ai tout lieu d'appréhender qu'il ne soit pas du goût de V. E., si on le compare avec les ouvrages immortels que l'illustre abbé Métastase a composés dans ce genre. Je sens que l'on ne peut juger du prix de mon hommage que sur la sincérité du cœur qui le présente.

Je suis, etc.

M. Favart à M. le C. de Durazzo.

1760, 24 mars.

MONSEIGNEUR,

L'académie de musique continue les représentations *des Paladins*, mais avec si peu de succès, que l'on va remettre *Amadis*. Voici l'analyse *des Paladins* (*). Anselme, vieux sénateur romain, obligé de faire un voyage, a laissé Argie, sa pupille, dont il est amoureux, sous la garde de son valet Orcan, le plus poltron et le plus sot personnage que l'on ait encore imaginé. Ce ridicule surveillant prend l'alarme au son d'une musette, et court s'armer, sans avoir la précaution de renfermer Argie. Atis, chef des paladins, qui sont des chevaliers errans de la cour de Charlemagne, paroît avec eux en habits de pélerins; ils donnent une fête à Argie : Orcan arrive dans le dessein de combattre, et ne cherche qu'à fuir. Atis l'arrête, le terrasse, et l'oblige à se faire pélerin....

Acte Ier. Argie, qui n'est pas trop bien gardée

(*) *Les Paladins*, cent soixante-quinzième opéra, donné le 12 février 1760. Les paroles sont de M***, et la musique de M. Rameau; il fut parodié sous le titre *des Pélerins de la Courtille*, par M. Lemonnier.

(*N. des Éd.*)

par l'imbécille Orcan, se plaint de son sort à Nérine sa suivante, et lui fait voir autant d'aversion pour son vieux tuteur, qu'elle témoigne d'amour pour Atis, amant chéri dont elle n'a point de nouvelles. Ses regrets sont interrompus par l'arrivée d'Orcan, qui paroît vêtu en Crispin, ou plutôt en pédagogue; on n'y connoît rien. Il fait rentrer Argie; Nérine, dont il est amoureux, fait ce qu'elle peut pour l'attendrir, afin d'avoir plus de liberté. Orcan lui dit : Il n'y a qu'un moyen de me gagner, c'est d'être sensible à mes feux? Eh! comment veux-tu, répond-elle, m'inspirer de l'amour avec tes yeux d'Argus, ta voix de Poliphème? Il réplique : Ces yeux, si tu m'aimes, te paroîtront charmans, tu trouveras ma voix plus tendre et plus sonore : plus tendre, cela se peut; mais plus sonore est un contre-sens. Je ne m'arrêterai point à ceux du dialogue, ne remarquons que ceux de l'intrigue. On entend le son d'une musette. Orcan, alarmé, au lieu de faire rentrer Nérine, et d'empêcher qu'on ne sorte, court s'armer : Argie revient; Atis, en pélerin, jouant de la musette, vient se jeter à ses genoux, et se fait connoître.

Danse de Pélerins. Ce ballet a fait plaisir, quoique l'on y ait trouvé des ressemblances avec *la Fontaine de Jouvence* du sieur Noverre. Son agrément consiste en plusieurs passes et figures que les pélerins font avec leurs bourdons. La danse est interrompue par le retour d'Orcan, armé de toutes pièces. Ce personnage ridicule

défie, en tremblant, le bel Atis au combat; Atis le renverse, et lui accorde la vie, à condition qu'il se fera pélerin. La danse continue. On reçoit Orcan dans la troupe. Un chœur de courriers annonce l'arrivée d'Anselme ; le théâtre reste vide.

Acte II. Anselme, impatient de revoir sa pupille, s'amuse à faire un monologue, au lieu d'entrer d'abord chez lui. Argie paroît habillée en pélerine; son tuteur lui demande la raison de ce travestissement; elle lui répond que c'est pour suivre Atis qu'elle veut pour époux. Le jaloux feint d'y consentir, et la renvoie en lui disant qu'il lui réserve un trésor. Quel est ce trésor ?...... Un poignard qu'il remet à Orcan avec du poison pour faire périr Argie. Nérine, qui est aux écoutes, sort, à ce que dit le programme, pour arrêter l'effet de ce mauvais dessein. Orcan, seul, témoigne sa répugnance pour le crime qu'il est chargé de commettre ; il croit déjà voir l'ombre d'Argie attachée à ses pas. Le pathétique répandu dans cette scène par le musicien, fait disparate avec la bêtise de ce confident, qui seroit à peine supportable dans un opéra comique. Nérine revient écouter de nouveau, aborde Orcan, lui fait des caresses; et quand celui-ci se croit heureux, les pélerins qui sont devenus paladins, et qui n'ont eu que le temps du monologue pour se changer en diables, viennent épouvanter Orcan. Après une danse héroïque de messieurs les démons et de leurs

compagnes les furies, on lui arrache le poignard et le poison, et on le laisse vivre à la prière d'Argie. On voit tout-à-coup danser des troubadours; la fête est encore interrompue (il n'y a pas grand mal) par un bruit qui annonce Anselme, suivi d'une troupe nombreuse. Alors les pélerins, les paladins, les furies, les diables, etc., vont se réfugier, où ? dans le château même d'Anselme. L'orchestre a tout le temps de reprendre les airs favoris, et surtout celui des troubadours, dont les *glins glins* imitent assez bien l'effet des luths et des guitares. Enfin, Anselme reparoît au troisième acte avec des paysans armés de fourches et de fléaux pour abattre les murs de sa maison. Ils ont aussi des échelles; mais dans le moment que l'on les dresse pour l'attaque, le château s'abîme. Tout le monde fuit; il ne reste qu'Anselme, qui se trouve dans un palais chinois. La fée Marto se présente à lui sous une forme équivoque, qui n'est ni mâle ni femelle, ce qui a beaucoup scandalisé; elle lui fait des propositions d'amour, en lui promettant tous ses trésors; il se rend. Alors Argie paroît avec Atis, Marto se fait connoître, Anselme est confondu, il consent au mariage des amans, et l'opéra finit. On voudroit rire, pleurer, ou dormir; mais on bâille : voilà l'effet général. La musique a de grandes beautés, mais déplacées. Les paroles ont été décidées mauvaises; cependant l'auteur a donné une preuve d'esprit et de bon sens, c'est qu'il a gardé l'anonyme.

Le Ballet des Pélerins.

Celui *des Diables* a paru trop sérieux et trop héroïque ; quant à moi, ce que j'y ai trouvé de plaisant, c'est d'y voir des furies en paillettes.

Le divertissement chinois est une copie de ceux qu'on a donnés à l'Opéra-Comique et à la Comédie Italienne, avec cette différence que les habits de celui-ci ne sont ni turcs, ni mogols, ni chinois; c'est un composé de tout cela, et ce n'est rien. Lorsque je donnai les *Noces chinoises* au Théâtre-Italien pour la première fois, je fis acheter du supercague de la cour des Indes, des habits du pays, qui ont fait un très-grand effet; et la décoration, les meubles, jusques aux moindres accessoires, étoient peints et moulés sur les dessins.

Je suis, etc.

M. Favart à M. le C. de Durazzo.

1760, 8 mai.

Monseigneur,

Paris n'est occupé maintenant que de querelles littéraires ; il suffit de se distinguer dans la carrière des sciences et des arts pour être en butte aux traits de la critique, de la satire même la plus envenimée. Les personnes les plus respectables par leurs talens et par leurs mœurs, sont les premiers objets de cet acharnement. Je ne sais si la littérature y gagne, mais à coup sûr les auteurs de libelles et les faiseurs de feuilles périodiques en profitent, c'est assez pour eux. M. Palissot, auteur de la comédie *des Philosophes*, que l'on vient de donner au Théâtre-Français, a traduit sur la scène MM. Diderot, d'Alembert, Rousseau et tous les auteurs de l'*Encyclopédie*; il renouvelle à leur égard la licence de l'ancienne comédie grecque. Il ne s'est point contenté de les désigner par leurs ouvrages, il les personnifie eux-mêmes ; c'est peu de les couvrir de ridicules, il s'efforce de les rendre odieux. L'extrait suivant fera connoître jusqu'à quel excès il porte l'abus de la critique. Cet extrait est de M. Lemière, auteur

d'*Hypermnestre.* Je n'y change rien, je ne fais qu'y ajouter des notes marginales (*).

Je suis, etc..

(*) Cette comédie est trop connue pour qu'on regrette de n'en pas trouver ici l'extrait. La publication de cet ouvrage donna naissance à une foule d'épigrammes, de chansons et d'imputations malignes contre M. Palissot. M. Favart avoit recueilli les suivantes.

(*N. des Éd.*)

PIÈCES annoncées dans la note qui précède.

ÉPIGRAMME

Un petit grec, singe d'Aristophane,
Veut l'imiter dans ses emportemens ;
Le Roquet mord, et de sa dent profane
Va déchirant et sages et savans ;
Enfin le nain compose, et fait un drame,
Fruit avorté du cerveau de Calot,
De zélateurs tout un peuple falot
Crie au miracle, et pour l'auteur s'enflamme.
La cour surtout protége le marmot :
D'où vient cela ? J'ai deviné la trame,
C'est que l'auteur à coup sûr est un sot.

A M. P., Auteur des P.

Roquet étoit un petit chien,
Japant, hargneux, jaloux, un franc vaurien ;
Il mordoit tout le monde, il emportoit la pièce :
Quand on le poursuivoit, il alloit se nicher
Sous les jupons de sa maîtresse ;
On n'avoit point la hardiesse
D'aller jusque-là le chercher.
Il étoit dans son fort, on respectoit la dame,
Elle ne savoit pas seulement qu'il fût là ;
Mais c'etoit le *nec plus ultrà*
Pour les coups de canne ou de lame.
Un jour la dame s'en alla ;
Roquet à découvert, un gredin l'étrangla ;
Ah ! justice que je réclame !
Oh ! combien de méchans qui n'ont que du caquet,
S'ils se voyoient privés d'un appui respectable,
Auroient un sort semblable
A celui de Roquet !

Dans la pièce intitulée *le Procès des Ariettes et des Vaudevilles,* opéra comique de MM. Favart et Anseaume, donné à la foire Saint-Laurent en 1760, on porte cette décision sur l'auteur de la comédie *des Philosophes.*

Quoique son but lui fasse honneur,
Nous conseillons à cet auteur,
S'il veut que son nom s'éternise,
De prendre un pinceau moins hardi,
Et d'avoir toujours pour devise ;
Sublato jure nocendi.

ÉPIGRAMME

Contre M. Palissot.

Avez-vous lu la Dunciade
De Pope.... Non, de Palissot,
Qui de méchancetés a fait une Illiade? —
Oui je l'ai lue.—Eh bien..l'auteur?—Il n'est pas sot.—
Vous l'approuvez! Plus méchant que la peste,
Il est ingrat, fourbe, imposteur,
Sans foi, sans loi...—D'accord, mais il est bon auteur;
Il me fait rire : eh! qu'importe le reste!

Couplets à l'auteur de la comédie DES PHILOSOPHES.

Quelle est donc cette comédie
Qui fait aujourd'hui tant de bruit,
Qui fronde l'*Encyclopédie*,
Et drape tant de gens d'esprit?
L'auteur les produit sur la scène,
Et les montre au doigt clairement;
Rli, rlan, rli, rlan,
Et rlantanplan il vous les mène,
Rlantanplan tambour battant.

Il prétend que tout philosophe
Est un coquin, un scélérat;
Que des gens de pareille étoffe
Ne servent qu'à troubler l'État:
Que c'en est fait de la patrie,
Si l'on en croit ces garnemens,
Rli, rlan, etc.,
Et qu'il faut qu'on les répudie,
Rlantanplan tambour battant.

Cidalise, femme estimée
Par son esprit, ses agrémens,
Et qui, suivant la renommée,
Est protectrice des talens;
Pour s'être déclarée amie
Et des sages et des savans,
Rli, rlan, etc.,
Donne, dit-on, dans la folie,
Rlantanplan tambour battant.

On y fait voir à quatre pattes
Un misanthrope assez connu,
Qui, des Catons et des Socrates,
A tout l'esprit et la vertu:
Comme il traita l'homme de bête,
On lui rétorque l'argument,
Rli, rlan, etc.,
En le menant d'un air honnête,
Rlantanplan tambour battant.

O Dieux! dans quel siècle nous sommes!
Un jeune auteur impunément
Ose railler les plus grands hommes,
Et les jouer publiquement.

En vérité rien n'est plus drôle,
Un nain attaque des géans,
Rli, rlan, etc.,
Et vous les mène à tour de rôle,
Rlantanplan tambour battant.

Ce beau censeur qui satirise
Rousseau, d'Alembert, Diderot,
Est-ce un ministre de l'église,
Un grave docteur, un dévot?
Non, il est d'autant ridicule,
Que c'est un jeune homme imprudent,
Rli, rlan, etc.,
Qui va lui-même sans scrupule,
Rlantanplan tambour battant.

Mais de satires quelle grêle
Vient l'écraser, il fait pitié;
Au lion l'âne qui s'en mêle,
Ose ruer son coup de pié.
Pauvre auteur c'étoit bien la peine
De triompher pour un moment.
Rli, rlan, rli, rlan,
Vois comme à ton tour on te mène,
Rlantanplan tambour battant.

M. Favart à M. le C. de Durazzo.

1760, 18 mai.

SPECTACLES.

Monseigneur,

La comédie *des Philosophes* est toujours suivie; il y a peu d'exemples d'une pareille affluence; mais ce concours prouve moins l'excellente bonté de la pièce que la dépravation du cœur humain. Un auteur satirique est toujours sûr que le public secondera sa malignité; plus les personnes que l'on attaque sont respectables, plus le succès est certain. Tout le monde convient que la liberté de penser a mené nos philosophes trop loin; mais, disent leurs partisans, il faut leur répondre par des raisons prépondérantes, plutôt que par des plaisanteries. Si leurs opinions sont contraires aux maximes du gouvernement, c'est aux magistrats à les reprendre; si elles intéressent la religion, c'est l'affaire des théologiens. Encore faut-il que les théologiens soient assez versés dans la physique pour ne point précipiter des jugemens que les faits pourroient démentir. Les persécutions que Copernik et Galilée ont essuyées, les foudres du Vatican lancées par Urbain VIII, toutes les

chaînes de l'inquisition et le cri universel des docteurs scolastiques, n'ont point empêché la terre de tourner, et vraisemblablement elle tournera jusqu'à la fin du monde, malgré le *sta sol* de Josué, et le soleil qui marche à pas de géant. L'idée que l'on avoit des antipodes étoit traitée d'hérésie. Christophe Colomb, Americ Vespuce ont cependant découvert des peuples qui nous sont perpendiculairement opposés. Aujourd'hui l'on ne trouve plus rien de contraire à la foi dans leurs systêmes et leurs découvertes, parce qu'on sait que le sens littéral de l'écriture n'étoit souvent qu'une modification pour se prêter à la foiblesse de nos lumières; la lettre tue, l'esprit vivifie. On doit donc réfléchir plus d'une fois avant de chercher à rendre odieux des gens qui consacrent leur vie à la recherche des vérités philosophiques. Une trop grande sévérité nous auroit privés du livre immortel de *l'Esprit des Lois* et des savans Traités de M. de Buffon. Faut-il anéantir d'excellens ouvrages, parce que l'on y trouve des hypothèses hasardées?

Les métaux les plus précieux sont alliés dans le sein de la terre avec les poisons les plus subtils; l'artiste habile les sépare, et sait se garantir en même temps des vapeurs dangereuses. L'esprit juste agit de même en littérature; mais tout le monde n'a pas cet esprit juste, ou ne veut pas l'avoir. Que l'abeille pompe le suc amer de l'absinthe, elle en composera son miel; que l'araignée se nourrisse de la substance des roses,

elle en fournira son venin, comme M. P***. Examinons l'intention de cet auteur. S'il prétend remédier à l'abus de la philosophie, il est louable; mais ce n'est point ce qu'on remarque dans son ouvrage; il auroit pris une route différente, il auroit généralisé sa critique pour la rendre plus utile; ses traits qui tombent d'aplomb sur les personnes qu'il veut désigner, ne sont évidemment lancés que pour servir ses animosités particulières dont on peut ignorer le principe, mais dont il est facile d'apercevoir la fin.

Tous les critiques s'accordent pour dire que, si M. P***, en évitant les personnalités, se fût contenté d'attaquer ce qu'il y a de dangereux pour les mœurs, dans les ouvrages des encyclopédistes, comme il a fait dans la scène de l'intérêt personnel, entre Valère et Frontin, et dans celle de Cidalise et Damis, il auroit produit un ouvrage estimable, que l'on pourroit mettre en parallèle avec *les Femmes Savantes* et *le Méchant* qui ont été ses modèles; car on ne peut nier que M. P*** n'ait le talent de rendre avec force tout ce qu'il veut exprimer; c'est la touche de Molière jointe au coloris de Gresset. Tels sont, monsieur, la plupart des discours qui se tiennent dans le public par les gens qui se piquent d'impartialité, je n'en suis simplement que l'écho; il ne m'appartient pas de décider entre les philosophes et leurs antagonistes. Tout ce que je puis assurer, c'est que les vices, la bassesse, le manége que l'on impute aux ency-

clopédistes, sont absolument contraires à la vérité. Je n'ai garde d'être défenseur de leurs paradoxes. Je respecte aveuglément tout ce qu'il faut respecter; mais je dois rendre témoignage que si nos Socrates modernes ont quelques principes erronés, leur conduite est exacte, et leurs mœurs sont pures.

Ce qu'on a fait jusqu'à présent pour leur défense ne mérite pas d'être cité; par conséquent je ne ferai point l'analyse *des Philosophes manqués*, petite pièce manquée, que l'on attribue à M. Brunet. Je ne rapporterai que l'épigramme suivante d'un auteur inconnu :

> Le *Méchant* plut, le *Méchant* plaît;
> Gresset le fit, Palissot l'est.
>
> (Cette épigramme est attribuée à PIRON.)

Il y a cependant plusieurs personnes qui veulent justifier nos philosophes; elles avancent, pour les disculper, que ceux qui ont écrit au sujet de l'intérêt personnel, ont, malheureusement pour le genre humain, trop bien senti ce vice, le plus dangereux de tous, pour des êtres obligés de vivre en société; que ce n'est pas la faute de ces observateurs si les hommes sont tels qu'ils les dépeignent; qu'ils ne font qu'indiquer les ressorts qui font agir toutes les créatures animées, mais qu'ils n'en sont point les moteurs; qu'ils sont au contraire les premiers à gémir sur leurs foiblesses, et qu'ils font tous leurs efforts pour les corriger.

La vente de la comédie *des Philosophes* est retardée, par rapport à la préface qui est, dit-on, plus mordante encore. M. de Malesherbes, qui a l'inspection de la librairie, ne veut point la passer.

L'hôtel de la Comédie Italienne, rue Monconseil, ayant besoin de réparation, les comédiens se sont établis aux boulevards, et représentent sur le théâtre où le sieur Fourré fit voir, l'année dernière, la *Descente de Junon aux Enfers*. Ils y débutèrent, le 4 mai, par *les Talens à la mode*, suivis de *la Soirée des Boulevards*, ambigu composé de chants, de danses et de scènes. La demoiselle Catinon (*) a prononcé un compliment que l'on a applaudi. Les scènes nouvelles qui sont ajoutées à *la Soirée des Boulevards* ont fait beaucoup de plaisir, et surtout la dernière. Comme ces augmentations ne sont point imprimées, je joins à cette lettre les deux principales scènes, et une fable qui faisoit partie du compliment.

MESSIEURS,

« Nous ne pouvons mieux vous prouver notre » ardeur pour vous plaire qu'en rouvrant notre

(*) Mademoiselle Foulquier, dite *Catinon*, depuis madame Rivière, étoit une des actrices les plus goûtées du public, par la décence de son maintien et les grâces naturelles de sa déclamation ; elle joignoit à ce talent celui de la danse, qu'elle possédoit à un degré supérieur.

(*Extrait du recueil des* Anecdotes Dramatiques.)

» théâtre par une nouveauté. Puisse-t-elle être » digne de votre indulgence ! Vous êtes accoutumés, messieurs, à ne pas nous juger avec » sévérité ; vous exigez moins de nous que du » théâtre de la nation, et vous en exigez plus que » des théâtres de société, où les auteurs et les » acteurs sont toujours accueillis; on leur sait gré » avec raison de ce qu'ils veulent bien associer » leurs amusemens avec la bienveillance de leurs » amis, et de ce qu'ils tirent parti de leur loisir » même pour en offrir un hommage aux talens.

» Vous nous demandez un peu d'avantage, » vous vous servez de vos lumières pour nous » empêcher de nous négliger trop, vous vous » servez de vos bontés pour nous encourager.

» C'est ainsi que vous réussissez à former des » auteurs, et qu'en vous prêtant à la foiblesse » de leurs premiers essais, vous leur donnez des » forces pour s'élever un jour.

» Permettez-moi, messieurs, de vous réciter » une fable qui me paroît avoir assez de rap» port au sujet. »

FABLE.

Le maître d'un jardin, riche propriétaire,
N'épargnoit rien pour satisfaire
Et son goût et ses yeux.
Dans une serre chaude, un jardinier coûteux
Dérangeoit les saisons, et changeoit la nature ;
Corrigeoit l'air ou sec, ou pluvieux,
Et fixoit le degré de sa température.

Tous les fruits sentoient l'eau ; l'on en faisoit des dons;
Comme ils ne coûtoient rien, on les trouvoit fort bons.
A côté de cet homme riche
Étoit un pauvre marager,
Qui ne possédoit qu'un verger
Qu'il ne laissoit jamais en friche.
Les arbres exposés aux injures de l'air
Tous leurs fruits dépendoient des rigueurs de l'hiver ;
Si le printemps n'avoit que de douces haleines,
La fleur en se nouant devenoit un bouton.
Si les vents orageux trahissoient la saison,
La fleur tomboit, l'homme perdoit ses peines.
Cet apologue offre la vérité.

Le possesseur dans l'opulence
Peint, en donnant ses fruits en abondance,
Un auteur de société;
On en exalte l'excellence.
Mais un auteur public est un arbre en plein vent ;
Et vous êtes, messieurs, les maîtres des orages.
Hélas! dès le premier, l'arbre périt souvent.
Lorsque vous accordez l'honneur de vos suffrages,
Il éprouve aussitôt les douceurs du printemps.
Vos applaudissemens des zéphirs sont l'image,
Et ses premières fleurs, dont il vous fait l'hommage,
Deviennent quelquefois des fruits avec le temps.

Le sieur Fracansal a débuté par le rôle d'Arlequin, dans les *Jeux d'Amour et du Hasard;* cet acteur joue avec intelligence, mais froidement pour un Arlequin; il n'a pas été goûté.

La demoiselle Rosalie Lafond, jeune actrice de province, a débuté au même théâtre, dans

les Ensorcelés, petite pièce mêlée d'ariettes et de vaudevilles; elle y jouoit le rôle de Jeannette. Cette actrice est d'une figure charmante; elle n'a pas plus de quinze ans; elle annonce des talens, mais elle a encore beaucoup à travailler.

Je suis, etc.

Réponse de M. le C. de Durazzo à M. Favart.

1760, Vienne, 14 juin.

Je réponds, monsieur, à trois de vos lettres, dont je suis également satisfait et reconnoissant. Dans la première, du 8 mai, vous m'annoncez des livres; je les ai reçus. L'extrait qu'elle contient de la comédie intitulée *les Philosophes*, m'a fait très-bien connoître cette pièce que j'ai lue depuis, mais en partageant votre juste indignation? Est-il possible que la France décrie ainsi ceux de ses écrivains qui se font le plus estimer aujourd'hui chez les étrangers, et même chez vos ennemis, qu'elle s'efforce toujours de se rendre méprisable à ses propres yeux par des satires et des libelles, et que le bien et le mal ne se fassent parmi vous que par esprit de cabale? Au reste, la comédie sur *les Philosophes*, quoiqu'elle soit écrite avec esprit, et dans le bon style, m'a paru sans invention et sans intérêt; il n'y a que la haine et la malignité qui puissent y en trouver. Cependant envoyez-la-moi, je vous prie, surtout de la première édition, avec la préface dont je n'ai reçu que sept à huit pages. Je suis curieux de voir jusqu'à quel point la

méchanceté persécute des hommes respectables, afin de les en honorer davantage.

Je suis fâché que M. Lefranc fasse une querelle sérieuse d'une plaisanterie un peu vive de M. de Voltaire; le premier qui a tort est toujours le plus coupable, et s'expose au retour d'une vengeance plus violente que l'injure. Si M. Lefranc n'avoit attaqué ni insulté personne dans sa harangue, il jouiroit en paix des honneurs de l'Académie qu'il a bien mérités, mais qu'il me paroît n'avoir pas assez estimés. Après que votre parlement et votre clergé se sont abaissés tour à tour, il ne restoit plus qu'à vos gens de lettres de se dégrader et de se déchirer à l'envi. Nos Allemands ne sont peut-être pas si bêtes de n'avoir ni philosophes ni académiciens à ce prix.

N'oubliez pas, monsieur, je vous prie, de me faire envoyer le poème de M. Watelet, que je n'ai point encore reçu. Je crois qu'il a été oublié chez M. l'ambassadeur, ainsi que le reste de la comédie *des Philosophes*. J'attends avec bien plus d'impatience ce que vous m'avez promis pour notre grand mariage; songez que si cet ouvrage n'arrive pas deux mois avant les fêtes, je ne pourrai guère en faire usage. Marquez-moi, en attendant, s'il vous plaît, d'avance, le plan et le dessin que vous aurez imaginés, afin que je prenne de bonne heure mes précautions, soit pour la musique, la danse ou les décorations.

J'ai l'honneur d'être, etc.

Le Comte Durazzo.

M. Favart à M. le C. de Durazzo.

1760, 22 mai.

SPECTACLES.

Monseigneur,

Les comédiens Français donnent toujours *les Philosophes*, dont le succès se soutient. Les comédiens Italiens continuent *la Soirée des Boulevards* qui leur attire du monde. Ils ont donné, dimanche 18, la première représentation de *la Fontaine de Jouvence*, comédie en un acte, en vers, de M. de la Grange, auteur des *Contretemps*. Le sujet de *la Fontaine de Jouvence* n'est pas neuf; différens personnages épisodiques, rajeunis par la vertu des eaux de la fontaine de Jouvence, sont interrogés par Mercure sur l'emploi qu'ils vont faire des beaux jours qui leur sont rendus. Un vieux soldat, revenu dans sa première jeunesse, dit qu'il ne trouve rien de plus glorieux que de se consacrer au service de sa patrie, qu'il brûle du désir de rentrer dans la carrière des armes; plusieurs traits de cette scène ont été applaudis avec justice. Une vieille qui se trouve dans son printemps demande à Mercure quels sont les moyens de faire fortune; elle

se détermine à entrer à l'opéra. Ensuite paroît un vieillard qui refuse de boire des eaux de la fontaine de Jouvence; il déteste trop les vices des hommes, il a trop éprouvé les dégoûts de la vie pour chercher à la prolonger.

Les traits de morale dont cette scène est remplie sont assez bien rendus, mais d'une façon trop triste. Arlequin termine la pièce. La scène ne tient à rien. La pièce n'a eu que deux représentations.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Les *quand*, les *si*, les *pourquoi*, deviennent une querelle des plus sérieuses. Vous avez vu, monseigneur, dans ces libelles que M. de Voltaire reproche à M. Lefranc, sa traduction de l'épître de Pope qu'il taxe d'impiété, ses remontrances du parlement de Grenoble qu'il traite de séditieuses, et qu'il l'accuse d'avoir varié dans ses principes par intérêt personnel. M. Lefranc, piqué au vif de ses assertions, a fait un mémoire justificatif, actuellement sous presse à l'imprimerie royale; il va, dit-on, poursuivre cette affaire avec la plus grande chaleur, il ne se flatte pas moins que d'expulser son adversaire de l'académie. On dit, à cette occasion, que si l'on rayoit M. de Voltaire du nombre des quarante, ce seroit ôter le chiffre, et qu'il ne resteroit plus que le zéro. MM. Duclos, d'Alembert et beaucoup d'autres seroient sans doute compris dans la réforme, comme encyclopédistes. En ce cas on

prendroit des capucins pour recruter l'académie française.

La comédie *des Philosophes* est déjà à la seconde édition. L'auteur a retranché beaucoup de personnalités; mais, pour les retrancher toutes, il auroit fallu supprimer tout l'ouvrage. On n'a point voulu permettre l'impression de la préface qui est, dit-on, encore plus injurieuse que la pièce. M. Palissot n'en est pas moins décidé à la faire paroître; elle se vendra sous le manteau, c'est le moyen de la faire rechercher davantage.

M. Palissot ne convient pas d'avoir eu l'intention de peindre madame Geoffrin; mais il avoue, à ce qu'on dit, qu'il a tiré les principaux traits de Cidalise d'après la comtesse de la Marck. Si cela est, il en est plus répréhensible. Madame de la Marck a été sa bienfaitrice; elle en a donné une preuve bien éclatante l'année dernière, en payant trente mille francs pour le tirer d'une mauvaise affaire.

Il n'est pas naturel que M. Palissot soit coupable d'une pareille ingratitude.

N'auroit-on de l'esprit qu'en dégradant le cœur?

Je suis, etc.

M. Favart à M. le C. de Durazzo.

1760, 24 juin.

Monseigneur,

Il est difficile de trouver un sujet qui puisse tenir les premiers rôles dans le tragique, le comique et les opéras bouffons. Mademoiselle Rosalie n'est passable que dans la tragédie; elle ne sait rien dans la comédie et ne chante point; je ne pense pas qu'elle soit en état de remplir les vues de V. E. M. l'ambassadeur et M. Desorbes sont du même sentiment; on doit s'en rapporter à la sûreté de leur goût. On dit beaucoup de bien de mademoiselle Martin que j'ai déjà proposée, sans être absolument parfaite dans aucun genre; elle les réunit tous, et s'y distingue également. J'ai fait une nouvelle tentative pour l'avoir, en offrant de payer son dédit et de fournir un sujet pour la remplacer; j'attends une réponse décisive. Il y a à Marseille une demoiselle Luzey qui vaut encore mieux, à ce que tout le monde assure, principalement M. Belcourt: elle est propre à tout, fort bien de figure, et n'a que vingt-un ans; je lui ai écrit aussi. Mademoiselle Lafond, sur laquelle j'avois des vues, ne répond point à la bonne opinion qu'on avoit d'elle; les Italiens qui l'ont prise à l'essai et aux appointemens de mille livres pour une année, en seront

les dupes; c'est une jolie poupée qui n'a point d'ame et qui n'annonce plus rien. M. le duc d'Aumont et nos intendans des Menus s'intéressent vivement pour et en faveur de sa gentillesse; mais notre public, qui exige des talens, ne la voit pas avec les mêmes yeux, et la traite avec moins d'indulgence. Si elle fait quelques progrès, j'aurai l'honneur de vous en rendre compte, et je ferai en sorte de l'acquérir.

Les sieurs Lombard et Petit, acteurs de l'Opéra, demandent de l'emploi au théâtre de Vienne. Le premier a une fort belle haute-contre; il a remplacé Jéliotte dans le rôle de Collin *du Devin du Village*, et ne l'a point fait regretter. Les connoisseurs ont trouvé même qu'il avoit beaucoup mieux joué. Le second a une taille; il est bon musicien. M. Duni prétend que c'est un sujet excellent pour les intermèdes comiques; il est d'une belle figure, ainsi que Lombard. Tous deux peuvent être placés avantageusement dans les fêtes que l'on prépare.

Le sieur Gasparini a débuté aux Français par *Esope à la Cour* et plusieurs autres rôles; il débite de bon sens, il entend la comédie; c'est un homme d'esprit, un peu auteur. Il compose des fables en vers avec autant de facilité que M. Jourdain fait de la prose. Le public l'a jugé acteur fort raisonnable et fort raisonneur. Si cet emploi manque à Vienne, il est en état de le remplir; il m'a prié de le proposer: il a réellement du talent; mais pour peu que le théâtre de Vienne

soit plus grand que ceux de Paris, il faut que le sieur Gasparini crève avant quinze jours s'il veut donner de la voix ; c'est peut-être le seul défaut qu'on ait à lui reprocher.

Ce mois-ci n'a pas été fertile en nouveautés. On répète à la Comédie Italienne *les Petits Philosophes*, comédie en un acte, mêlée de divertissemens : c'est une suite de l'acharnement contre nos philosophes modernes : cette pièce n'est point de M. Poinsinet de Sivri, auteur de *Briseïs* et d'une traduction d'*Anacréon*, mais de Poinsinet le jeune, autrement dit *le mystifié*. C'est de lui qu'il est fait mention dans *les Visions* de Palissot. Voici ce qui lui a mérité ce digne sobriquet.

Poinsinet le jeune, quoique garçon d'esprit, avoit une confiance si aveugle en Palissot, que celui-ci lui faisoit accroire les absurdités les plus ridicules, et le rendoit perpétuellement le jouet de toutes les sociétés qu'ils fréquentoient. Un jour Palissot lui fit voir une lettre supposée d'un souverain d'Allemagne, portant commission de chercher en France un jeune homme, versé dans la littérature, qui voulût bien se charger de l'éducation du prince héréditaire. Poinsinet pria son ami de lui ménager cette place; Palissot lui promit d'écrire en sa faveur. Quelque temps après il feignit d'avoir reçu la réponse désirée. « Il dépend » de toi, lui dit-il, d'être le gouverneur du jeune » prince; il y a cependant un obstacle. — Un obs- » tacle! Quel est-il ? — C'est que le prince est luthé- » rien, et qu'il faut être de sa religion. Qu'à cela

» ne tienne, répond Poinsinet, je me fais Turc, » Juif, Bramin s'il le faut. » Sur cette assurance on prend jour pour lui faire faire abjuration, et il signe devant témoins une profession de foi, telle qu'il avoit plu de l'imaginer.

Cela passoit la plaisanterie; on fit sentir à Poinsinet les conséquences d'une pareille action; on lui dit même qu'il y avoit des ordres pour l'arrêter comme renégat. C'étoit un nouveau PERSIFFLAGE de ses bons amis : par leur conseil il se travestit en femme, ainsi que Pourceaugnac, et s'enferme dans une cave où il ne se croit pas encore en sûreté. On lui persuade qu'un certain philosophe cabalistique possède le secret de rendre invisible; il veut en faire l'épreuve : l'adepte prétendu lui frotte le visage d'une pommade jaune, et le conduit chez Landel, fameux traiteur, chez lequel on s'étoit assemblé pour souper. Il entre comme on étoit à table, on ne fait pas semblant de l'apercevoir. On parle de lui comme s'il étoit absent, c'est-à-dire qu'on ne ménage ni ses mœurs ni son esprit. On ne se contente point de mettre son amour-propre à la torture : tantôt on lui jette un verre de vin par le nez, tantôt une assiette dans les jambes. A toutes ces gentillesses il disoit en lui-même : « Bon, bon, je suis invisible. » Encouragé par cette expérience, il prend la résolution de voler son père en sa présence même. Il s'introduit dans son cabinet en marchant sur la pointe du pied, parce qu'on lui avoit dit que, s'il posoit le talon à terre,

le charme cesseroit. Le père qui étoit alors occupé, ne s'aperçut pas que son fils étoit entré ; mais en tournant la tête, il le vit comme il prenoit de l'argent dans son secrétaire. Le bon homme n'étoit point au fait de la mystification, aussi donna-t-il une trentaine de coups de fouet à son drôle, qui les souffrit patiemment, en s'écriant seulement par intervalles : « Je sens bien que j'ai tort, sûrement j'ai posé le talon ». Une autre fois on lui dit qu'un certain homme l'avoit insulté, qu'il falloit en tirer vengeance, ou qu'il seroit honteusement chassé de la société. On l'enivra pour lui donner du courage ; et quand il fut déterminé à se battre, on lui opposa une figure de paille qu'il perça d'un grand coup d'épée. Il crut avoir tué son homme ; nouvelles alarmes : il se tint encore caché jusqu'à ce qu'on vînt lui annoncer sa grâce.

Je ne parle point d'une carpe du Pont-Royal qui lui annonça ses hautes destinées, ni d'une infinité d'autres niaiseries auxquelles il ajoutoit foi ; ce qu'on ne croiroit jamais, si le fait n'étoit attesté par nombre de témoins et par lui-même. La superstition, l'impiété, l'assassinat et la friponnerie, voilà les impressions que l'on donnoit à cette ame foible, et tels étoient les amusemens de P*** et de sa coterie.

La comédie *des Petits Philosophes* avoit été arrêtée à la police. M. Crébillon refusoit constamment son approbation ; ce n'est qu'après les sollicitations réitérées de plusieurs personnes de

distinction qu'elle a enfin été permise, sous condition que l'on retrancheroit ce qui pouvoit offenser. M. l'abbé de Voisenon, à qui l'on avoit assuré qu'il n'y restoit aucune personnalité, écrivit à M. Crébillon en faveur de cette pièce. J'envoie à V. E. la réponse qu'il en reçut.

Les Petits Philosophes sont légèrement écrits et bien versifiés, à quelques négligences près, négligences affectées pour faire croire, à ce que l'on dit, que l'ouvrage est de Poinsinet; car on soutient qu'il est de Palissot. Toutes les loges sont louées pour la première représentation. Si cette pièce répond à l'attente du public, elle aura un brillant succès.

Les querelles littéraires continuent toujours. Voilà de nouveaux *si*, etc., contre M. de Voltaire. Il vient de faire de son côté une satire en vers contre MM. Lefranc de Pompignan, l'abbé Trublet et Fréron; cette pièce n'est point encore publique : on a saisi l'imprimeur qui la mettoit sous presse; je l'enverrai manuscrite à V. E.

Les Visions de Palissot ne sont point de M. Grimm. L'abbé Morelet en a été reconnu pour auteur et mis en prison. On commence à se repentir d'avoir donné lieu à cette fermentation. Le parti des encyclopédistes n'est point abattu. Palissot s'en prend aux ministres. Comment! dit-il, ils craignent les philosophes et ne me craignent point, moi qui peux les jouer! Ainsi le siècle d'Aristophane va renaître.

Je suis avec respect, etc.

M. Favart à M. le C. de Durazzo.

1760, 4 juillet.

MONSEIGNEUR,

Il n'est plus question, pour cette année, de mademoiselle Martin. On vient de m'apprendre qu'elle a été enlevée à Lille par un exempt et deux cavaliers de la maréchaussée, pour la conduire à la comédie de Toulouse, où elle avoit contracté un engagement antérieur. Elle ne sera libre qu'à Pâques prochain. Mademoiselle Martin ne sauroit passer pour jolie; mais elle est bien au théâtre; elle accuse vingt-neuf ans.

Je n'ai point encore reçu réponse de mademoiselle Lulli de Marseille; cette actrice, à ce qu'on dit, est beaucoup plus jeune et d'une figure plus agréable que mademoiselle Martin. Elle l'égale dans le tragique et le comique, mais elle ne joue point dans les opéras bouffons, comme je l'avais marqué à V. E.; elle chante seulement dans les opéras comiques. Il y a à Paris une actrice bourgeoise qui n'a pas plus de dix-sept ans; elle a des grâces et de la finesse dans la physionomie, de l'expression et de la vivacité dans les yeux, et l'air d'un petit écureuil; elle n'a jamais

paru sur aucun théâtre public, mais elle s'est acquis la plus grande réputation dans les sociétés, et particulièrement chez monseigneur le comte de Clermont. Elle joue les jeunes amoureuses et les soubrettes; son jeu est léger, naturel et varié; elle est supérieure dans les opéras bouffons: comme elle est grande musicienne, et qu'elle a une très-belle voix, elle joue les premiers rôles dans ces sortes de pièces avec une précision et des agrémens que peu de personnes peuvent lui disputer. Il y a long-temps qu'elle seroit au théâtre sans les préjugés de ses parens; mais je crois qu'il seroit possible de leur faire entendre raison, en leur représentant que leur fille seroit attachée à une cour respectable, où l'on a pour les talens toute la considération qu'ils méritent, lorsqu'ils sont joints aux mœurs, et que les comédiens ne sont point avilis en Allemagne par cette note d'infamie dont l'église gallicane continue de les flétrir, malgré le bref du pape accordé au duc de Saint-Aignan pour les réhabiliter.

Je me suis informé de toutes parts pour trouver une actrice qui pût tenir l'emploi des caractères et des confidentes; je n'ai encore rien découvert. Mademoiselle Beauménard, surnommée Gogo, seroit bien notre affaire, si elle vouloit; mais elle jouit d'un sort qui ne lui laisse rien à désirer. Elle paroît avoir renoncé au théâtre pour toujours, puisqu'elle a résisté à toutes les sollicitations que l'on a employées pour la faire rentrer aux Français. Des intérêts particuliers empê-

chent aussi mademoiselle Brillant d'accepter nos offres. Mademoiselle Grandval, quoique d'un certain âge, peut être encore fort utile : la supériorité de ses talens feroit oublier son défaut de jeunesse ; elle seroit un modèle pour des élèves. Elle auroit grande envie de paroître devant leurs majestés impériales, et cet honneur seul suffiroit pour la déterminer ; mais l'état valétudinaire de son père ne lui permet pas de profiter de ces avantages. On doit m'amener cette semaine une actrice de comédie bourgeoise qui joue les reines et les caractères ; j'en espère beaucoup sur le récit que l'on m'en a fait. Je prie V. E. d'être persuadée que je n'épargne aucun soin pour exécuter ses ordres.

Je donnerai, dans le courant de ce mois, l'ouvrage que j'ai promis à V. E. ; des occupations multipliées m'ont empêché jusqu'à présent de le mettre en état de lui être présenté.

SPECTACLES.

L'Académie de Musique a remis l'acte de *Psiché* avec le plus grand succès. L'auteur de ce poëme charmant est un homme illustre dans la république des lettres, qui a la modestie de ne vouloir pas être nommé. M. Dcmondonville en reçoit les honneurs ; il faut convenir que sa musique ajoute beaucoup aux agrémens de cet opéra, et lui donne une espèce de droit sur les paroles ; par son expression forte et touchante, mademoiselle Arnoult en fait aussi les délices. Cette actrice

séduisante feroit oublier mademoiselle Le Maure, si la force des organes répondoit à la vérité du jeu. L'acte de *Psiché* est précédé de celui d'*Églé* de M. Laujeon, secrétaire des commandemens de M. le comte de Clermont, et d'un prologue du marquis de la Rivière.

M. de Voltaire a envoyé aux comédiens Français une nouvelle tragédie, intitulée *Tancrède;* les trois premiers actes sont dignes de lui; les deux autres ont besoin de corrections, il va les refondre.

M. de la Grange, auteur de *la Fontaine de Jouvence*, vient de mettre en vers *l'Écossaise* pour le Théâtre-Italien.

Le Petit Philosophe, attribué à Poinsinet, est encore arrêté. Les comédiens Italiens n'ont point d'autres ressources que *la Soirée des Boulevards* et *Samson*, qu'ils vont remettre. M. Duni a fait avec eux un traité, par lequel il s'engage à leur donner deux opéras bouffons par an, moyennant mille livres de pension, indépendamment des honoraires de ses ouvrages, sous condition qu'il ne travaillera point pour d'autres spectacles.

L'Opéra-Comique a ouvert son théatre samedi dernier par *le Maître en Droit*, précédé de *la Coquette sans le savoir* et du *Procès des Vaudevilles et des Ariettes;* cette dernière pièce diffère peu des *Couplets en Procès*, prologue de MM. Le Sage et Dorneval, imprimé dans les volumes de l'ancien théâtre de la foire. On a ter-

miné ce spectacle par un ballet héroïque fort bien exécuté, mais qui n'a pas eu le bonheur de plaire : les fureurs d'un jaloux forcené, armé d'un poignard pour tuer sa maîtresse, n'ont point du tout paru gaies et convenables à ce genre de spectacle.

Je suis, etc.

M. Favart à M. le C. de Durazzo.

1760, 20 juillet.

Monseigneur,

Tremblin (*) m'a écrit deux lettres : dans la première, il m'apprend que V. E. a eu la générosité de lui accorder deux mille livres d'appointemens, sans avoir besoin de lui; dans la seconde, il me marque qu'il a été employé, mais qu'il n'a pas eu le bonheur de réussir : c'est un aveu qu'il fait de bonne foi. Il me dit qu'accablé de confusion et désespéré de n'avoir pu répondre à ce que l'on attendoit de lui, il prend le parti d'aller traîner sa misère en Russie.

En se rendant justice, Tremblin ne tarit point sur les éloges que l'on doit à la bienfaisance de V. E., à la protection qu'elle accorde aux artistes, aux connoissances étendues qu'elle possède, et aux lumières dont elle éclaire ceux qui ont le bonheur d'être sous ses ordres.

Toutes les réflexions qu'il fait à ce sujet aug-

(*) M. Tremblin avoit été envoyé à Vienne comme peintre-décorateur; il alla finir ses jours en Russie par un suicide.

(*N. des Éd.*)

mentent ses regrets; s'il les mesure à vos bontés, ils doivent être infinis.

Il est étonnant qu'un homme qui a été décorateur de l'Opéra, après le célèbre Servandoni, et qui a été chargé d'entreprises considérables exécutées avec succès, ait démenti en un moment toute sa réputation; il faut que ses malheurs lui aient tourné la tête.

Il a reçu trois cents livres pour son voyage, que je remettrai à M. Piller, secrétaire de monseigneur l'ambassadeur. Je cours risque de n'être jamais remboursé de cette somme; il me restera du moins la consolation d'avoir donné des secours à un malheureux.

J'ai vu, par ordre de monseigneur le comte de Staremberg, mademoiselle Clairon et mademoiselle Dubois; toutes deux ambitionnent également l'honneur de paroître devant leurs majestés impériales. Je ne suis point entré en matière d'intérêt avec la première; mais je pense que ses prétentions s'étendront loin. M. de Sorbes m'a dit que l'on avoit déjà offert dix à douze mille livres à mademoiselle Clairon pour trois mois, indépendamment des frais de nourriture, logement, voyages et de toutes les autres dépenses accidentelles.

Mademoiselle Dubois, qui est déjà l'émule de mademoiselle Clairon, est d'une figure séduisante, et n'a que dix-huit ans: tous les journaux font mention de ses talens pour le tragique; elle joue aussi très-bien dans le comique; elle chante

proprement et a beaucoup de voix. Je lui ai offert jusqu'à quatre mille livres pour six mois; elle ne s'est point encore décidée sur le prix. J'emploie des négociations; si elles ne réussissent point, nous aurons recours à M. Bernault.

A l'égard de l'actrice que V. E. m'a demandée pour les caractères et les confidentes, je crois avoir trouvé ce qu'il faut : c'est une femme d'environ trente-cinq ans, fort bien faite, qui joue ce double emploi, et quelquefois les reines, dans la troupe de Versailles, où elle fait beaucoup de plaisir. Elle se nomme madame Santaville; il n'y a pas long-temps qu'elle est au théâtre, mais elle a acquis déjà beaucoup de réputation. Je suis convenu à cent louis pour le restant de l'année jusqu'à Pâques; elle se charge de payer son dédit sur cette somme. S. E., à qui j'ai eu l'honneur de la présenter, m'a paru contente de cette acquisition. Madame Santaville partira aussitôt que j'aurai reçu les ordres de V. E. pour faire son engagement.

SPECTACLES.

Enfin, les comédiens Italiens ont représenté le *Petit Philosophe;* ils auroient mieux fait, pour leur profit et pour la gloire de l'auteur, de ne point donner cette pièce. Elle n'a été jouée que quatre fois, malgré les brigues de Palissot. En voici l'analyse :

Un bon campagnard et sa femme attendent leur fils pour le marier à une villageoise qui a reçu

une éducation honnête. Depuis plus d'une année que le jeune homme est à Paris, il n'a pas écrit une seule fois à ses parens : sa mère en témoigne du mécontentement ; le père excuse son fils. C'est un philosophe, dit-il, qui ne s'occupe point de semblables minuties ; il a autre chose à penser, il fait un livre. La mère ne goûte point ces raisons, et dit qu'elle ne veut point voir un fils dénaturé ; elle s'appaise pourtant lorsqu'elle apprend qu'il a gagné vingt mille livres à la loterie.

Le philosophe arrive : les bonnes gens courent l'embrasser avec tendresse ; il les repousse en les priant de lui épargner ces fatigantes accolades. Il veut aller loger à l'auberge pour être moins gêné ; il soutient qu'un homme qui pense ne doit point distinguer ses parens des autres hommes, que chacun doit vivre pour soi ; en conséquence de ses principes il a placé à fonds perdu l'argent qu'il a gagné, sans s'inquiéter si sa famille a besoin de secours. Sa mère est indignée ; il demande à son père s'il se laisse toujours gouverner par sa femme, petite tête foible qui croit aux esprits ; il dit encore mille duretés plus révoltantes en face de sa mère, qui le quitte avec indignation. Valère, ancien ami du petit philosophe, vient lui faire compliment sur son mariage. Quoique je sois votre rival, lui dit-il, je fais taire l'amour en faveur de l'amitié. L'amitié, répond le petit philosophe, n'est qu'un vain nom qui ne signifie rien ; il n'y a point d'amis, on ne connoît que l'intérêt personnel ; je le sens

moi-même, je n'ai jamais aimé personne, je ne suis occupé que de mon existence. Il congédie son ami brutalement.

Colette, à la tête des filles du village, vient lui donner une petite fête pour célébrer son retour; il la reçoit avec froideur. Vous me paroissez en colère, lui dit Colette; vous vous ennuyez de nos jeux, je vais les faire finir. Elle congédie ses compagnes. Pourquoi témoignez-vous tant de tristesse, continue-t-elle?

Je sens à vous revoir un vrai contentement,
Je sens bien que j'ai tort d'oser vous en instruire;
Mais je sens bien aussi qu'on tait mal aisément
Ce qu'on a du plaisir à dire.

Elle lui parle ensuite de leur union prochaine. Damon lui répond qu'il est doux de jouir de sa liberté; que, dans la simplicité de l'âge d'or, les hommes n'étoient point asservis sous le joug pesant et ridicule du mariage, et que leurs plaisirs en étoient plus vifs. Il veut ramener Colette à l'état de nature.

COLETTE.

Vous ne voulez donc pas m'épouser?

LE PHILOSOPHE.

Non vraiment.

COLETTE.

Vous m'insultez!

LE PHILOSOPHE.

Je n'ai pas dessein d'être esclave.

COLETTE.

On m'a dit qu'autrefois vous pensiez autrement.

LE PHILOSOPHE.

Toute chaîne aujourd'hui me paroît une entrave ;
Sans être époux, ne peut-on être amant?

COLETTE.

Eh bien ! moi, si je puis me déclarer sans feinte,
Tout ce qui vous déplaît fait mes plus chers plaisirs ;
La seule liberté peut fixer vos désirs :
Du mariage, moi, je chéris la contrainte ;
Sa chaîne, ses devoirs sont pour moi pleins d'attraits.
Qu'il est doux d'obéir à l'objet que l'on aime,
Vivre avec son amant, ne le quitter jamais,
Prévenir avec soin ses plus légers souhaits,
Répondre à son amour par un amour extrême,
Ne trouver de félicité
Qu'autant qu'il est heureux lui-même !
Un tel bonheur, je crois, vaut bien la liberté ;
Et soyez sûr d'ailleurs qu'une femme sincère,
Par cette liberté, se laisse peu charmer :
Elle sent trop qu'il est bien dangereux de plaire
A ceux qu'on ne doit pas aimer.

Le philosophe lui dit que si elle veut secouer ces vains préjugés de décence et de vertu que ses parens lui ont sottement inspirés, il lui fera trouver le bonheur sans mariage.

COLETTE.

Vous m'outragez, finissez ce langage ;
Je ne dois plus jamais vous écouter :
Je vous aurois aimé, je vais vous détester ;
Vous voulez me tromper, me perdre, me séduire,
Dans mon cœur ingénu vous cherchez à détruire
Les sentimens qu'on ma fait adopter,
Et de mes chers parens que je dois respecter,
Vous m'engagez à mépriser l'empire ;
Dans le village entier, méchant, je m'en vais dire
Les odieux conseils que vous m'osez dicter.

Le campagnard paroît; Colette lui porte ses plaintes. Tu as tort de ne vouloir pas l'épouser, dit le bonhomme à son fils; elle est si gentille!

Je voudrois de grand cœur que ta mère fût morte,
Je l'épouserois à l'instant.

Colette se retire en disant :

Le traître s'en repentira.
Allez, allez, laissez-moi faire ;
Je sais tout mon crédit sur l'esprit de Valère,
Et nous verrons s'il me refusera.

Damon, loin de chercher à s'excuser, s'autorise par les principes de sa prétendue philosophie; il les fait adopter à son père. L'imbécille campagnard veut devenir philosophe. Damon promet de le présenter à ses confrères qu'il

attend. Frontin, valet de Damon, arrive de Paris; il apprend à son maître que la comédie *des Philosophes* a eu le plus grand succès. Damon lui en demande le détail : Commence, dit-il, par l'exposition. — L'exposition! l'auteur s'en est passé. — Quel est l'intérêt? — L'intérêt! l'auteur s'en est passé. — La conduite! l'auteur s'en est passé. Le dénouement! le voilà (Frontin se met à quatre pattes); et, malgré cela, la pièce a réussi! Nous sommes donc bien détestés! s'écrie le petit philosophe. Consolez-vous, monsieur, réplique Frontin;

Ce n'est pas la pièce qui plaît;
Mais c'est vous qui ne plaisez guère.

Cinq ou six philosophes, habillés plus ridiculement les uns que les autres, entrent sur la scène; on leur présente le père de Damon comme un candidat. Quel est cet homme? demandent-ils. (*Damon.*) Messieurs, ce n'est que mon père. — A-t-il fait quelque ouvrage? (*Le campagnard faisant des révérences :*) — Messieurs, j'ai fait un petit traité sur les bêtes à cornes. Messieurs, ajoute Damon, c'est un bon homme qui ne sait rien; mais nous en pourrons faire un colporteur : qu'il soit donc reçu en faveur de sa bonne volonté. On commence la cérémonie en musique; on fait prêter serment au campagnard. — Jurez-vous de renoncer à l'amitié, de ne point respecter vos supérieurs, de manquer aux égards de la société, etc.? Il répond à chaque question comme le malade imaginaire: j'en fais serment, c'est le

refrain. Cette bizarre cérémonie est interrompue par les paysans qui chassent les philosophes.

Damon s'en retourne à Paris; son père abandonne sa femme, et quitte tout pour le suivre. On fait la noce de Valère et de Colette.

Si le petit philosophe, imbu de ses détestables principes, en voulant, par systême, étouffer les sentimens de la nature pour ses parens, n'eût pu s'empêcher ensuite de les laisser éclater; si, prévenu contre l'amitié, il eût été contraint de céder à celle de Dorante qui lui sacrifioit son amour; si, après avoir refusé Colette et tenté de la séduire par ses maximes dangereuses, il n'eût pu se défendre de répondre à sa tendresse innocente; s'il se fût corrigé par gradation, s'il eût enfin abjuré sa fausse philosophie, ce caractère, en perdant son atrocité, seroit devenu très-intéressant : l'auteur n'en auroit pas moins rempli l'objet de sa critique, et le succès étoit sûr.

Prault, libraire, imprime cette pièce avec des changemens; il est le seul de ses confrères qui ait voulu s'en charger.

Les comédiens Italiens ont remis *Samson* avec beaucoup de succès; la décoration du temple qui se détruit fait un effet surprenant. On a cru, à la première représentation, que Rochard, qui représente *Samson*, avoit été écrasé sous les ruines. Tout le public a crié : *Rochard! Rochard!* avec autant d'empressement, que la cabale demande l'auteur d'une tragédie nouvelle. Cette décoration fait honneur à Piètre.

L'Opéra-Comique a donné, pour première nouveauté, un ambigu de scènes et de danses, sous le titre du *Bal impromptu et des Déguisemens du Hasard*. Les paroles sont de M. Hurin, auteur de *la Sibylle;* et les ariettes, de M. Desbrosses, acteur du Théâtre-Italien.

En voici le sujet en abrégé.

Un président et sa femme ont marié leur fils à leur maison de campagne; pour varier les divertissemens qui durent depuis plusieurs jours, on a imaginé un bal composé de différens personnages originaux : dames, femmes de chambre, villageoises, maîtres, valets, paysans, y seront confondus comme au temps des saturnales; il n'y aura de distinctions que pour les habits que l'on tirera au sort. On fait autant de billets qu'il y a de personnes; chacun prend le sien et s'habille selon le caractère qu'il doit représenter, désigné dans le lot qui lui est échu. Une marquise devient paysanne; une paysanne, femme de qualité; un petit maître, fiacre; une comtesse, bohémienne: ainsi du reste.

L'idée de cette loterie est ingénieuse. On sent qu'elle doit produire des scènes plaisantes et un imbroglio comique; mais l'auteur n'en a pas tiré parti: la plupart de ses scènes sont copiées trop servilement d'après *la Soirée des Boulevards*.

LITTÉRATURE.

M. de Sainte-Foix vient d'intenter juridiquement un procès à l'auteur du *Journal chrétien*, sur ce qu'il lui a reproché d'avoir fait de fausses citations contre les moines dans les *Essais sur Paris.* Sainte-Foix demande réparation d'honneur. Il appuie ses citations sur nombre d'autorités et de faits historiques. Ce procès, qui produira sans doute des dissertations curieuses, enrichira les causes célèbres de Gazot de Pitaval. On espère que ce nouveau combat littéraire fera diversion à la guerre des philosophes, et que l'on s'occupera plus utilement de cette matière intéressante, que de nos petites querelles du Parnasse qui déshonorent également les deux partis. Le flambeau de la critique ne doit point brûler, mais éclairer.

M. de Voltaire nous a donné une nouvelle satire intitulée : *Le Russe à Paris.* Elle est mieux versifiée que *le Pauvre Diable.* Il semble que l'auteur y respire encore le feu ardent de sa jeunesse. J'ai l'honneur de vous envoyer cette pièce manuscrite. J'attends de Genève un exemplaire *du Pauvre Diable* imprimé dans cette ville. On n'en a à Paris que des copies imparfaites.

Je suis, etc.

P. S. *Les Philosophes de bois*, petite comédie en vers, a été représentée par les marionnettes de Cadet à Passy. M. Bertin de Blagny, receveur-général des parties casuelles, est le protecteur de

ce nouveau théâtre. La pièce est imprimée sous le nom de *Cadet de Beaupré;* mais elle est de Poinsinet de Sivri, auteur des *Egléides.*

J'envoie cette pièce à V. E. avec *les Petits Philosophes*, de Poinsinet le mystifié.

L'*Epître du Diable* et l'*Epitre de Belzebut* sont encore deux satires contre M. de Voltaire. Je ne crois pas qu'il puisse être sensible à toutes ces misères, et qu'il daigne y répondre. *Aquila non capit muscas.*

M. Favart à M. le C. de Durazzo.

1760, 28 juillet.

Monseigneur,

Le jugement que V. E. a porté de Tremblin est très-juste. Tremblin est plus propre à diriger qu'à opérer par lui-même. Beaucoup de nos entrepreneurs sont dans ce cas. Les bons artistes se bornent à une partie; ils y excellent, mais ils ne voient point au-delà. L'homme de goût et de génie, sans être ouvrier, embrasse l'universalité des talens; il les anime, les rassemble, les met en valeur; et son intelligence active répand sur eux cet accord, cette harmonie qui produit le grand effet. Un tel homme est nécessaire en France, où la plupart de ceux qui font travailler ne sont connoisseurs que par reflet, et ne jugent que d'après l'écho; mais tant qu'il y aura à Vienne une excellence aussi supérieure en lumières, il me paroît que nos plus fameux entrepreneurs n'auront pas beau jeu dans ce pays-là. Mademoiselle Lulli de Marseille m'a fait réponse; elle ne demande pas mieux que d'aller à Vienne, mais elle a un engagement jusqu'à Pâques; elle ne pourroit être libre qu'en payant un dédit. Elle a écrit à V. E.

Nous sommes toujours en négociation pour

mademoiselle Dubois. J'ai vu ce matin M. le comte de Serzale, son plénipotentiaire; il m'a fait des objections qui pourront faire manquer la chose, et j'en serois fâché, car on ne peut trouver un plus joli sujet que cette actrice. Il demande que mademoiselle Dubois voyage avec un majordome, une espèce de sigisbé qui ne puisse cependant passer : *ne per amante*, *ne per Mezzano*. Il faudroit donner une somme pour les soins de cet homme, payer son voyage et celui de deux domestiques, et loger *gratis* mademoiselle Dubois avec tout son train, indépendamment des quatre mille livres proposées. M. le comte de Serzale doit voir monseigneur l'ambassadeur mercredi prochain pour arranger cette affaire.

Je n'ai pas jugé à propos de souscrire pour le *Bocace*. Les éditeurs ne sont pas sûrs; ils ont reçu des avances pour l'*Arioste* qui ne paroîtra jamais. Leur *Lucrèce* se donne bien au-dessous du prix de la souscription. On m'a conseillé d'attendre que le *Bocace* fût en vente, parce qu'il est probable qu'on l'aura de même à très-bon compte, attendu que les éditeurs, pressés de satisfaire à leurs engagemens, lâcheront la main pour trouver des ressources.

Toutes les petites brochures que j'ai envoyées à votre excellence, m'ont paru dignes de son attention, non par leur bonté, mais parce qu'elles formeront une collection qui deviendra précieuse par sa rareté. La *Prière de Pope*, que l'on avoit d'abord pour douze sous, se vend à présent

six livres. Les *Feuilles pour et contre les Philosophes et M. de Pompignan* n'ont pour la plupart aucun rapport au théâtre ; mais comme elles sont une suite de la querelle littéraire occasionnée par la pièce de Palissot, j'ai cru que votre excellence seroit bien aise d'avoir le recueil complet. Je continuerai de les rassembler, et je ne les enverrai que lorsque V. E. me l'ordonnera.

A l'égard du roman d'*Henriette*, comme on m'en a donné deux exemplaires, j'ai pris la liberté d'en envoyer un que je ne compte point, non plus que d'autres petites brochures pour lesquelles je n'ai rien déboursé.

J'ai payé trente-six livres les tableaux de Crépin; si V. E. ne les garde point, Duclos me les renverra.

SPECTACLES.

Les comédiens Français donnèrent hier la première représentation de *l'Écossaise*. Jamais ouvrage de Voltaire n'a été reçu avec autant d'acclamations. Chaque mot étoit applaudi des pieds et des mains, surtout les traits que l'on pouvoit appliquer à Fréron. Palissot étoit en grande loge avec un air radieux qui s'obscurcissoit à mesure que le succès augmentoit : *Desinit in luctum species formosa supernè.* Madame Fréron, qui se montroit au premier rang de l'amphithéâtre pour exciter par sa jolie figure les partisans de son mari contre la pièce, pensa s'évanouir. Une personne de ma connoissance étoit auprès d'elle, et

lui disoit: « Ne vous troublez point, madame, le personnage de Wasp (c'est le nom que l'on a substitué à celui de Fréron) ne ressemble en aucune façon à votre mari. M. Fréron n'est ni calomniateur, ni délateur. Ah! monsieur, répondit-elle ingénument, on a beau dire, on le reconnoîtra toujours. » Le mot de *Fréron* est le seul changement que l'on ait fait dans la pièce.

Le même jour, le sieur Cailleau débuta au Théâtre-Italien par le rôle de Richard dans *les Amours champêtres*, et celui de Colas dans *Ninette à la Cour*. Il fut très-applaudi. Cet acteur a moins de finesse dans le jeu que Chanville, mais la voix beaucoup plus belle (*).

L'Opéra-Comique a donné, le 23 de ce mois, *les Précautions inutiles*, pièce en un acte, avec des ariettes. Les paroles sont d'Accard, valet-de-chambre de M. le comte de Saint-Florentin; et la musique, de Chrétien, musicien de la chapelle du roi. Chrétien vient de mourir avant sa pièce, qui vraisemblablement ne lui survivra pas long-temps. Sa musique ressemble à un chant funèbre; les paroles valent encore moins; le sujet n'a nulle vraisemblance; tout est décousu, et le dénouement pitoyable. Il y a cependant par-ci par-là des choses qui méritent d'être applaudies; j'en ferai l'extrait dans la première lettre.

(*) Dans la lettre qui suit, M. Favart rend une justice plus éclatante aux talens de M. Cailleau, dont il a été l'ami jusqu'à sa mort.

(*N. des Éd.*)

L'abbé Morelet a subi, ces jours passés, un interrogatoire à la Bastille au sujet des *Visions de Palissot*, dont il s'est déclaré auteur. Il a répondu à ses juges avec une fermeté qui leur en a imposé. « Messieurs, leur a-t-il dit, vous me demandez pourquoi j'ai fait paroître cette brochure? J'ai cru que, dans un temps où l'on permettoit à la licence la plus effrénée de noircir par des calomnies atroces des citoyens vertueux, il m'étoit permis, à plus juste titre, de dévoiler l'envie, la jalousie et les manœuvres odieuses de leurs persécuteurs. J'ai cru qu'il étoit de mon devoir, et de l'honneur même de la nation, de prendre la défense de ces hommes respectables; et si une juste indignation m'a prêté des couleurs trop fortes, les lois peuvent-elles condamner dans mon ouvrage ce qu'elles tolèrent et qu'elles semblent même autoriser dans la comédie *des Philosophes*? »

J'ai lu à plusieurs des encyclopédistes la lettre dans laquelle votre excellence rend d'eux un témoignage favorable. Je ne puis vous exprimer combien ils y ont été sensibles. J'ai vu leurs yeux se remplir de ces larmes de plaisir, qu'une douce consolation fait répandre à l'innocence opprimée. C'est en effet une grande satisfaction pour nos philosophes d'apprendre que les hommes qui pensent ne sont point du parti de leurs ennemis, et que les étrangers leur accordent une justice que leurs compatriotes leur refusent.

.... Madame la princesse de Robecq, le

plus ferme appui de M. Palissot, vient de mourir de pulmonie au printemps de son âge; elle est universellement regrettée. C'étoit une femme d'esprit, de goût, de savoir même: c'est elle qui a fourni à M. Palissot la scène *du Vol;* il n'a fait que la rimer. On ne peut reprocher à madame de Robecq qu'une prévention aveugle pour les antiphilosophes.

Je suis, etc.

M. Favart à M. le C. de Durazzo.

1760, 1 août.

Monseigneur,

L'Écossaise a toujours le plus grand succès; toutes les règles sont violées dans cette pièce; il y a des répétitions, des contradictions, des inconséquences, tout ce que l'on voudra; mais les beautés qui rachètent ces défauts, entraînent l'admiration, et font taire les censeurs. Il faut convenir que le mal que l'on veut à Fréron n'a pas peu contribué à la réussite; on a été bien aise que le doyen du Parnasse fût muselé. Semblables à des écoliers qui voient fesser leur précepteur, la plupart des auteurs s'abandonnoient aux transports de leur joie. Fréron s'est assez mal défendu dans sa dernière feuille. On s'attendoit qu'il feroit une analyse sévère de *l'Écossaise*, il avoit beau jeu, elle prête le flanc à la critique; mais au lieu de l'attaquer sérieusement, il s'est épuisé en plaisanteries froides et forcées; cependant il ne se tient pas pour battu, et se promet bien de prendre sa revanche dans une autre feuille. Il m'a emprunté le théâtre de Goldoni, pour disputer à Voltaire le mérite de l'invention; il épluche *la Locandiera, il filosofo inglese, il*

Cavaliere e la dama et *la Bottega del caffé ;* il espère trouver des ressemblances avec *l'Écossaise.* Ces pièces y ont bien quelques rapports pour les caractères ; mais ces rapports sont trop éloignés pour que l'on puisse accuser Voltaire de plagiat. Quand cela seroit, le trouveroit-on plus coupable que Corneille, qui a emprunté de l'espagnol les plus beaux endroits du *Cid?* Et Molière n'a-t-il pas transporté sur notre scène ce qu'il a trouvé de meilleur dans la comédie italienne, *Apostolo Zeno?* Métastase a également profité des ouvrages dramatiques de notre nation. On ne regarde point comme larcins cette conduite; c'est enrichir la littérature de son pays, que de puiser dans les sources étrangères. Ces heureuses imitations ne sont larcins que pour les auteurs compatriotes. Presque tous les caractères primitifs ont été saisis. Il ne reste plus aux auteurs dramatiques que la ressource de varier les nuances ; le personnage de Fréeport ressemble à beaucoup d'autres que l'on a déjà vus sur la scène. On ne l'ignore pas ; mais il est développé d'une façon si piquante, qu'il a tout l'avantage de la nouveauté. Cette comédie est jouée supérieurement : mademoiselle Gaussin rend son rôle avec tant d'intérêt et de naïveté, qu'elle fait illusion sur son âge; elle ne paroît pas plus de dix-huit ans. Préville joue le sien avec un naturel et un comique qui n'appartiennent qu'à lui ; tous les acteurs se surpassent à l'envi.

On répète *Tancrède,* tragédie nouvelle de M. de

Voltaire, qui doit être encore suivie d'une autre de sa façon. On le voit avec plaisir rentrer dans la carrière.

La Nouvelle Troupe, comédie de scènes à tiroir, représentée aux Italiens, est fort bien reçue : le fond est peu de chose ; il ressemble, aux débuts, à *l'Impromptu des Acteurs*, au *Retour de l'Opéra comique*, etc. ; mais les détails en sont plaisans.

M. Brecourt, entrepreneur de comédie, fait battre le tambour pour annoncer qu'il cherche des sujets pour recruter sa troupe ; il se présente d'abord quatre femmes : madame Brecourt les juge détestables ; M. Brecourt les trouve bonnes ; il fait un accord avec sa femme, qu'il choisira les actrices, et elle les acteurs. Un maître de ballets et une première danseuse viennent s'offrir ; ils font assaut de leurs talens : il arrive une chanteuse ; madame Brecourt trouve son chant maniéré, et lui donne des leçons de goût : M. Brecourt la reçoit, à condition qu'elle ne suivra pas les conseils de sa femme. A ces différens sujets succède une provinciale, qui raconte d'abord une dispute comique qui s'est élevée dans un coche où elle étoit, entre deux normands, un chanoine du Mans et sa gouvernante, un gascon et deux provençales, mère et fille ; l'actrice imite tous ces différens jargons, ensuite elle se propose pour le chant et pour le tragique. On appelle pour l'examiner le maître à déclamer, c'est Arlequin : il la fait réciter ; madame de Brecourt la fait

chanter en même temps; ce contraste forme une scène originale; je ne dirai pas qu'elle est très-bien jouée, et qu'elle fait en partie le succès de la pièce, parce qu'il ne me sied pas de faire l'éloge de ma femme; enfin, un paysan grossier vient demander de l'emploi dans l'opéra en qualité de chanteux; il prononce *glouare, victouare, roua;* au lieu de *roi, gloire, victoire :* on se moque de son accent : Mon accent, dit-il, est stilà dont on se sert à l'Opéra. Cette scène, qui termine la pièce, est une critique de la fausse prononciation des acteurs de l'Académie de Musique; elle est parfaitement rendue par Cailleau, ci-devant comédien de la troupe de Parme. Cet acteur vient de débuter à la Comédie Italienne par le rôle de Girard dans *les Amours champêtres*, et celui de Colas dans *Ninette à la Cour.* Il a réuni tous les suffrages : au quatrième jour de son début, il a été reçu à trois quarts de part.

Thémire Délivrée.

Ballet-pantomime exécuté à la suite de *la Nouvelle Troupe,* par Billon, dit Biglionni, ci-devant maître de ballets de l'Opéra-Comique.

Thémire, au milieu d'une troupe de chasseurs, donne ses ordres, part avec eux pour battre la forêt, et laisse le théâtre vide (faute grossière): deux bûcherons et une bûcheronne dansent un pas de trois postiche. Ils se retirent comme ils sont venus, sans savoir pourquoi. Thémire repa-

roît ; elle s'est séparée de la chasse involontairement. Elle se trouve seule et témoigne sa crainte. Un sauvage l'aperçoit du haut d'une colline, descend brusquement et la saisit ; elle s'évanouit de frayeur ; le sauvage l'enchaîne avec des branches de saule, et l'entraîne dans sa caverne. Les chasseurs arrivent dans ce moment critique, ils s'aperçoivent du danger de Thémire, ils montent la colline ; des sauvages armés de massues fondent sur eux. Ah ! la pauvre Thémire, que fait-elle pendant ce temps-là ? Enfin, par bonheur ou par malheur, les sauvages sont repoussés, et Thémire est délivrée. Etoit-il temps, n'étoit-il plus temps ? C'est ce qu'il reste à savoir. Quoi qu'il en soit, on ramène Thémire en triomphe au bruit des timbales. (Pourquoi ces timbales ?) On se réjouit de la délivrance de Thémire. Les sauvages vaincus se réjouissent aussi. (Et de quoi ?) Malgré ces absurdités, le ballet fait beaucoup de plaisir : c'est qu'il est parfaitement exécuté ; c'est que Camille, qui représente Thémire, est bonne comédienne dans sa danse ; c'est, en un mot, qu'une action pantomime, exactement exprimée, vaut mieux que des sauts, des gambades, et des attitudes qui ne disent rien.

Je suis, etc.

M. Favart à M. le C. de Durazzo.

1760, 18 août.

Monseigneur,

Le Soldat Magicien (*), représenté à l'Opéra-Comique, est la même chose que *le Bon Soldat*, comédie ou farce du Théâtre-Français, extraite par Dancourt des *Fous divertissans* de Poisson; encore ce sujet est-il traité moins décemment. Un mari et sa femme jouent une partie de trictrac, et se brouillent. Le mari quitte sa femme pour aller coucher en ville. Un soldat arrive avec un billet d'étape; il demande à souper et le logement. La maîtresse de la maison lui répond qu'elle n'a rien à lui donner, et l'envoie coucher dans le grenier. Un procureur, averti de l'absence du mari, vient trouver la dame dont il est l'amant secret, et fait apporter un petit festin; à peine sont-ils à table, qu'on entend frapper à la porte; c'est le mari: on enferme à la hâte tout

(*) *Le Soldat Magicien*, opéra comique, donné à la foire Saint-Laurent le 14 août 1760, avec des ariettes de M. Anseaume, et dont la musique, qui a beaucoup réussi, est de M. Philidor.

(*N. des Éd.*)

le repas dans une armoire, et l'amant se cache dans la cheminée. Le mari, qui a grand appétit, ordonne que l'on mette le couvert; sa chaste épouse lui dit que, comme elle ne l'attendoit pas, elle n'a rien fait préparer: le soldat, qui a vu par un trou au plancher tout ce qui s'est passé, se présente au mari, se donne pour magicien, et l'assure que, par le pouvoir de son art, il va lui donner un joli repas; après une conjuration, il ordonne d'ouvrir l'armoire, où l'on trouve tous les mets qu'il demande. La femme est dans les plus grandes alarmes; il la rassure en lui disant tout bas qu'elle n'a rien à craindre; il la fait mettre à table avec son mari, et s'y met lui-même. Il fait boire à la santé de celui qui les défraie. Après le repas, il dit qu'il veut faire voir le diable qui les a si bien traités; nouvelles appréhensions de la femme. Rassurez-vous, dit le soldat, il prendra une forme humaine; je veux qu'il paroisse en procureur, cette figure lui est convenable: il ouvre toutes les portes et les fenêtres, afin qu'il ne rencontre point d'obstacles à son passage; car il briseroit tout, dit-il. Alors il fait une seconde conjuration: le procureur sort de la cheminée, et enfile précipitamment le chemin de la porte. Madame, qui se croit hors d'embarras, se retrouve à l'instant dans un autre. Le traiteur, qui a fourni le souper, vient demander de l'argent, et veut être payé sur-le-champ. Le mari est fort étonné, il reconnoît ce traiteur pour son voisin; toute la fourberie est sur le point d'être

découverte ; le soldat y remédie encore, il fait accroire au mari que ce n'est pas le traiteur son voisin, mais le diable même qui a pris cette figure pour avoir de l'argent : le mari en va chercher dans son cabinet, paye le traiteur, et la pièce finit. Cette dernière scène est contre toute vraisemblance : pourquoi le traiteur vient-il indécemment demander de l'argent passé minuit ? Rien n'a préparé cet incident. La règle de la bonne comédie est de préparer tout sans rien prévenir ; il faut que les moyens que l'on emploie pour augmenter l'embroglio soient naturels, malgré la surprise qu'ils doivent causer, et que les spectateurs puissent penser que les incidens devoient nécessairement arriver, quoiqu'ils ne fussent pas attendus. Il y a des choses charmantes dans la musique ; on reproche à Philidor de s'être un peu pillé lui-même : quoi qu'il en soit, la pièce fait plaisir ; on exige moins de l'Opéra-Comique que des autres spectacles. Malgré cette indulgence, *les Précautions inutiles* n'ont pu trouver grâce ; cette pièce est trop peu de chose pour mériter un extrait.

On a donné à l'Opéra-Comique *le Corsaire généreux*, ballet nouveau qui n'a rien de neuf; il ne mérite pas non plus la peine d'être analysé.

SPECTACLES.

Mademoiselle Rozetti a débuté à l'Opéra dans des airs détachés à la fin de *Pygmalion.* C'est une grande fille de dix-huit à vingt ans, point

jolie, qui a l'air d'un petit lion nouveau né ; mais elle a une voix étonnante, un volume harmonieux, deux octaves pleins, et la même aisance dans le haut et le bas ; les cadences un peu lourdes, comme les ont toutes ces grandes voix. Elle seroit excellente pour les rôles à baguettes, si elle avoit plus d'action. Elle ne fait que lever les bras, et les poser ensuite sur son honneur en honnête fille étonnée de se trouver dans un lieu où il court tant de risques.

M. Joli a débuté en même temps. C'est un jeune homme d'une jolie figure, qui a une haute-contre fort nette, une belle prononciation, des cadences perlées, mais qui manque encore d'action ; ce que l'on ne passe point dans nos spectacles. Il n'appartient qu'aux chanteurs italiens de s'en passer. On n'est point choqué de les voir arranger leurs jabots en fredonnant une tempête ; et leurs cantatrices ont seules le droit de s'éventer dans une ariette de fureur. Nous voulons que le silence même soit expressif, et nous ne permettons pas d'aller et de venir froidement en long et en large pendant la ritournelle.

Thâtre-Français.

L'Ecossaise va toujours son train. De toutes les irrégularités que l'on reproche à cette pièce, celle qui choque davantage est de voir l'action coupée par le changement de scène au milieu d'un acte.

Je suis, etc.

Lettre de M. le C. de Durazzo à M. Favart.

1760, Vienne, 23 août.

Je vous suis bien obligé, monsieur, de toutes vos lettres; j'en ai reçu trois à la fois. Les détails qu'elles contiennent m'ont fait plaisir et m'ont amusé.

J'étois sur le point de faire donner *l'Écossaise;* elle m'a plu beaucoup dès le premier instant que je l'ai lue, quand vous me l'avez envoyée. Je crois qu'elle pourra réussir ici comme à Paris.

J'ai reçu aussi par le même envoi les six premiers volumes du *Journal étranger*, que je vous prie de me continuer. Il me manque plusieurs feuilles de *l'Avant-Coureur*, outre celles que je vous ai déjà mandées: ces feuilles doivent porter les numéros 23, 24, 25, 27, 29 et suivantes, la dernière que j'ai reçue étant notée 28.

J'ai vu chez M. le comte de Kaunitz plusieurs livres et morceaux, dont il y en a quelques-uns que je vous prierai, par la poste prochaine, de me procurer.

Ceci m'engage à vous répéter ce que je vous ai déjà dit plusieurs fois, que, quoique je vous aie prié de vous étendre sur les ouvrages nouveaux

et sur les livres qui paroissent tant sur le théâtre qu'en particulier, je ne suis pas tant curieux de cette partie dont les analyses se trouvent dans les journaux et les mercures, que des livres nouveaux ou feuilles qui se vendent sous le manteau, et dont les journaux ne parlent pas, et que je vous prie de m'annoncer d'abord.

Venons à présent à l'idylle que vous m'avez envoyée. Je suis très-fâché de voir que nous ne nous soyions pas entendus du tout: nous avons un opéra italien, et non pas un opéra français.

Je voulois un divertissement où ceux de nos comédiens et comédiennes qui ont de la voix, sans lutter avec nos virtuoses italiens, pussent chanter sans prétention. Il falloit pour cela plutôt du badinage agréable que du sublime; et vous avez donné assez de preuves combien vous étiez sûr de réussir dans ce premier genre. J'avois laissé les Dieux à un de nos poètes italiens qui, grâce à M. Servandoni, a placé dans un jour favorable, au milieu du palais de Thétis, Mars et Apollon, Pallas et Vénus, au moment supposé du mariage d'Achille et de Déidamie.

L'Amour et l'Hymen appaisent les disputes, en déclarant que tous les Dieux doivent céder à la mère d'Achille le soin et la gloire de veiller sur les nouveaux époux.

Vous jugerez par-là que je ne puis faire aucun usage de votre idylle; mais si vous avez fait quelques couplets à la louange de LL. MM. II. et des nouveaux mariés, envoyez-les-moi sur-le-

champ ; je verrai de les coudre à un divertissement que je tâcherai d'arranger, et dans lequel peut-être, en forme de ballet, je ferai usage des idées que vous m'avez données des Albanes (*).

Je crois que M. Lebert est à présent à Paris : aussi je n'ai rien à ajouter à ce que je vous ai mandé à cet égard.

Je suis, etc.

(*) Il paroît, par la correspondance ci-après entre M. Favart et son ami Dancourt, qu'en effet M. le comte de Durazzo tira parti du plan de ballet que lui avoit adressé M. Favart sous le titre *des Albanes*.

(*N. des Éd.*)

M. Favart à M. le C. de Durazzo.

1760, 7 septembre.

Monseigneur,

J'ai bien des grâces à rendre à V. E. de ce qu'elle n'a pas fait usage de mon petit drame. Elle a pensé avec justice qu'il auroit pu être jugé par comparaison, quoique dans une langue différente, avec la pièce italienne de l'illustre abbé Métastase, et que je n'aurois pu soutenir le parallèle. Je suis pleinement convaincu de ma foiblesse ; je ne fais point cet aveu par modestie : il n'est permis d'être modeste que dans le cas où l'on peut avoir de l'orgueil. Je dirai seulement pour ma justification que je n'ai point prétendu faire un ouvrage sublime ; je l'ai annoncé comme une idylle. Il est vrai que ce genre délicat a ses difficultés, de même que le genre le plus noble, et qu'ils sont peut-être tous deux au-dessus de mes forces. Je passe encore condamnation. Cependant j'ai cru que ce genre mixte pouvoit être traité par le musicien, de façon qu'il auroit pu être exécuté par des voix ordinaires sans prétention au grand chant, et qu'il falloit plutôt des acteurs que des chanteurs pour le rendre. Des airs dans le genre du vaudeville noble et galant, un

récitatif rapide qui se seroit rapproché de la déclamation naturelle : voilà ce que je croyois convenable. Duni et Mondouville avoient saisi mon idée, et désiroient de la remplir ; mais ils n'en jugeoient que relativement à notre goût français, qui ne doit point être une règle en fait de musique.

J'aurois pu choisir un autre sujet, si j'avois connu les acteurs pour lesquels je devois travailler : c'étoit à cette intention que j'avois prié V. E. de me donner un état de la troupe française à Vienne ; à présent que M. Hébert m'en a fait le détail, et que je sais ce que V. E. désire, j'espère que je serai plus heureux lorsqu'elle jugera à propos de m'employer.

Nous n'avons pas de danseur plus fort que Dupré pour la danse noble, parmi les doubles de l'Opéra, si ce n'est peut-être Gardel qui montre plus de vigueur. Il a remplacé Dupré avec beaucoup de succès ; mais Dupré est toujours regretté. Si je trouve un sujet tel que V. E. le demande, j'aurai l'honneur d'en informer monseigneur le comte de Staremberg.

J'avois chargé mon copiste du soin d'envoyer les feuilles de *l'Avant-Coureur ;* il m'assure qu'il les a remises exactement. Je ne sais pourquoi V. E. ne les a point reçues. Je supplée à celles qui manquent par les miennes.

J'y joins la feuille 41e du *Censeur hebdomadaire, le Soldat Magicien*, le supplément de *la Soirée des Boulevards*, *la Nouvelle Troupe*, et un second exemplaire de cette pièce pour M. Hébert.

J'ajoute à ces brochures le *Parallèle des Tragiques grecs et français*, la réponse aux différens écrits publiés contre la comédie *des Philosophes*, et les observations sur le poème de *l'Art de peindre*.

On m'a dit que V. E. faisoit une collection des entrées, cérémonies, fastes, ballets, etc. J'ai trouvé dans ma bibliothèque deux doubles que je la supplie d'accepter. Je connois un brocanteur qui possède cinq ou six cents pièces des plus rares de l'ancien théâtre; si votre grandeur se fait un cabinet dans ce genre, elle trouvera de quoi se satisfaire : il y a un *Rotrou* complet, un *Théâtre de Hardi* en quatre volumes, un *Desmarets*, un *Mairet*, un *Boyer*, et beaucoup d'autres auteurs dont les ouvrages sont rassemblés, sans compter les pièces détachées.

Il y a quatre à cinq ans qu'un milord est venu, à mon grand regret, nous enlever toutes les comédies et tragédies qui sont à présent si recherchées; je dis à mon grand regret, car la bibliomanie est à présent ma passion dominante. Il y avoit telle pièce dont j'aurois donné un louis : ce n'est pas que ces ouvrages soient merveilleux, tant s'en faut; la lecture n'en est pas supportable, mais ces pièces contiennent le germe que la plupart de nos auteurs modernes ont su développer. On voit leur filiation, la progression des idées; et cette étude peut servir à l'histoire de l'esprit humain dans la partie dramatique.

Crébillon père m'a raconté qu'il a été plusieurs

fois témoin que la Grange Chancel, celui de nos auteurs qui entendoit le mieux la charpente d'une pièce de théâtre, ne composoit ses tragédies que des situations qu'il trouvoit dans nos vieux poètes dramatiques et dans les romans du dix-septième siècle, tels que *Cirus, Cassandre, Pharamond*, etc., et qu'il écrivoit accroupi comme un singe savant au milieu de ses bouquins. Combien d'auteurs modernes font de pareils larcins avec moins d'adresse !

A propos de ces larcins littéraires, Fréron m'a communiqué le plan d'un ouvrage en six volumes qu'il prépare contre M. de Voltaire. Il prétend y prouver que ce poète célèbre, un des plus beaux génies de notre siècle, n'a rien tiré de son propre fond ; que *la Henriade* n'est pas de lui ; qu'elle n'est qu'une traduction d'une *Henriade* en langage provençal. Il rapporte une critique d'*Œdipe* faite par Racine le fils, dans laquelle on cite sept cents et tant de vers pillés de différens auteurs. Il fait de même les analyses des autres pièces, et rassemble toutes les horreurs vomies contre Voltaire, et déjà recueillies dans *la Voltairomanie*. Quel sera le fruit de ce bel ouvrage ! Je doute qu'il fasse fortune; on n'aime pas à voir déprimer les grands hommes qui ont acquis justement des droits sur notre estime et notre admiration. Il semble que leur gloire soit devenue notre bien; on en est jaloux, et l'on voit avec chagrin tout ce qui peut l'attaquer.

Je suis, etc.

M. Favart à M. le C. de Durazzo.

1760, 17 septembre.

Monseigneur,

Tancrède a un succès marqué, en dépit de tous les envieux. Les premier, deuxième et cinquième actes ont paru foibles ; mais les troisième et quatrième sont de la plus grande distinction. Mademoiselle Clairon est encore supérieure à elle-même dans cette tragédie.

L'Avant-Coureur fait l'analyse de cette pièce, nº 34.

L'Écosseuse, parodie de *l'Écossaise*, a été applaudie avec chaleur les deux premiers jours ; les deux représentations suivantes ont été glaciales. Il y a cependant par-ci par-là d'assez bonnes plaisanteries ; mais elles sont noyées dans les longueurs. Le fond est le même que celui de *l'Écossaise*, ainsi que la conduite ; ce sont les deux actes de l'original mis en un. Les noms travestis suffiront pour en donner une idée.

Propice, logeur de petites gens et marchand de bière et d'eau-de-vie, pour Fabrice.

La Rose, contrebandier, pour Mont-Rose.

Marianne, pour Lindane.

Pauline, sa servante, pour Poly.

Moucheron, chansonnier du Pont-Neuf et espion, au lieu de Wasp.

Francporc, marchand de bœufs, pour Fréport.

La grande Jeanneton, fruitière, est miladi Alton; et Furet, commis de la patache, est milord Muray.

On a parodié le messager qui donne une lettre à miladi Alton par un facteur de la petite poste de Paris. Cette scène est plaisante, parce qu'elle est prise sur le temps, la petite poste étant un établissement nouveau, à l'instar de la poste d'un sol de Londres. La scène de la reconnoissance a fait aussi plaisir. La Rose demande à Marianne dans quel temps elle a été séparée de sa famille; elle répond sur l'air: (*Là haut sur ces montagnes.*)

J'avois, lorsque mon père
Partit, nous laissant mal,
Cinq ans; et quand ma mère
Mourut à l'hôpital,
J'en avois dix.

LA ROSE.

Qu'entends-je?
Comme tout ça s'arrange!

(*A part.*)

Montrons-lui ce portrait,
Que feu monsieur Jérôme,
Grand peintre en jeu de paume,
Nous fit au cabaret.

Il déploie alors un portrait à la silhouette: ce qui fait beaucoup rire le gros public.

L'Ecossaise, l'Ecosseuse: ce mauvais jeu de mots a paru drôle à Poinsinet; il en a fait le titre de sa pièce, quoiqu'il n'y réponde point. Pour l'amener, il fait dire à Marianne qu'elle a été obligée de gagner sa vie à écosser des pois. C'est ainsi que Plaute donnoit à ses comédies des titres vagues, tels que *le Rudens, la Cistelaire*, etc. Il est beau d'imiter les grands-maîtres.

LIVRES NOUVEAUX.

Le Voyage imaginaire de Giphantie est de M. Tiphaigne. Giphantie est l'anagramme de son nom. Ce livre est bien écrit, il renferme beaucoup d'idées philosophiques. Les journalistes en ont rendu compte.

Tant mieux pour elle est un petit roman de féerie, imprimé furtivement et débité sous le manteau.. L'auteur, homme respectable par ses mœurs autant que par son état, fut obligé de faire cette débauche d'esprit dans sa jeunesse, par complaisance pour une dame de la première condition, qui avoit exigé de lui un ouvrage dans le goût de *Mizapouf, du Sopha, des Bijoux indiscrets*, etc. Il ne s'attendoit pas que cette plaisanterie vît jamais le jour; elle paroît, j'en suis là cause innocente; j'étois possesseur de son manuscrit. Un coquin de libraire me le vola il y a six ans; il a cru qu'après un certain temps on n'y penseroit plus, et qu'il pourroit en faire usage sans être soupçonné. Il vient de le faire imprimer à Liége; mais comme il n'y avoit eu

aucune copie de cet ouvrage, sa friponnerie est manifeste; j'ai conseillé à l'auteur d'écrire sur-le-champ à M. de Choiseul, pour faire arrêter le libraire et supprimer l'édition (*). Il ne m'est point encore parvenu d'exemplaires de cet ouvrage; dès que je pourrai en avoir un, je l'enverrai à V. E.

Mon *Odyssée* est un poème de *Robbé,* auteur connu pour son fameux poème de la V....., qu'il pourroit appeler son *Illiade,* et dont on n'a que des lambeaux manuscrits, que l'on rassemblera quelque jour comme les *Rapsodies d'Homère;* il s'est fait encore une réputation par une soixantaine de contes très-sales, mais pleins de force et de la plus grande précision. Je ne sais s'ils ne sont point préférables à ceux de Piron; ce qui fait dire que si Robbé n'est point le plus grand poète, il est du moins le plus poète. Cet auteur n'a mis en lumière qu'une ode, quelques satires, et mon *Odyssée,* qui n'ont point soutenu sa renommée. Ce dernier ouvrage a en général une versification dure, cependant on y trouve quelquefois de l'aménité; mais ce qu'il y a de mieux, ce sont les gravures d'après les dessins de Cochin; on achète le livre pour les images.

Épître en vers à un ami dans sa retraite, à l'occasion des Philosophes *et de* l'Écossaise. M. Dorat en est l'auteur; son style est noble,

(*) Je suis d'autant plus sensible à cette infidélité, que l'auteur m'honore de son amitié et d'une confiance intime.

harmonieux, mais trop sublime pour une épître; défaut pardonnable dans un jeune poète ; cependant l'effervescence est poussée trop loin dans le morceau suivant :

Dans un antre éclairé par des lampes funèbres,
Habite un monstre abhorré des humains;
(*C'est la satire.*)
Ses yeux étincelans brillent dans les ténèbres;
(*Beau vers.*)
Un pinceau teint de fiel arme toujours ses mains;
Ce spectre audacieux foule d'un pied superbe
Des noms défigurés et *flétris* par *sa voix*.

Un spectre qui d'un pied superbe foule des *noms défigurés*, et qui sont *flétris par une voix !* Ne pourroit-on pas dire avec Horace :

Projicit ampullas et sesquipedalia verba ?

Quand les métaphores manquent de justesse, elles dégénèrent en galimatias poétique. Les vers qu'il adresse à Palissot sont plus sensés.

O toi, moderne Aristophane,
Qui, parmi nous, osas ressusciter
Les cyniques clameurs d'une muse profane;
De cet honneur fatal, pourrois-tu te vanter?
Même, en t'applaudissant, tout Paris te condamne;
Ton triomphe est affreux, et doit t'épouvanter.

Brise, brise, crois-moi, les traits de la satire;
A de plus beaux succès ose enfin aspirer.
L'auteur infortuné qui ne cherche qu'à nuire,
Avilit son talent, bien loin de l'illustrer.

Dorat apostrophe ensuite Voltaire, et finit par chanter les douceurs de la vie champêtre.

Je suis, etc.

M. Favart à M. le C. de Durazzo.

1760, 1er octobre.

Monseigneur,

Il n'a pas tenu aux gens malintentionnés qui se font un plaisir de nuire gratuitement, que *Tant mieux pour elle* n'ait été *Tant pis pour l'auteur.* Ils ont prétendu y trouver les applications les plus graves; et cette bagatelle auroit été jugée fort sérieusement, si la sagesse du ministre n'eût pas reconnu que les interprétations que l'on y donnoit n'avoient de fondement que dans l'imagnation fantastique de ces prétendus zélés, toujours ingénieux à trouver de la malignité dans les choses les plus indifférentes. M. de Choiseul auroit sévi contre les éditeurs sans cette réflexion judicieuse : que proscrire un ouvrage, c'est le faire connoître; que la défense réveille la curiosité, et ne sert qu'à multiplier des éditions furtives, dangereuses par les conséquences que l'on tire du mystère. En effet, *Tant pis pour elle*, dont on a débité en quinze jours quatre mille exemplaires sous le manteau, a cessé de faire du bruit aussitôt que l'on a eu permission de l'exposer en vente publiquement. Je prends la liberté de présenter cette petite brochure à V. E.

Le *Voyage de Chantilly*, de M. Guichard, est une mauvaise copie d'un médiocre original, c'est-à-dire du *Voyage de Saint-Onge, Odyssée* de M. Robbé.

La Confession de Voltaire, le second chant *du Pauvre Diable*, dialogues chrétiens ou préservatifs contre *l'Encyclopédie*, etc., etc., sont encore des libelles pour et contre, qui roulent toujours sur les mêmes objets.

Les Tragédies de Voltaire, ou *Tancrède jugé par ses Sœurs*, petite comédie non représentée, n'est pas écrite bien légèrement; mais la critique y est mise en œuvre d'une façon nouvelle, et les différens jugemens que porte cette critique sont assez justes.

SPECTACLES.

Tancrède gagne de plus en plus à être vu; on l'appelle *la Tragédie de mademoiselle Clairon*, parce qu'elle y joue d'une façon si supérieure, que l'auteur lui a presque toute l'obligation de la réussite. *Tancrède* est le point de perfection de cette actrice inimitable, de même que *Mérope* a été l'époque du talent décidé de mademoiselle Dumesnil. Ces deux comédiennes ont dû leurs premiers succès à l'art; elles ont d'abord passé le but, mais elles se sont ensuite réconciliées pour ainsi dire avec la nature.

Je suis, etc.

M. Favart à M. le C. de Durazzo.

1760, 11 octobre.

Monseigneur,

Les comédiens Italiens ont ouvert leur théâtre dans leur nouvelle salle, le 8 octobre, par un prologue de M. Bertrant, docteur en médecine: *la Nouvelle Joûte*, ou *Arlequin Tancrève*, parodie de *Tancrède*, de M. Desvalières, premier commis de M. de Villemont, et *la Fortune au Village*, parodie d'*Églé*, de madame Favart, musique de M. Gibert.

Voici le précis du prologue. Les comédiens Italiens, qui se plaignent entre eux de n'avoir pas de nouveautés à donner au public, prennent le parti de s'adresser à M. de la Rapsodière, maître poète, et juré de sa communauté, qui vend, achète, retourne et raccommode toutes sortes de friperies du Parnasse, le tout à juste prix. Le théâtre représente la boutique de la Rapsodière; on lit au-dessus de la porte : *Céans on fait des vers proprement.* Un de ses garçons crie : Entrez chez nous, messieurs, nous avons toutes sortes de marchandises à la mode : jolies pretintailles d'opéras! petites comédies brodées en chenilles! tragédies qui n'ont servi qu'une fois! épîtres

dédicatoires qui vont à toutes les tailles! madrigaux pour des financiers! bouquets pour Iris! toutes sortes de jolies pensées à choisir, à six sous la pièce! à six sous la pièce! M. Blâme-Tout, homme caustique qui ne trouve rien à son goût, vient demander à M. de la Rapsodière des épigrammes contre les comédiens Italiens. La Rapsodière ne veut point se prêter à sa malignité, et le chasse. Après cette scène, madame Favart se présente à M. de la Rapsodière en qualité d'auteur; elle donne un échantillon de son talent, en chantant sur sa guitare une chanson qu'elle dit avoir faite. Encouragée par la Rapsodière, elle le prie de vouloir bien protéger une petite pièce de sa façon, qu'elle lui remet: c'est la parodie d'*Églé*.

Les comédiens Italiens viennent demander des nouveautés. J'ai ce qu'il vous faut, dit la Rapsodière. Holà! garçon, donnez-moi *la Joûte d'Arlequin*. Monsieur, répond le garçon, on en a fait une tragédie. Je le sais, réplique le maître; mais en la retouchant, vous en ferez une comédie que vous appellerez *la Nouvelle Joûte*, ou *Arlequin-Tancrève*. Les comédiens, en attendant mieux, se contentent de cette pièce et de la parodie d'*Églé* qu'on leur propose. Le prologue finit par un compliment au public.

Voici le fond de *la Nouvelle Joûte*.

Au lieu des chevaliers en guerre contre les Sarrazins, ce sont des messiers en dispute avec des rats de cave. On a surpris une lettre de Clau-

dine, fille du bon homme Cassandre, bailli du village; comme cette lettre est sans adresse, on la suppose écrite à Sotinet, chef des rats de cave. Claudine est accusée de trahison; on veut l'envoyer aux îles. Tancrève (Arlequin), son amant secret, espèce d'aventurier à qui la lecture de Don Quichotte a tourné la tête, et qui fait métier de réparer les torts, arrive dans le village et entreprend la défense de Claudine : il défie Parmesan, son rival; le combat s'exécute sur le théâtre au bruit des fanfares; les deux champions sont montés sur des chevaux de carton, et ont pour armes des vessies. Parmesan est vaincu; le reste suit la marche de la tragédie. Il y a dans cette bouffonnerie des traits assez plaisans; mais elle n'a point eu de succès, non plus que le prologue. La parodie d'*Églé* a fait plaisir; c'est une paysannerie dans le goût de *Bastien et Bastienne*. *Le Villageois qui cherche son veau*, petit conte de La Fontaine, que l'on a fait entrer dans cette bagatelle pour réchauffer le sujet naturellement froid, n'a pas nui au succès de la pièce.

Le prologue est de M. Bertrant. Je n'ai fait qu'en donner l'idée.

M. Desvalières est l'auteur de la parodie de *Tancrède*.

La parodie d'*Églé* est de madame Favart, en société avec M. Bertrant, auteur du prologue. Je n'ai aucune part à ces pièces, si ce n'est quelques corrections et deux ou trois ariettes.

Je suis, etc.

M. Favart à M. le C. de Durazzo.

1760, 20 octobre.

Monseigneur,

Cette saison n'est pas fertile en nouveautés; nous n'avons que quelques brochures peu intéressantes. Voici les principales :

Remercîment de Candide à M. de Voltaire; c'est encore un de ces ouvrages composés dans la seule vue de déprimer cet auteur célèbre. On lui reproche ses mœurs, son ambition; on lui suppose une intention marquée de renverser tout ce que la religion, l'humanité et le gouvernement ont de plus sacré; on trouve son style inégal, ses plaisanteries froides et déplacées, ses pensées plates; enfin, on l'accuse d'ignorance. Assurément on ne reconnoîtra pas Voltaire à ce portrait. L'auteur de cette brochure est inconnu et mérite bien de l'être. Il a cru que l'ironie étoit l'arme la plus triomphante de la critique, il peut avoir raison; mais qu'il faut avoir d'esprit et de finesse pour l'employer à propos! et qu'elle est lourde, pesante et de mauvaise grâce dans le *Remercîment de Candide!*

L'Ami des Arts, ou *Lettre critique* d'un vieux comédien sur l'état présent de la poésie et sur

les tragédies modernes, données depuis 1757 jusqu'à ce jour. Ce sont des jugemens justes et modérés, qui n'ont point cette rigueur qui rebute les talens au lieu de les encourager. Le mérite de nos jeunes poètes y est bien apprécié. L'auteur passe légèrement sur *Briseïs*, tragédie de M. Poinsinet de Sivry : il dit que le sang et l'amitié l'empêchent de prononcer sur cet ouvrage. Cela me feroit soupçonner que la lettre pourroit bien être de M. Poinsinet de Sivry lui-même. Quoi qu'il en soit, elle est écrite avec cette aménité qui caractérisoit les critiques de la Mothe, et qui, loin d'être dictées par une basse jalousie ou par un intérêt mercenaire, n'avoient pour but que le progrès de l'art. J'envoie cette brochure à V. E., avec une nouvelle lettre apologétique sur la tragédie de *Tancrède;* celle-ci tombe dans un défaut contraire, c'est une louange fade. J'y joins *l'Écossaise*, traduite en vers par M. de la Grange. Cette comédie auroit quelque avantage, si la prose de M. de Voltaire n'étoit pas supérieure à tous les vers de ce siècle, comme ses vers sont au-dessus de toute prose quelconque. Il n'appartient qu'au génie de Voltaire de dire comme saint Augustin : *Tolle, lege.* On ne lit pas ses ouvrages, on les dévore; le premier mot mène au dernier; il est peut-être le seul auteur dont on ne puisse pas dire avec Boileau :

Je saute vingt feuillets pour en trouver la fin ;
Et je me sauve à peine à travers le jardin.

Cependant tout le monde attaque aujourd'hui

Voltaire, comme les animaux, jusqu'à l'âne de la fable, attaquoient le lion malade; mais Voltaire n'est pas encore si agonisant qu'il ne puisse encore les écraser tous d'un coup de patte.

Irus, ou le Savetier du Coin, est une satire d'environ quatre cents vers, avec une petite estampe au frontispice, qui représente un savetier et un philosophe, avec cette légende : *Ne sutor ultra crepidam,* que l'auteur pourroit s'approprier; il s'est mis au niveau de son titre.

Cette satire a pour but de prouver que le bonheur n'est point dans les richesses. Par exemple, de plusieurs personnages que l'auteur introduit, interrogeons, dit-il, ce financier avare qui ne mérite pas cette épithète; c'est un homme qui a trente châteaux, des meubles superbes, des écuries magnifiques, une maîtresse qui lui coûte cher, un bel esprit à gage, un palais digne d'un roi dans lequel il donne chaque jour des repas splendides, et qui marie tous les ans dix filles. Cet homme vous répondra qu'il n'est point heureux et ne se trompera guère. L'auteur, qui craint apparemment que les applications ne soient pas senties, cite et nomme dans ses notes MM. Dumas, Peirinet et Bouret, fermiers généraux.

SPECTACLES.

Le lundi, 14 du présent mois, les comédiens Italiens ont donné la première représentation de *la Rentrée des Théâtres,* pièce en un acte, en vers, composée de scènes épisodiques, par M. Brunet.

Ce sujet n'a rien de neuf : ce sont des idées rebattues ; mais le style en est assez vif, il y a des vers heureux. Quoique cette pièce ait été beaucoup applaudie, je ne crois pas qu'elle ait un grand succès.

Mardi 15, l'Académie royale de Musique a remis *Dardanus*, de M. Rameau, paroles de M. Bernard. Le public a été satisfait des soins que les directeurs se sont donnés pour sa reprise. Cet opéra a pleinement satisfait tous les spectateurs.

Je suis, etc.

M. Favart à M. le C. de Durazzo.

1760, 3 novembre.

Monseigneur,

Dardanus continue d'avoir le plus grand succès. Cet opéra, qui, dans sa nouveauté, ne réussit que médiocrement, reparoît aujourd'hui avec autant d'éclat que les meilleurs ouvrages de Rameau. On n'en doit pas être surpris. L'auteur des paroles (M. Bernard) a profité habilement de la critique ; il a refondu entièrement les trois derniers actes, ou plutôt il en a substitué de nouveaux qui n'ont aucun rapport avec les anciens. Voici en quoi consistent les changemens : autrefois Iphise commençoit le troisième acte en déplorant le sort de Dardanus arrêté par les soldats de Teucer ; Agenor témoignoit la joie qu'il ressentoit de la captivité de ce héros, et l'entretenoit des apprêts de leur mariage ; un chœur de peuple se joignoit à lui pour chanter *quel triomphe ! quel jour heureux !* Teucer, tout effrayé, annonçoit qu'un monstre destructeur étoit suscité contre eux par les Dieux protecteurs de Dardanus. Au quatrième acte, Dardanus, délivré par Vénus, étoit transporté endormi sur le rivage de la mer ; des songes

personnifiés lui ordonnoient d'aller tuer le monstre; une nuit profonde obscurcissoit le théâtre; Agenor combattoit le monstre à tâtons, mais il alloit en être la victime, lorsque Dardanus, qui avoit apparemment le don de voir la nuit comme les chats, accouroit à son secours et tuoit la bête; Agenor, pénétré de reconnoissance, s'engageoit par serment de lui accorder tout ce qu'il demanderoit, et lui donnoit son épée pour gage de sa parole, et pour le reconnoître en temps et lieu. Au cinquième acte, on complimentoit Agenor sur la défaite du monstre : il en recevoit les honneurs; Dardanus paroissoit, se faisoit connoître pour le vainqueur, sommoit Agenor d'exécuter sa promesse; Agenor ne pouvoit s'en défendre; Dardanus exigeoit qu'il lui cédât la main d'Iphise, ce qu'Agenor faisoit généreusement; et Dardanus épousoit la princesse, du consentement de Teucer.

Tous ces défauts contre la vraisemblance furent relevés d'une façon plaisante dans une parodie de cet opéra, que les comédiens Italiens donnèrent en 1740 (*). Elle ne contribua pas peu à déterminer M. Bernard à suivre un nouveau plan. Heureusement que les sujets d'imagination prêtent autant que l'on veut; et l'auteur a su mettre à profit cette faculté.

Au troisième acte, c'est Antenor qui ouvre la

(*) Cette parodie est de MM. Panard, Favart et Parmentier.

scène. Il s'est aperçu qu'Iphise aime Dardanus : c'est le sujet de son monologue ; des séditieux demandent la mort de Dardanus; Teucer, malgré le serment qu'il a fait de le sacrifier aux mânes des vaincus, semble s'intéresser pour lui : Agenor projette d'immoler lui-même son rival. Acte quatrième. Dardanus est en prison ; le sorcier Agenor, pour le consoler, lui donne une fête galante, exécutée par les esprits soumis à sa puissance; il invoque l'Amour ; des nuages brillans garnissent tout le théâtre pour faire opposition avec l'horreur des cachots ; Ismenor, inspiré par l'Amour, annonce à Dardanus qu'il sortira bientôt de sa captivité, mais qu'il en coûtera la vie à la personne qui le délivrera, ce qui va produire une scène des plus intéressantes ; Ismenor se retire ; les nuages se dissipent ; Iphise vient pour briser les fers de son amant : Dardanus frémit; il aime mieux renoncer à la vie, que de devoir sa liberté à la perte de ce qu'il a de plus cher ; et, pour conserver les jours d'Iphise, il veut se percer de son épée qu'un garde lui a rendue. Agenor paroît : il apprend de Dardanus que c'est lui qui est son libérateur, et que c'est par ses soins qu'Iphise a pénétré dans la prison ; on est un peu surpris de cette générosité d'Agenor, on devoit la préparer ; Agenor expire des blessures qu'il a reçues en voulant protéger Dardanus : ainsi l'oracle est accompli. Au cinquième acte, Dardanus, délivré, se met à la tête de ses guerriers ; il a vaincu les troupes de Teucer; ce roi lui est amené. « Régnez,

lui dit Dardanus, et reprenez le pouvoir souverain ». Teucer, qui regarde ce trait généreux comme un outrage, ne demande que la liberté de sa fille et la mort ; Dardanus lui répond :

Iphise est libre, et l'a toujours été.
Pour vous, prenez ce fer ; mais j'en prescris l'usage :
Frappez, votre ennemi se livre à votre rage.

Je suis, etc.

M. Favart à M. le C. de Durazzo.

1760, 10 novembre.

Monseigneur,

J'ai reçu l'*Alcide* et la *Thétis*. L'avantage que j'ai de les tenir de V. E., et le mérite de ces ouvrages, me les rendent doublement précieux. Rien n'est plus ingénieux que *la Tétide* del signor Migliavacca, et rien de plus instructif et de plus agréable à la fois que l'*Alcide* (*) al Bivio. Quoique l'auteur de ce dernier drame ne se nomme pas dans l'impression, il est aisé de le reconnoître au choix du sujet, à l'ordonnance du poëme, à la conduite, à la progression de l'intérêt et à l'élégance du style; tout l'annonce, et l'on remarque la touche du grand maître jusque dans les moindres détails. Il a trouvé le moyen de plaire et d'attacher fortement sans le secours de cet amour subalterne que l'on a droit de nous reprocher dans nos opéras français. C'est par l'amour de la véritable gloire et de la vertu qu'il nous intéresse et nous attendrit. L'allégorie qu'il nous présente est juste et soutenue; les fêtes sont naturellement et nécessairement amenées; les changemens de

(*) De Métastase.

décorations, les machines, tous les accessoires sont également nécessités. Les caractères opposés des personnages produisent une variété qui prête au musicien : aussi ne doutai-je point que les talens supérieurs du seigneur Hasse n'en aient tiré tout le parti possible. Ce spectacle pompeux, digne de la majesté d'une cour respectable, ce spectacle noble et intéressant dont nous n'avons point de modèle chez nous dans le genre lyrique, a dû mériter le plus grand succès, surtout étant dirigé par V. E. Quelle différence, monseigneur, entre cet ouvrage et la petite misère que je vous ai envoyée, et que je vous remercie d'avoir laissée sans en faire usage !

Non licet omnibus adire Corinthum.

L'*Alcide* et la *Thétis* sont parfaitement bien imprimés : papiers, caractères, correction, rien ne laisse à désirer pour la partie typographique. Vignettes, fleurons, culs-de-lampes et lettres grises, toutes analogues au sujet, offrent des allégories ingénieuses et fines. J'avois entrepris la traduction de l'*Alcide*, mais je l'ai discontinuée lorsque j'ai appris que M. Richer, plus versé que moi dans la langue italienne, se préparoit à nous en donner une qui doit paroître dans le *Journal étranger*. J'ai placé l'*Alcide* et la *Thétis* au premier rang de ma bibliothèque, comme des monumens qui me sont chers. Il n'y manque qu'une chose : c'est un *ex dono* de V. E. Qu'elle m'excuse ; chacun a sa petite vanité. On désire ici que

MM. Hasse et Gluck fassent imprimer leurs *Partitions ;* la circonstance et la réputation qu'ils ont acquise feroient débiter beaucoup d'exemplaires. Pourquoi les musiciens italiens et allemands ne confient-ils leurs productions qu'à des copistes ? On perd à leur modestie ; ils sont faits pour nous éclairer.

SPECTACLES.

Les comédiens Italiens ont donné, jeudi 6 de ce mois, *le Prétendu*, comédie en trois actes, en vers et ariettes, par Lelio Riccoboni, ex-acteur. La pièce est foible ; mais la musique la soutient. Elle est de Gavinié, que nous regardons comme le premier violon de la France.

Je suis, etc.

M. Favart à M. le C. de Durazzo.

1760, 15 novembre.

Monseigneur,

La nouvelle tragédie de *Caliste*, que l'on vient de donner au Théâtre-Français, n'a pas eu le succès qu'on attendoit, malgré la brillante versification de M. Colardeau et tous les efforts que les acteurs ont faits pour la soutenir. *L'Avant-Coureur* a très-bien fait l'analyse de cette pièce. Je vais donner l'extrait de la *Caliste* du marquis de Tibouville, représentée en 1750, et faussement attribuée à l'abbé de la Tour. V. E. pourra comparer ces deux tragédies. Lorsque plusieurs auteurs s'exercent sur le même sujet, c'est par le résultat des différens rapports combinés de leurs opérations que l'on peut décider de leurs talens avec justesse, et cet examen tourne toujours à l'avantage de l'art.

L'une et l'autre *Caliste* sont tirées de *la Belle Pénitente de Rowe*, dont nous avons une fidèle traduction dans *le Théâtre anglais* de M. de la Place. Il n'est pas nécessaire, pour connoître l'original, d'en faire un extrait particulier. M. de Tibouville, qui l'a suivi exactement, en donne

une idée suffisante. Voici le plan et la conduite de sa pièce.

La scène est à Gênes, dans le palais de Sciolto. Altamont, noble génois, se félicite d'épouser Caliste, fille du doge Sciolto; il craint cependant de n'être point aimé. Caliste conjure son père de différer son mariage. Sciolto lui ordonne d'obéir; il la quitte en lui disant :

On m'attend au Sénat.....
..... On doit punir des complots factieux.
Puissent enfin leurs chefs expirer à nos yeux !
Qui trahit sa patrie est indigne de *grâce*.

Le doge parti, Caliste s'écrie avec douleur :

Ah ! c'est Lotario que cet arrêt menace.

Ce Lotario est l'ennemi déclaré de Sciolto et d'Altamont; il a séduit Caliste, en lui promettant de l'épouser. Caliste l'aime; elle a trahi pour lui les intérêts de son père et de sa patrie. Elle vient de lui écrire pour l'engager à se rendre auprès d'elle pendant l'absence de Sciolto. Lotario paroît; mais Lotario ne l'aime plus. En vain Caliste le presse d'être fidèle aux sermens qu'il lui a faits; elle se retire désespérée de sa froideur, en lui annonçant qu'elle va épouser Altamont. Lotario projette de rendre publique son intelligence avec Caliste, dans la seule vue de se venger d'Altamont et de Sciolto, qu'il veut accabler de confusion et de douleur. Il fait voir à son confident Orfano la

lettre qu'il a reçue de Caliste; il se retire à l'aspeet d'Horatio, beau-frère de son rival, et laisse tomber la lettre. Horatio la ramasse et lit :

Ingrat Lotario, je veux vous voir encore ;
Venez, l'instant est cher, et mon sort en dépend ;
Caliste osera tout pour n'être qu'à l'amant
Qui fit tous ses malheurs, et que son cœur adore.

Elle osera tout! dit Horatio avec un étonnement mêlé de crainte ; elle osera tout ! Il délibère s'il doit montrer ou intereepter eette lettre fatale.

Acte II. Caliste vient d'épouser Altamont; elle gémit en seeret, tandis que son époux fait éclater la joie qu'il a de la posséder. Sciolto vient les ehereher pour présider aux fêtes que l'on a préparées pour eélébrer leur hymen. Le beau-frère d'Altamont aperçoit Lotario ; il lui fait des reproches d'avoir séduit Caliste. Lotario ne s'en exeuse point; au eontraire, il avoue effrontément qu'il a été favorisé; il dit qu'il en instruira lui-même le mari de Caliste, ete.

Je suis, etc.

(La fin de cette comparaison entre les deux tragédies de *Caliste* ne s'est pas retrouvée dans les minutes de M. Favart.)

(*N. des Éd.*)

M. Favart à M. le C. de Durazzo.

1760, 2 décembre.

Monseigneur,

Les représentations de *Caliste* ont été interrompues par l'indisposition de mademoiselle Clairon. L'auteur, au moyen des corrections qu'il a faites à cette tragédie, est parvenu à la rendre plus intéressante. On la voit chaque jour avec un plaisir nouveau. Sa docilité à profiter des critiques annonce un talent marqué : il n'appartient qu'à l'ignorance d'être toujours contente d'elle-même. Corneille, Racine, Boileau, Voltaire, malgré la supériorité de leur génie, sont toujours revenus sur leurs pas, et n'ont rien négligé pour donner à leurs ouvrages toute leur perfection. Les variantes de ces auteurs célèbres sont la meilleure poétique que l'on puisse consulter. Si V. E. juge à propos de faire représenter *Caliste* à Vienne, je lui envoie cette pièce avec des notes, dont plusieurs peuvent être de quelque utilité aux acteurs (*).

(*) Les notes dont parle ici M. Favart sont contenues dans les deux pièces suivantes, qui nous ont paru assez intéressantes pour être conservées.

(*N. des Éd.*)

Nous nous efforçons de nous conformer au costume, autant que notre délicatesse française nous le permet; les Anglais, qui nous en ont donné l'exemple, l'observent plus régulièrement que nous. Je citerai, à cette occasion, le témoignage de Lelio Riccoboni, qui connoissoit parfaitement son théâtre, et qui nous a donné un assez bon ouvrage intitulé : *Del Arte Representativa*. Il m'a dit que dans son premier voyage à Londres il avoit vu une comédie dans laquelle un vieillard de soixante ans au moins jouoit le principal rôle. L'acteur qui le rendoit, lui parut un homme aussi âgé que le personnage qu'il représentoit ; et comme cet acteur débitoit avec une chaleur, un intérêt et un naturel qu'il n'avoit encore remarqués dans aucun de sa profession, dès que la pièce fut achevée, il monta sur le théâtre, et demanda quel étoit ce vieux comédien qui avoit joué si parfaitement ? On le conduisit à la loge d'un jeune homme de dix-sept à dix-huit ans : c'étoit le célèbre Garrick. « Monsieur, lui dit Lelio, est-ce M. votre père qui a joué le vieillard ? — Non, monsieur, c'est moi. — Cela n'est pas possible ! s'écria Lelio : il étoit tout ridé. — Monsieur, répliqua le jeune Garrick en lui montrant plusieurs petits pots qui contenoient différentes couleurs, voici où je prends l'âge que je dois me donner, selon les rôles que j'ai à représenter : une teinture légère de carmin me donne la fraîcheur de la jeunesse ; le cinabre me fait paroître plus mâle, et avec un peu d'indigo dont

je me frotte le menton, j'ai la barbe vigoureuse d'un homme de trente-cinq à quarante ans; je mêle un peu d'ocre au vermillon pour acquérir dix années de plus, et, pour paroître décrépit, j'ajoute du safran; je me frotte de blanc d'Espagne les sourcils et le bas du visage, et avec ces petits pinceaux je me fais des rides; alors, en mesurant ma voix, mon attitude et mon geste aux différens caractères, je tâche, autant qu'il m'est possible, de m'approcher de la vérité pour faire plus d'illusion. Lelio, frappé de l'intelligence de ce jeune homme, prédit qu'il seroit le premier de son art.

Les Anglais ne négligent rien pour cette illusion théâtrale. On ne verra point chez eux des paysannes grossières avec des girandoles de deux mille écus, des bas blancs à coins brodés, des souliers chargés de paillettes, attachés avec des boucles de diamans, et bichonnées jusqu'au sommet de la tête. J'ose dire que ma femme a été la première en France qui ait eu le courage de se mettre comme on doit être lorsqu'on la vit avec des sabots dans *Bastien et Bastienne.*

Jamais les comédiens Français n'ont montré tant d'ardeur et fait voir plus d'attention pour tout ce qui peut contribuer au succès d'un ouvrage dramatique : ils font vingt répétitions pour la moindre situation; les plus petits accessoires ne sont pas méprisés, et le costume, qui étoit totalement ignoré ou du moins négligé dans le dernier siècle et au commencement de celui-ci, est

observé aujourd'hui aussi régulièrement qu'il est possible ; car toutes les différentes façons de s'habiller ne conviennent pas au théâtre (*).

(*) Il y a eu de tout temps des modes extravagantes, dont la représentation trop exacte paroîtroit si ridicule au théâtre, qu'elle seroit à peine supportée dans une farce. Il faut donc y remédier, et tâcher de faire en sorte, en conservant ce qu'il y a de mieux dans le costume, de ne rien exposer qui puisse exciter la risée, surtout dans la tragédie.

Le goût des Français, en fait d'habillemens et de frivolités, a toujours influé sur les modes des autres nations voisines. Le siècle de Charles VII et de Louis XI étoit celui de Frégose, cardinal et doge ; alors l'habit génois différoit très-peu du français. Je rapporterai, pour faire connoître les habillemens de ce temps-là, un passage d'une vieille chronique imprimée à la suite des *Mémoires de Comines.*

« En ce temps (1467) changèrent leurs atours les » dames et damoiselles, et se mirent à porter bonnets sur » leurs têtes et couvre-chefs si longs, que tels y avoit » qui touchoient la terre par derrière leur dos, et elles » prirent des ceintures plus larges, et de plus riches fer- » rures qu'oncques-mais (1), et laissèrent leurs queues à » porter, et au lieu de cela elles prirent grandes et riches » bordures.

» Les hommes aussi se prirent à se vestir plus court que » oncques mais ils avoient fait, si qu'on voyoit leurs der- » rières et leurs devants ainsi comme on souloit vestir les » singes, et se mirent à porter si longs cheveux, qu'ils » leur empêchoient le visage et les yeux ; de plus, ils » portoient de hauts bonnets sur leurs testes trop migno-

(1) Que jamais.

Je ne sais si, dans la tragédie de *Caliste*, on s'est exactement conformé au costume génois, usité du temps de Paul Frégose. Quoi qu'il en soit, on nous en donne une idée suffisante, et les acteurs sont très-bien mis. Voici en quoi consistent leurs habillemens : les hommes ont un pourpoint juste au corps, dont les basques, petites et carrées, n'ont pas plus de six pouces de longueur et de largeur; les manches sont étroites, tailladées à l'espagnole, avec des bouffettes de tafetas ou de satin d'une couleur différente de l'habit : ces manches ont un petit parement, aussi de forme

» nement et des souliers à trop longues poulaines (1) ; les
» valets mesmement à l'imitation de leurs maîtres, et les
» petites gens indifféremment, portoient des pourpoints de
» soye ou de velours, choses trop vaines et sans doute
» haineuses à Dieu. »

Il faut ajouter à cette description que l'on avoit des hauts de chausse extrêmement étroits, qui laissoient voir la forme des cuisses et des parties postérieures, et sur le devant étoit un ornement appelé *braquemard*, garni de petits boutons, et, selon les états, de perles ou de diamans.

On voit, par ce détail, que les comédiens français ont été assez fidèles au costume du quinzième siècle, et qu'ils n'en ont écarté que l'indécence et le ridicule. Les Anglais seroient moins délicats; aucune nation n'a poussé plus loin la vérité de la représentation de quelque façon que ce soit, et nous devrions imiter cette exactitude un peu plus dans toutes les choses qui ne choquent point la bienséance.

(1) Les souliers à poulaines se terminoient en pointes très-longues, recourbées en crochet comme des patins.

carrée, qui ne tombe pas plus de trois pouces au-dessous du bras. La culotte est collée sur la cuisse; par-dessus le pourpoint est un mantelet ou *tabaro* porté sur l'épaule gauche, et qui ne passe point la garde de l'épée que l'on voit à la hauteur de la hanche; l'épée est mince et très-longue, comme celle des Espagnols. Rien ne caractérise la chaussure. La coiffure est un cône obtus, piqué en cannelure et sans rebords, avec une ou deux plumes d'autruche sur le côté gauche. L'habit de Caliste, ainsi que celui de sa confidente, est fort simple : ce n'est qu'un corps de robe sans ornement, avec des manches en amadis, mais bouffantes vers les épaules; la jupe est beaucoup plissée sur les hanches pour donner de l'ampleur, et la queue est traînante ; la coiffure n'est autre chose que les cheveux mêmes, rassemblés sur le sommet de la tête, d'où ils retombent en boucles sur le dos et les épaules. J'ai oublié de dire que les acteurs ont une cravate de dentelle avec un nœud de rubans sous le menton, et que leurs cheveux longs et flottans sont liés à la hauteur de la nuque par une rosette, ce qui donne beaucoup de grâce.

La décoration est convenable : le palais de Sciolto nous représente assez bien la somptuosité de ceux de Gênes; la chambre, tendue de noir, qui paroît au cinquième acte, pourroit être disposée avec plus d'art : elle a excité les risées du public.

Mademoiselle Clairon s'est tellement élevée au-

dessus de la critique, par la supériorité de ses talens, que toutes les remarques du censeur le plus pointilleux ne serviront qu'à le convaincre qu'elle a atteint le dernier degré de perfection. Il semble qu'elle ne doive qu'à la nature tout ce qu'elle a acquis par un travail assidu; chaque jour elle nous frappe d'une nouvelle admiration, et l'on ne peut trop la proposer pour modèle.

Au second acte, scène II, page 33, vers 17, Sciolto dit :

Un monstre dans ces murs opprime ma vieillesse;
Non content de trahir, de punir ma tendresse,
Sa haine, enveloppant l'état dans ses forfaits,
A vendu la patrie aux tyrans que je hais.

Pendant ce récit, mademoiselle Clairon a un jeu muet de visage qui fait connoître la passion dont elle est agitée; on remarque l'intérêt qu'elle prend à Lotario. Sciolto s'aperçoit de son émotion, et lui dit :

Ma fille, tu frémis! Lotario......

Caliste, qui sent à l'instant que la première impulsion de son ame a pu la trahir, se remet de son trouble et le colore d'un zèle patriotique, en disant avec vivacité :

Le traître, etc.

Ce morceau exige beaucoup d'étude et d'adresse pour le rendre avec la gradation qui lui

convient ; car il s'agit d'exprimer d'abord sa crainte pour son ami, et de reconnoître son imprudence, de chercher à la réparer, de prendre sur-le-champ son parti, de faire sentir sa feinte aux spectateurs en la cachant à l'acteur qui est en scène : tout cela n'est qu'instantané, c'est le triomphe de l'art quand on parvient à rendre toutes ces nuances.

Page 40, vers 3 et suivans,

Qu'il parte, il est un ciel vengeur.....

Cette tirade est déplacée : si l'actrice force l'enthousiasme, elle rendra cet endroit ridicule ; il faut bien y prendre garde, le point est difficile à saisir : trop ou trop peu de chaleur est également à craindre.

Même page, monologue de Caliste : c'est le morceau de comparaison que j'ai indiqué dans l'extrait de *la Belle Pénitente* de M. de Thibouville.

Page 41, ligne dernière,

Et là chargeons le ciel des horreurs de ma vie.

L'auteur avoit mis d'abord :

Faisons rougir le ciel des horreurs de ma vie.

Il l'a changé pour deux raisons : 1° parce que la métaphore de faire rougir le ciel étoit ridi-

cule; 2° parce que ce vers ressembloit trop à ceux de Jocaste dans l'*OEdipe* de Voltaire :

Je veux, dans les horreurs du destin qui m'opprime,
Faire rougir les Dieux qui m'ont forcée au crime.

Page 60, ligne 2,

Tigre que les rochers dans leurs flancs ont conçu.

C'est une traduction de ce vers du IVe livre de l'Énéide,

Perfide, sed duris genuit te cautibus horrens
Caucasus.

Boileau, contrôleur de l'argenterie du roi, frère de Boileau Despréaux le satirique, a rendu élégamment cet endroit de Virgile ; c'est ainsi qu'il s'exprime :

Non, cruel, tu n'es point le fils d'une déesse,
Tu suças en naissant le sang d'une tigresse ;
Et le Caucase affreux t'engendrant en courroux,
Te fit l'ame et le cœur plus durs que ses cailloux.

M. Le Franc de Pompignan, dans sa tragédie de *Didon*, a traduit ce même passage de cette sorte :

Non, tu n'es point le sang des héros ni des Dieux,
Au milieu des rochers tu reçus la naissance ;
Un monstre des forêts éleva ton enfance,
Et tu n'as rien d'humain que l'art trop dangereux
De séduire une femme, et de trahir ses feux.

Page 76, lig. 19,

La honte est un de ces malheurs.

jusqu'au 4e de la page 77. Ces vers sont vraiment dignes de Corneille ; ils m'en rappellent quatre autres de ce père de la tragédie française, qui devoient être placés dans *le Cid*, au sujet du duel entre Rodrigue et le père de Chimène, et qui furent supprimés par la raison que je dirai après les avoir rapportés. V. E. sera frappée de leur beauté et de leur précision ; les voici :

Les satisfactions n'appaisent point une ame ;
Qui les reçoit, n'a rien ; qui les fait, se diffame :
Et de pareils accords, l'effet le plus commun
Est de perdre d'honneur deux hommes au lieu d'un.

Ces vers sont connus de fort peu de personnes. L'abbé Trublet me les a dits comme une anecdote ; ils se sont aussitôt gravés dans ma mémoire.

Revenons aux raisons qui ont fait supprimer ces quatre vers.

L'usage des combats singuliers est presque aussi ancien que la monarchie ; plusieurs de nos rois s'élevèrent contre cet abus.

La fureur des duels, sous le ministère du cardinal de Richelieu, étoit montée à un tel excès, que chaque jour étoit marqué par le sang des plus braves du royaume. La patrie gémissoit autant que l'humanité : la guerre la plus cruelle enlevoit moins de défenseurs à l'État que ces petites querelles particulières. Quand on n'en avoit point, on en cherchoit, on se battoit pour se battre, et l'on n'acquéroit de la célébrité qu'autant qu'on

s'étoit signalé par la mort de ses compatriotes, de ses amis, de ses parens mêmes. La plupart de nos rois avoient tâché d'arrêter cette barbarie. Dès l'an 1168, il y eut une restriction pour les duels en matière civile: il n'étoit pas permis de se battre pour une dette qui excédoit cinq sous. S. Louis, Philippe-le-Bel, Henri IV et Louis XIII firent publier plusieurs défenses qui n'eurent pas grand effet. En 1627, on exécuta, pour crime de duel, François de Montmorenci de Bouttevillle et Rosmeedec des Chapelles. Cette sévérité, dit le président Hénault, fit plus d'effet que tous les édits. Corneille donna *le Cid* neuf ans après. Les vers que j'ai cités contenoient des maximes dangereuses, qui, favorisant le duel, étoient contraires aux sages intentions du souverain. On en fit sentir la conséquence à Corneille; et, comme il étoit animé de l'esprit de patriotisme et étoit rempli de sentimens d'humanité, il sacrifia ses vers sans regrets.

Même page, ligne 4,

Quel bien préfères-tu?

CALISTE.

L'honneur!

SCIOLTO.

Sans lui?

CALISTE.

La mort.

Nota. Mademoiselle Clairon n'a garde de déclamer ce dernier mot avec emphase ; elle prend un temps, et prononce *la mort* d'une voix basse, mais assuréc, et qui marque la fermeté de son ame et la résolution qu'elle a prise. Ce seul mot fait un effet singulier et remplit de terreur.

Page 78, vers 14,

Tiens, prends, fais ton devoir. — Ah ! j'y consens.

Caliste saisit le poignard avec empressement, et va s'en frapper. Sciolto se précipite sur elle et retient son bras en lui criant :

Arrête !

C'est encore un beau moment pris dans la nature ; il faut que cela soit saisi sur le temps : point de langueur, point d'intervalle, sans quoi l'on manque l'effet. Cette vivacité fait ressortir l'attendrissement du père dans le reste de la scène, et met l'un et l'autre personnage dans une position plus intéressante. La scène suivante est rendue avec une vérité qui n'a point encore eu d'exemple : Caliste boit la coupe ; elle ressent aussitôt l'action du poison, elle s'égare, elle va tomber sur l'estrade du tombeau de Lothario, elle veut s'en éloigner, elle se traîne. C'est ici que l'actrice est inimitable : l'art pantomime fait paroître sur son visage les convulsions de la mort, mais toujours avec une noblesse qui ne présente rien de hideux,

quoiqu'elle ne s'éloigne point de la nature; art difficile que mademoiselle Clairon possède supérieurement. Tout cet acte est à présent de la plus grande beauté, quoiqu'il ait révolté dans les premières représentations.

Je suis, etc.

M. Favart à M. le C. de Durazzo.

1760, 25 décembre.

MONSEIGNEUR,

Le succès de *Caliste* a été confirmé par le nombre de ses représentations, et plus encore par l'affluence qu'elle a attirée. L'auteur, au moyen des corrections qu'il a faites, est parvenu à rendre cette pièce intéressante; il annonce les plus grands talens par sa docilité à écouter la critique, à s'y soumettre, et à profiter de ses moindres observations. Il n'y a que l'ignorance qui soit présomptueuse. J'ai l'honneur d'envoyer cette tragédie à V. E.; mais je doute qu'elle puisse plaire à une cour qui n'aime point les sujets atroces, et qui ne veut que des dénouemens heureux. L'illustre abbé Métastase nous a fait connoître le génie de cette cour qui ne respire que l'humanité, par tous les ouvrages qu'il a faits pour elle. On ne voit point les tragédies de ce poète célèbre terminées par des catastrophes épouvantables comme celles des Anglais, et plusieurs des nôtres, quoiqu'il mette en jeu les plus grandes passions avec toute la force dont elles sont susceptibles, en suspendant sans cesse nótre esprit entre l'espérance et la crainte. Il sait préparer et ame-

ner une péripétie toujours consolante; il nous serre le cœur pendant cinq actes, et le dilate à la dernière scène. Le spectateur ne s'en retourne point le sourcil froncé et l'ame surchargée par le poids de la douleur; il reconnoît que s'il est juste de punir des coupables, il est plus glorieux de les ramener à la vertu par la clémence.

Errer est d'un mortel, pardonner est d'un Dieu.

Le *Titus* de l'abbé Métastase est peut-être le modèle le plus parfait des drames de cette espèce. L'excellence de cet ouvrage a donné envie de l'imiter à M. Dubelloy, ci-devant comédien de l'impératrice de Russie. Il a composé, pour notre théâtre, une tragédie de *Titus* qui fut représentée en 1759. Le sujet est bon; les vers, sans être *Cornéliens*, ni *Voltairiens*, sont raisonnablement beaux; il y a des morceaux de sentiment, quelques-uns de génie, qui font honneur au cœur et aux talens de M. Dubelloy; malgré tous ces avantages, la pièce n'a eu qu'une représentation. M. Dubelloy se plaint qu'une cabale a fait tomber son ouvrage. Il est vrai que ce jour-là le parterre étoit fort tumultueux; mais, au milieu de tout l'orage qu'il peut exciter, il se trouve toujours des têtes froides à qui rien n'en impose, qui suivent constamment le fil d'une tragédie, et en font une juste estime. C'est d'après leurs décisions que l'on a fait à M. Dubelloy des reproches qui m'ont paru fondés. Par exemple, on trouve qu'il a donné à Titus un caractère trop foible; on n'ap-

prouve point que Vitellie, qui aime cet empereur bienfaisant, dont elle admire les vertus, et qui désire d'être son épouse, conspire contre lui dans le temps qu'il est prêt à nommer une *Auguste*, et que le choix peut tomber sur elle. Vitellie devoit attendre du moins, pour conjurer la mort de Titus, qu'il eût fait paroître quelque préférence pour Fulvie; cela auroit donné plus de vraisemblance et de chaleur à l'action, sans déranger beaucoup l'économie de la fable. Au cinquième acte, Vitellie, qui se repent d'avoir fait servir Sextus d'instrument à sa vengeance, vient trouver l'empereur pour s'accuser elle-même; Titus, sans lui donner le temps de s'expliquer, lui offre sa main et son trône; la fille de Vitellius, dans ce moment, tombe entre les bras de sa confidente, dit qu'elle a pris du poison, et meurt. Cet incident n'a point été préparé. On reproche encore à l'auteur quelques vers rampans, et des négligences de style. Ces défauts ont pu contribuer à la chute de sa pièce, autant que les efforts de la cabale. Je conviens que l'on a condamné mal à propos plusieurs expressions; mais tel est le public français, il tourne toujours les choses les plus graves du côté de la plaisanterie, et ne veut, dans un sujet noble, aucun terme qui puisse souffrir une interprétation ridicule. Il est encore plus aisé de se conformer à sa fausse délicatesse, que de la corriger (*). Cet esprit

(*) Quelques mauvais plaisans parodièrent plusieurs

pointilleux de notre public donne lieu à M. Dubelloy de faire des réflexions très-sensées, dans des observations adressées à M. de Voltaire, sur l'art dramatique; elles sont imprimées à la suite de *Titus*, qui paroît depuis peu de jours, avec une préface. J'envoie cette tragédie à V. E.: l'auteur y a fait beaucoup de corrections; et si on la donnoit dans l'état où elle est à présent, elle auroit plus de succès. V. E. y trouvera de grandes beautés.

J'ai été témoin d'une scène relative à cette pièce. M. Dubelloy, l'auteur le plus modeste que je connoisse, eut la bonté de nous faire part de sa tragédie avant qu'on la représentât; il y avoit alors chez moi plusieurs gens de lettres, qui lui firent des observations que le jugement du public a confirmées. L'insigne abbé de la Coste, dont on a tant parlé, qui a eu le bonheur d'être condamné aux galères, parçe qu'il se flattoit de n'être que pendu, m'avoit fait ce jour-là l'honneur de dîner avec moi; je dis *l'honneur*, parce que sa présence étoit une rare faveur qu'il n'accordoit qu'à des personnes distinguées. M. de la Coste entreprit donc M. Dubelloy, et lui dit assez brutalement qu'il connoissoit son *Titus* mieux que lui-même, et qu'une personne, qu'il nous

vers de cette tragédie à la représentation, ce qui fit un grand tort à cet ouvrage; entre autres celui-ci :

Titus perdit un jour, un jour perdit Titus.

Ils ont été retranchés à l'impression.

nomma en étoit l'auteur. M. Dubelloy avoua, sans se déconcerter, qu'il étoit vrai qu'une personne, dont il étoit l'ami, avoit essayé ce sujet, qui appartenoit à tout le monde; mais que cette personne l'ayant ensuite abandonné, il avoit cru pouvoir s'en saisir et se le rendre propre, en le retravaillant à sa manière. Il n'y a rien à répliquer à cela.

Les comédiens Italiens ont donné, au commencement du mois, une petite comédie en prose, en un acte, intitulée *l'Amant supposé*; elle est de M. Baret. Cette pièce a été beaucoup applaudie à la première représentation, et est tombée à plat à la seconde.

Pygmalion, comédie nouvelle en un acte, en prose, de M. Poinsinet de Sivry, jouée presque en même temps sur le Théâtre-Français, a fait encore une chute plus lourde; elle n'a eu qu'une demi-représentation.

Mademoiselle Durand, qui étoit de la troupe de Vienne, a débuté aux Italiens par la soubrette *des Jeux d'Amour et du Hasard*; elle a été bien reçue; on lui trouve du naturel, de la vivacité et le bon ton de la comédie.

Le sieur Billioni vient de faire exécuter sur le Théâtre-Italien le ballet de *Pygmalion* avec succès. Ce sujet est trop connu pour que j'en fasse le détail. Je remarquerai seulement que la demoiselle Camille (*), qui y fait le personnage de

(*) Les demoiselles Camille et Caroline étoient filles de Carlo Véronèze, pantalon de la Comédie Italienne, et auteur

la statue, le rend avec une vérité singulière: rien n'égale la finesse de son jeu pantomime, surtout dans le temps que la statue s'anime par degrés; elle peint sa surprise, sa curiosité, son amour naissant, tous les mouvemens subits ou gradués de son ame, avec une expression que l'on n'avoit point encore trouvée; on peut dire de Camille qu'elle danse jusqu'à la pensée. Je crois que l'art des anciens pantomimes grecs et romains ne pouvoit aller au-delà des talens de Camille en ce genre.

Les imprimeurs et les libraires n'ont été occupés, pendant ces derniers mois de l'année, que de leurs almanachs (dont le nombre est égal à celui des sauterelles d'Egypte); qui voudroit en faire la collection, auroit une bibliothèque considérable.

Les nouveautés que cette occupation leur a permis de faire paroître, ne valoient guère la peine de se détourner des bagatelles du premier jour de l'an. Il faut en excepter quelques ouvrages historiques et dogmatiques, dont les journaux ont parlé, et quelques brochures, telles que les

d'un grand nombre de canevas représentés sur ce théâtre, mort en 1762. Ses deux filles ont fait long-temps les beaux jours de la Comédie Italienne par leurs grâces et leurs talens, et inspiré la muse de tous les poètes, notamment de M. de Marmontel qui adressa à Caroline, l'aînée des deux, des vers charmans insérés dans le recueil des anecdotes dramatiques.

(*N. des Éd.*)

Lettres d'un Siamois, qui se font lire avec plaisir, quoique inférieures aux *Lettres persannes, turques, juives*, etc., et aux *Amusemens sérieux et comiques* de Dufreni.

Le Philosophe malgré lui, ouvrage moral, en deux parties, de M. Chamberland, avocat: c'est un recueil de différentes lettres, avec des épigraphes latines ou françaises à la tête de chacune, qui ont rapport au sujet. L'auteur, qui veut imiter le *Spectateur anglais*, n'en a ni la profondeur de morale, ni la légèreté de critique; mais il peut occuper le second rang après son modèle.

Il en est de même des *Nouveaux Dialogues des Morts*, traduits de l'anglais; il ne faut point les mettre en parallèle avec ceux de Lucien, qui sont pleins d'épigrammes et de saillies, ni avec ceux de Fénélon, de Fontenelle, et même de Pesselier, mieux combinés, plus suivis et revêtus des grâces de détail : le genre de ces dialogues appartenant au dramatique, quoique le dialogue ne soit qu'une scène, il exige, comme une pièce de théâtre, un but auquel tout doit se rapporter; il veut une exposition, un nœud, un dénouement et des personnages contrastés. Les interlocuteurs, dont les noms seuls sont des antithèses, commencent par établir une proposition qui est ordinairement un paradoxe. Par exemple, je suppose que l'on mette Alexandre vis-à-vis d'Arlequin, Alexandre prétendra que la véritable gloire est celle d'un conquérant. Arlequin,

au contraire, soutiendra que celle d'un bouffon est préférable. Chacun appuie son opinion, ce qui forme l'intérêt et le nœud. Arlequin parviendra à prouver que les lazzis et les plaisanteries d'un zani (*) inspirent la gaîté, qui est une partie essentielle du bonheur de l'homme, et que les exploits d'un conquérant qui traîne après lui la désolation, en font le malheur, en n'excitant que l'horreur et les alarmes. De là s'ensuit que la gloire préférable est celle qui contribue davantage au bien-être des humains. Ainsi d'un principe ridicule on tire une sage conséquence. Voilà le dénouement. Les *Nouveaux Dialogues* sont bien composés dans cette intention; mais ils sont écrits trop sèchement : le flegme anglais domine trop; cependant ils sont remplis de bonnes maximes et de vérités solides qui les rendent estimables.

La suite des *Recueils alphabétiques* contient plusieurs anecdotes historiques et des pièces fugitives. C'est une compilation instructive et curieuse, faite avec goût par des auteurs au fait de la littérature. L'abbé de la Porte est du nombre.

L'*Ode* et les *Lettres* de M. Lebrun, secrétaire des commandemens de monseigneur le prince de Conti, à M. de Voltaire, avec la réponse. Cette petite brochure mérite d'être conservée comme

(*) Zani, bouffon italien.

(*N. des Éd.*)

l'époque d'une belle action de M. de Voltaire envers la nièce du grand Corneille.

La Théorie des impôts, dédiée au roi par M. le marquis de Mirabeau, déjà connu fort avantageusement par son livre de *l'Ami des Hommes*, dicté par le patriotisme et l'humanité. Cet auteur, conduit par les mêmes principes, mais qu'un zèle imprudent a emporté trop loin, a mis dans sa *Théorie des impôts* des choses fortes qui l'ont fait proscrire. Je n'ai point vu cet ouvrage; ceux qui l'ont examiné m'ont dit que le but de M. de Mirabeau n'étoit point de condamner les ressources que les besoins de l'État rendoient nécessaires et légitimes, mais qu'il s'élevoit contre les abus de la perception et de l'administration des deniers, et qu'il faisoit une sortie très-vive contre les gens de finance. M. de Mirabeau a été envoyé au château de Vincennes.

L'éloge prononcé par la Folie devant les habitans des Petites-Maisons.

Je suis, etc.

M. Favart à M. le C. de Durazzo.

1761, 15 janvier.

Monseigneur,

Les comédiens Italiens continuent de représenter avec succès *l'Isle des Fous;* ils répètent une pièce en trois actes, intitulée *les Caquets* (*), traduite ou imitée *dy Pette Golezzi*, de Goldoni, par madame Laboras de Mézière, femme de Riccoboni fils, ou plutôt par Thérèse Biancolelli, comédienne italienne, à laquelle plusieurs personnes attribuent les *Lettres de Catesbi et de Juliette*, dont la susdite dame Riccoboni s'est déclarée auteur. Les soupçons en faveur de madame Thérèse paroissent d'autant mieux fondés, qu'étant connue universellement pour une fille de beaucoup d'esprit, elle a la modestie d'en rougir, et qu'elle se dérobe à sa réputation littéraire avec plus de soin que quantité d'autres ne la recherchent. Je puis lui rendre ce témoignage. C'est moi qui lui ai communiqué la pièce de *Goldoni;* elle a eu la bonté de me consulter sur cette comédie, quoiqu'elle fût en état d'en juger mieux que moi.

(*) *Les Caquets* furent représentés le 4 février 1761.

Après avoir postulé pendant trente ans, l'abbé Trublet vient d'être reçu à l'Académie Française. On dit que M. de Fontenelle qui le protégeoit, lui avoit prédit que s'il ne se rebutoit pas, sa patience et son assiduité obligeroient les académiciens de l'élire pour se débarrasser de ses importunités. M. de Fontenelle avoit engagé M. de Montesquieu à être favorable à ce candidat, et l'illustre auteur de *l'Esprit des Lois* écrivit à ses confrères : « Ne me blâmez point, messieurs, si je me déclare pour M. l'abbé Trublet; je le fais par respect pour l'ingénieux inventeur *des Mondes imaginaires* qui m'en a prié. » On ne peut nier que cet abbé n'ait des talens académiques; cependant son élection fait beaucoup murmurer, et a déja donné lieu à quantité d'épigrammes. Il y en a une où l'on compare l'Académie à la fameuse Ninon de l'Enclos, cette fille galante tant célébrée par Saint-Evremont. Elle accorda ses précieuses faveurs à l'âge de quatre-vingts ans à l'abbé Gedoyn qui en étoit amoureux depuis plus de quarante. « Mon cher abbé, lui dit Ninon, il n'y a rien dont la constance ne vienne à bout; vous m'avez vaincue, soyez heureux. »

Je suis, etc.

M. Favart à M. le C. de Durazzo.

1761, 10 avril.

MONSEIGNEUR,

Quand parlera-t-elle? parodie de *Tancrède*, en vers, en deux actes, par M. Riccoboni, n'a eu que deux représentations. Il paroît que ce genre ne fait plus fortune; il n'y a pas grande perte; cependant une parodie bien faite est peut-être le meilleur moyen de relever les défauts d'un ouvrage, pourvu que tous les traits de critique portent, avec justesse, que les plaisanteries ne brillent point aux dépens de l'exactitude, et que l'on n'affecte point de jeter un ridicule indécent sur les beautés que l'on doit respecter. Un parodiste habile, en faisant sentir adroitement et d'une manière plaisante les endroits défectueux, doit en même temps répandre un jour favorable sur les endroits de son original qui ont été applaudis avec justice; c'est ainsi qu'une parodie, en joignant l'agréable à l'utile, peut être regardée comme une poétique très-instructive pour les jeunes gens qui courent la carrière du théâtre.

Je suis, etc.

M. Favart à M. le C. de Durazzo.

1761, 24 avril.

Monseigneur,

J'ai l'honneur d'envoyer à V. E. deux exemplaires de la partition de *l'Isle des Fous*. Je n'en ai payé qu'un à Duni ; il m'a remis le second *gratis*, avec la lettre ci-jointe. J'envoie par la même occasion le *Bocace italien*, en cinq volumes *in*-8°. Il y a dans le cinquième volume, à la cinquième nouvelle, une estampe qu'il faut détacher et mettre à la huitième nouvelle, où il s'en trouvera deux pour le même conte. La figure qui n'est point attachée, numéro 18, sera mise à la place de celle qu'on aura ôtée. Il y a deux cartons pour le tome quatrième ; les figures libres ne paroîtront qu'à la fin du mois prochain. Les graveurs sont encore occupés à les terminer. On m'a promis les plus belles épreuves ; ces figures, qui se vendront à part, ne seront cependant délivrées qu'aux personnes qui auront acheté le *Bocace*.

On nous prépare, dans le même format, une édition des *Contes de La Fontaine*, faite avec autant de soin. Les figures seront gravées par le meilleur artiste, d'après les dessins d'Eissen, dont

le crayon délicat et voluptueux est si propre à traiter les sujets galans. Mais rien ne surpassera l'édition de Voltaire, *in-4°*, que Cramer, libraire de Genève, a entreprise. Gravelot, l'un des plus célèbres de nos dessinateurs, est chargé des figures; il m'a déjà montré une vingtaine de dessins, qui ne sont pas la moitié de ceux qui doivent décorer cet ouvrage. On n'a rien fait de plus élégant: richesse de composition, pureté de dessin, sagesse de contours, noblesse d'attitudes, expression de génie et de goût, tout s'y rencontre, tout répond aux beautés enchanteresses de l'auteur le plus agréable de notre nation. Si V. E. désire se procurer cette magnifique édition et celle des *Contes de La Fontaine*, qui feront une suite du *Bocace*, je la supplie de me donner ses ordres de bonne heure, afin que je souscrive ou que j'en retienne des premiers exemplaires, car il y a beaucoup de choix pour les épreuves.

On propose un nouvel atlas par souscription; j'en envoie le *prospectus* à V. E.

SPECTACLES.

OPÉRA.

Hercule mourant, tragédie lyrique de M. Marmontel, musique de M. Dauvergne, représentée sur le théâtre de l'Opéra, le 3 de ce mois, n'a pas fait une sensation bien vive; il y a cependant beaucoup d'endroits qui méritent d'être applaudis. Cet ouvrage, tant pour les paroles que

pour la musique, a des partisans et des censeurs : les uns l'élèvent au-dessus des plus belles choses, les autres le rabaissent au-dessous des médiocres. Tous les journalistes en ont parlé différemment; leurs extraits me dispensent des détails; et sur le poème que j'envoie à V. E., elle jugera, par rapport aux paroles, de la solidité des critiques et des apologies.

COMÉDIE FRANÇAISE.

On ne se lasse point de voir *Tancrède;* on ne cesse point d'applaudir à ce dernier ouvrage de M. de Voltaire, où l'on découvre chaque jour de nouvelles beautés; on ne cesse point d'admirer les talens de l'immortelle Clairon, l'honneur de notre scène, et qui, si elle eût vécu du temps de Corneille, auroit hâté les progrès du théâtre français. Il semble que la nature se soit trompée en la faisant naître dans le siècle de la frivolité. Digne des temps de Corneille, elle auroit encore élevé le génie de ce grand homme, et l'on auroit vu Racine et ses successeurs joindre à l'exacte régularité de leurs tragédies toute la force des drames anglais.

On répète actuellement *Terée*, tragédie de M. le Mière, auteur d'*Hypermnestre;* on espère beaucoup de cette nouvelle pièce; quant à moi, je doute de son succès; on doit la donner au commencement du mois prochain.

Je suis, etc.

M. Favart à M. le C. de Durazzo.

1761, 1 mai.

Monseigneur,

J'ai vu mademoiselle Guimard; elle est r'engagée avec les comédiens Français; elle me paroît disposée à prendre parti pour Vienne l'année prochaine, mais sous des conditions différentes: elle m'a fait entrevoir que 4000 liv. ne lui suffisoient pas, elle attend que le public ait jugé de ses progrès pour s'apprécier elle-même.

Le petit danseur de l'Opéra-Comique est aussi engagé à la Comédie Française pour un an; ce temps expiré, il est à nous.

On m'a vanté comme un prodige la demoiselle Blanche, danseuse-pantomime, venant de Parme, et actuellement à Toulouse dans la troupe de Duplessis.

J'ai dit au sieur Tardif que j'attendois les ordres de V. E. pour terminer avec lui.

J'ai oublié, dans l'énumération des peintres, le sieur Crépin, excellent paysagiste, qui n'a pas moins de talent pour l'ornement et les fleurs : il peint aussi la figure ; il doit m'apporter de ses ouvrages, que j'aurai l'honneur de vous envoyer aussitôt, s'ils peuvent être transportés facilement.

SPECTACLES.

Le *concert spirituel* a attiré un grand concours pendant cette quinzaine; un Allemand, joueur de harpe, a exécuté sur cet instrument les morceaux les plus difficiles avec tout le goût possible; le plaisir qu'il inspiroit alloit jusqu'à l'ivresse. La harpe est aujourd'hui l'instrument à la mode; toutes nos dames ont la fureur d'en jouer.

Le *Stabat* de Pergolèze a toujours le même succès, en dépit de la musique française.

Les Israélites dans le Désert et *les Fureurs de Saül* ont fait encore plus de plaisir que dans leur nouveauté. M. l'abbé Fuzée de Voisenon a renouvelé ce genre en France; je dis renouvelé, car l'*oratorio* a précédé nos représentations théâtrales. Tout le monde sait que les pélerins de Jérusalem, de Saint-Jacques de Compostelle, et de Notre-Dame de Lorette, chantoient des cantiques dialogués; cette espèce de drame n'étoit autre chose que l'*oratorio.*

Reppresentatione spirituale en Italie, *antos sacramentales* en Espagne, et *mystères* en France, au chant près, n'en sont qu'une extension. Ces jeux sacrés se donnoient d'abord dans les églises; mais comme la barbarie de ce temps-là y mêloit les absurdités les plus grossières, les bouffonneries les plus basses, et que l'abus alla jusqu'à promener dans les places et carrefours Jésus-Christ, la Vierge et les Apôtres représentés par des acteurs ridicules, à l'exemple de Thespis,

qui charioit de village en village ses dieux barbouillés de lie, on fit très-sagement de supprimer ces pieuses indécences. C'est alors que l'on vit naître parmi nous la tragédie et la comédie. Le drame primitif, plus ennobli, fut conservé, en Italie et en Espagne, sous le nom d'*oratorio ;* la France en fut privée jusqu'à notre siècle : il falloit la plume de M. l'abbé de Voisenon pour faire revivre ce genre respectable, et lui donner tout le sublime dont il est susceptible. Il a parfaitement rendu cette simplicité majestueuse de l'Écriture sainte, où l'on trouve le germe et le développement des plus grandes idées. On peut dire qu'en cette partie M. de Voisenon est le digne émule de l'illustre abbé Metastazio, que l'on admirera aussi long-temps que l'on aimera les lettres.

Un spectacle d'une autre nature a mérité l'attention de bien des gens pendant la semaine sainte. Les principaux personnages de la secte des convulsionnaires ont fait voir, dans une maison particulière, à nombre de personnes attirées par le fanatisme ou la curiosité, une fille qui s'exposoit aux épreuves les plus cruelles en apparence, pour le soutien de son parti : on commençoit à lui frapper la poitrine avec une grosse bûche, on lui traversoit le corps d'une épée, on la jetoit dans le feu, et l'on finissoit par la crucifier en lui perçant les pieds et les mains avec de gros clous. Tout ce que l'on raconte d'Appollonius de Thianne, tout ce que Petit de

Lacroix rapporte des sectateurs de Sabato-Feri, dans ses Mémoires turcs, n'approche pas, dit-on, des prétendues merveilles opérées par ces charlatans. Le commissaire de Rochebrune et l'exempt Emeri, qui ont assisté *incognito* à ces exercices de souplesse, en ont terminé la représentation le vendredi saint, par un ordre du lieutenant de police, qui enjoignoit de conduire tous les acteurs en prison, ce qui a été exécuté sur-le-champ. Ces horreurs commençoient à faire impression sur les esprits foibles; mais ce qui doit étonner davantage, c'est que des gens éclairés en aient été les dupes eux-mêmes. M. de la Touche, ex-jésuite, auteur de la tragédie d'*Iphigénie en Tauride*, n'est mort, à ce qu'on assure, que d'un saisissement occasionné par cet affreux spectacle; si cela est, on a bien fait, pour l'honneur de sa mémoire, d'attribuer sa mort à une fluxion de poitrine.

Le *roman* de l'abbé Prevot, que l'on désiroit avec impatience, n'a pas répondu à l'attente du public; on n'en parle plus.

Les *quand* de M. de Voltaire paroissent depuis quelques jours; c'est une satire qui déchire sans miséricorde le discours que M. Lefranc de Pompignan a prononcé à l'Académie Française le jour de sa réception. On prépare une superbe édition italienne et française des *Contes de Bocace*, traduction de Massieu, en dix volumes in-8°, sur papier de Hollande simplement; cet ouvrage est enrichi de 370 figures, vignettes et culs-de-lampe

parfaitement gravés d'après les dessins de Boucher et de Cochin ; chaque exemplaire, grand papier, vaudra 144 liv. pour ceux qui n'auront pas souscrit ; ceux qui souscriront pour dix exemplaires les auront sur le pied de 96 liv. en payant comptant. Il y a vingt-quatre estampes qui se distribueront sous le manteau, parce qu'elles sont d'une liberté plus que cynique.

Je suis, etc.

M. le C. de Durazzo à M. Favart.

1761, 18 mai.

Monsieur,

Vous m'obligerez en gardant pour vous un des deux exemplaires d'*Armide* (*), que je joins ici, et en donnant l'autre de ma part à M. l'abbé Arnaud. J'aurois voulu y joindre aussi un exemplaire de l'*Alcide*, et un de la *Tétide* pour lui; mais ne sachant pas s'il les a déjà, j'attendrai que vous m'en informiez; vous lui ferez aussi de ma part des remercîmens sur la façon obligeante avec laquelle il a parlé de nos fêtes pour le mariage, et de moi en particulier, dans son journal. Si l'*Armide* peut lui fournir un article, j'en serai charmé. Il pourra remarquer, par l'épître qui est à la tête, que j'avois commencé moi-même cet ouvrage avec un de mes amis de Gênes, après mon premier voyage à Paris; cet ami est le marquis Lomellini, qui est actuellement doge dans ma patrie. Si M. l'abbé vouloit se donner la peine d'examiner cet opéra et celui de Quinault, il verra, je crois, la différence, et combien j'ai rendu plus intéressant le rôle d'Armide et celui

(*) Voir ci-après, à la date du premier septembre 1761, la lettre de M. Favart en réponse à ce présent.

(*N. des Éd.*)

de Renaud. J'ai réduit tout le quatrième acte à une seule scène, et ôté par-là l'uniformité du divertissement de cet acte avec ceux du second et du cinquième; toute l'épisode du troisième acte est conservée, quoique je n'aie pas fait parler la Haine; et le petit discours qu'Armide fait en sortant rend cette fin beaucoup plus vive; enfin, j'ai supprimé toutes les cordes, puisque Renaud est réveillé.

Je me trompe peut-être, et je serai charmé que M. l'abbé voie mes réflexions, et qu'il joigne les siennes, pour ou contre, selon qu'il trouvera être le mieux, aimant à être éclairé.

N'ayant point le temps d'achever cet ouvrage, et d'en limer les vers, comme il auroit été nécessaire, je l'ai abandonné à M. de Migliavacca, conseiller de la légation de la cour de Dresde, qui est auprès de moi, et qui est l'auteur de la *Tétide;* c'est celui de tous nos poètes italiens qui imite le mieux le style de l'abbé Metastazio, sous lequel il a travaillé long-temps : pour que le tout parût être de la même main, je lui ai permis de refondre pour ainsi dire mes vers, et je n'ai conservé du mien que ce qu'il a été nécessaire pour mon idée. Vous verrez le surplus par la lettre qui est à la tête de l'ouvrage; je n'ai pas le temps de vous en dire davantage. Je suis avec toute l'estime possible,

Monsieur,

Votre très-humble, etc.
Le comte DE DURAZZO.

M. le C. de Durazzo à M. Favart.

1761, 13 juin.

Monsieur,

Il se peut que, dans quelques semaines, je sois obligé de partir de Vienne pour l'Italie, où je resterai plusieurs mois, ou du moins jusqu'à ce qu'on fasse du changement dans la direction des théâtres. C'est pourquoi je me prive, quoiqu'à regret, de votre correspondance littéraire, pour autant qu'elle regarde cette direction, me réservant ce qui sera particulier, dont nous conviendrons à l'avenir.

Vous serez satisfait, jusqu'à la fin du mois de juin, de toutes les dépenses que vous avez faites par le secrétaire de S. E. Mr le comte de Staremberg, à qui j'écris en conséquence, et même au sujet de la gratification qui vous est due, avec quelque restriction que vous trouvez juste sur les raisons que vous m'en avez marquées vous-même.

J'attendois la pièce *des Trois Sultanes*, que vous m'avez fait espérer; j'en sais tout le succès, et j'avoue que je suis impatient de l'avoir.

J'ai reçu *le Bocace :* d'abord que vous pourrez avoir les figures libres, vous en ferez un ou

plusieurs paquets à mon adresse, et les remettrez à S. E. Mr l'ambassadeur, que vous préviendrez, afin qu'il ne les envoie pas autrement que par courrier.

Quant à la nouvelle édition *des Contes de La Fontaine* et *de Voltaire*, dont vous me parlez, je verrai ce qui me conviendra dans le temps; la continuation de ces dépenses ne laisse pas, au bout de quelque temps, que de faire un objet, et ce ne sera qu'à mon retour à Vienne que je pourrai me décider.

Je voudrois, en attendant, profiter encore de vos lumières; c'est pourquoi je marquerai, dans une note à part, les personnes dont nous pourrions avoir besoin pour notre troupe de l'année prochaine.

Soyez persuadé de toute mon estime et de l'empressement que j'aurai toujours de vous faire plaisir, et croyez-moi tel que je serai toujours,

Monsieur,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

Le comte DE DURAZZO.

M. Favart à M. le C. de Durazzo.

1761, 20 juin.

Monseigneur,

Je crois que mademoiselle Lafond, dont j'ai eu l'honneur de parler à votre excellence, lui conviendroit parfaitement pour les secondes et troisièmes amoureuses dans la comédie, et les premières dans l'opéra comique. Elle est jeune et d'une figure très-agréable, fort sage; elle a beaucoup de talent, elle est musicienne, elle pince joliment de la harpe; sa voix est juste et flatteuse. Je lui ai proposé de s'engager dans la troupe de Vienne, elle m'a témoigné que cela lui feroit plaisir; et sa mère y consent, sur le récit que je lui ai fait de la décence qui s'observe à ce théâtre.

Mademoiselle Lafond est élevée bourgeoisement et dans d'honnêtes principes; elle a refusé de débuter sur nos théâtres, malgré les avantages qu'on lui offroit, dans la crainte d'être confondue avec quelques autres actrices qui déshonorent leur profession.

Nous avons à l'Opéra-Comique le sieur Clairval qui joue les premiers amoureux; il est jeune, bien fait, d'une figure charmante, a beaucoup d'intel-

ligence, de la mémoire, de la noblesse dans le jeu, et saisit aisément tous les caractères; je pense qu'il rempliroit très-bien les troisièmes rôles et les confidens dans le tragique, les seconds amoureux dans le comique, et même les premiers en cas de besoin. Je le propose à V. E., parce que le projet de réunion de l'Opéra-Comique à la Comédie Italienne, sera peut-être mis à exécution à la fin de la foire Saint-Laurent. Quoi qu'il en arrive, Clairval, qui a dessein d'acquérir tous les talens nécessaires pour débuter à la Comédie Française, sera sûrement bien flatté de pouvoir être reçu dans la troupe de Vienne. Je n'ai point encore de nouvelles de M. et M[me] de Nesle. Je m'informerai de la personne que V.E. demande pour les secondes soubrettes; la demoiselle Lusi, qui est actuellement à l'Opéra-Comique, est précisément ce qu'il faudroit; mais M. de Fondpesuis, intendant des Menus Plaisirs, qui a le district de la Comédie Française, l'a, dit-on, engagée pour ce théâtre. M. Marivaux est actuellement à la campagne, je ne puis m'adresser qu'à lui-même pour avoir ses corrections; je lui ai écrit à ce sujet.

On joue à la Comédie Italienne *la Serva Padrona*, en italien; mademoiselle Piccinelli y est extrêmement applaudie, mais elle n'attire pas grand monde.

On répète *le Dépit Amoureux*, intermède en deux actes, de MM. Anseaume et Quetant. On va donner à l'Opéra-Comique *la Fausse Turque;* nous n'espérons pas beaucoup de cette pièce.

Il paroît une brochure sanglante contre Fréron; elle est intitulée : *La Waspérie*, ou *l'Ami Wasp corrigé* (*Wouaspe*). M. de Sartines n'ayant pas voulu permettre d'abord l'impression de ce libelle, M. le Brun, qui en est l'auteur, l'alla trouver, et lui dit : « Ce que je viens d'écrire n'est qu'une » représaille des invectives que Fréron a vomies » contre moi, et qui sont imprimées; si vous » me refusez une approbation tacite, ne soyez » pas étonné si vous apprenez la mort de Fréron » ou la mienne ». Il fit voir en même temps une lettre du prince de Conti qui lui permettoit de tirer lui-même satisfaction de Fréron, si on s'opposoit à l'édition de la *Waspérie*; et M. de Sartine, pour éviter un malheur, y consentit. Je ne garantis point cette histoire qui me paroît compromettre le prince, mais c'est le bruit public; on m'a fait présent de deux exemplaires de cet ouvrage satirique, j'en envoie un à V. E.

M. Gravelot s'est chargé de me faire avoir les estampes libres du *Bocace*; il en choisira lui-même les épreuves : je ne tarderai pas à les envoyer à V. E.

Je suis, etc.

M. Favart à M. le C. de Durazzo.

1761, 12 juillet.

Monseigneur,

M. Bernaut est à Rouen depuis plusieurs jours, et ne reviendra à Paris que vers la fin de la semaine prochaine; j'épierai le moment de son retour pour le voir. Si je savois le nom de l'actrice qu'il propose à V. E. en échange de Mme Bernaut, je pourrois m'en informer aisément : aussitôt que j'aurai quelques éclaircissemens, j'aurai l'honneur de les communiquer à S. E. M^r le comte de Staremberg.

Le Sage Étourdi n'est point de M. Marivaux, mais de Boissi; je ne sache point qu'il y ait fait des corrections, on en auroit sûrement fait usage dans le recueil de ses œuvres rassemblé en 1758. J'ai vu M. de Boissi quelque temps avant sa mort; au sujet de son édition, il ne m'a pas dit un mot de ces prétendues corrections.

J'ai été avant-hier chez M. de Marivaux lui demander s'il avoit fait quelques changemens aux *Sermens indiscrets ;* il m'a assuré qu'il n'avoit jamais retouché cette pièce, et qu'il n'étoit point dans le dessein d'y rien changer.

M. et madame de Nesle font un peu les renchéris; ils ont un ordre de début pour la Comédie Fran-

çaise. J'ai fait demander à M. de Nesle une réponse par écrit à la proposition que je leur ai fait faire.

On a donné, la semaine dernière, à l'Opéra-Comique, *la Fausse Turque*, pièce fausse qui n'aura pas de cours; à peine a-t-on eu la patience de l'entendre jusqu'à la fin. Albert, vieux tuteur, aime sa pupille, il en est extrêmement jaloux; et, ne se fiant pas à lui-même pour la garder, il attend une Cadam (espèce de duègne turque) dont on lui a vanté la vigilance et la sévérité.

Valère, amant de la pupille, étant secrètement informé par elle, se travestit en femme turque et se fait présenter par son valet, déguisé en marchand d'esclaves. Albert croit que c'est la gouvernante qu'il attend, il en paroît satisfait, il sort pour payer le marchand d'esclaves, l'emmène avec lui, et laisse le jeune homme avec sa maîtresse; il rentre un moment après, et le surprend aux pieds de sa pupille; on lui fait accroire que c'est un usage turc, il se paye de cette raison, il remet entre les mains de la fausse Cadam les diamans qu'il a achetés pour en faire présent à sa pupille; dès que Valère les a en main, il s'enfuit avec sa maîtresse et le prétendu marchand d'esclaves, à la vue même d'Albert qui n'est pas assez ingambe pour les suivre. Ce vieillard appelle du secours; les archers et un commissaire ramènent les fugitifs; on dresse un procès-verbal. Albert croit signer sa déposition, et c'est le contrat de mariage de sa pupille avec Valère, et une donation, en leur faveur, d'une

grande partie de son bien. Les paroles sont de M. Brunet, et la musique de M. Gibert.

Les Comédiens Français ont remis au théâtre *Oreste*, tragédie de M. de Voltaire; c'est le plus faible ouvrage dramatique de cet illustre auteur, mais on ne s'en est point aperçu, grâce au prestige des talens de mademoiselle Clairon qui, de jour en jour, devient supérieure à elle-même.

Il paroît plusieurs brochures et des estampes contre les jésuites.

M. de Voltaire a adressé une lettre à M. le duc de la Valière au sujet de l'article d'*Antonius Codrus Urceus*; une autre à l'auteur anglais du *Nouveau Dialogue des Morts*, avec la réponse; une épître à Mme Denis sur l'agriculture, et une lettre fort plaisante à un intendant des Menus; cette dernière se trouve difficilement.

Il y a encore, de cet auteur agréablement fécond, de nouveaux mélanges de littérature, formant un volume *in*-8o.; ils ont été arrêtés à l'impression.

L'Ane Littéraire, critique de l'*Année Littéraire* de Fréron, par M. Lebrun, auteur de la *Waspérie*.

Daïra, roman de M. de la Popelinière, fermier-général, a paru d'abord *in*-8o. On n'a tiré que deux douzaines d'exemplaires de ce format, pour faire des présens; on vient de le réimprimer *in*-12. Fréron fait un éloge magnifique de ce roman; mais, ne lui en déplaise, il ne prend pas dans le public, on le trouve pesamment écrit et sans vraisemblance. Ce n'est pas mon jugement

que je rapporte; j'ai lu avec plaisir une description des amusemens des sérails de Perse, qui m'a paru fort bien faite. Ce morceau, quoique hors d'œuvre, m'a plus satisfait que tout le reste. Ce seroit fatiguer la patience de V. E. que d'analyser cet ouvrage; il suffira de citer un endroit de l'*Avant-propos* qui fait allusion aux tracasseries de ménage que M. de la Popelinière a essuyées avec sa première femme.

Ce début intéresse pour M. de la Popelinière, qui, sans se nommer, expose de la sorte un tableau de ses chagrins dans la personne d'un honnête homme qu'il suppose retiré dans l'île de Scio, et qui, du sein de sa retraite, donne au public l'histoire de *Daïra*.

Tout le monde connoît les infortunes du premier mariage de M. de la Popelinière, et tout le monde sait qu'il ne les a point méritées. Sa vie n'a été qu'un tissu d'actions généreuses, et personne n'a fait plus d'ingrats. Le malheureux abbé de la Coste en est encore une preuve toute récente. M. de la Popelinière joint à l'excellence du cœur tous les talens agréables de l'esprit. Il a fait des comédies charmantes que l'on n'exécute que chez lui pour l'amusement de ses amis; il est fâcheux que sa modestie en prive le public.

Je suis, etc.

M. le C. de Durazzo à M. Favart.

1761, Vienne, 29 juillet.

MONSIEUR,

J'ai reçu toutes vos lettres, dont je vous remercie; et, comme je suis très-occupé aujourd'hui, je me réserve à vous répondre en détail le plus tôt possible.

La correspondance qu'on tient avec vous ne peut être ni plus agréable ni plus utile; ainsi, malgré ce que je vous ai mandé au commencement du mois passé, vous continuerez à m'envoyer tous les ouvrages nouveaux, en tout conformément à ce que vous avez fait jusqu'à présent.

M. le baron de van Suiren, qui auroit pu nous être avantageux dans l'envoi des livres, pour être le fils de celui qui est député ici à la révision de tous ceux qu'on veut introduire, part de Paris, à ce qu'il m'écrit; vous n'aurez donc qu'à suivre la méthode établie, soit dans le choix, soit dans les envois, et vous serez mon correspondant particulier, et qui plus est mon ami, puisque je vois que vous pensez à mon égard comme je ne cesserai de penser sur votre compte, d'après la justice que tout le monde vous rend, et ma

propre expérience. Qu'il ne soit donc plus question de complimens entre nous; supprimez tous les titres et les cérémonies; et croyez-moi tout à vous et pour jamais,

Le comte DE DURAZZO.

M. Favart à M. le C. de Durazzo.

1761, 3 août.

Monseigneur,

M. Bernault n'est arrivé de Rouen que la semaine dernière. J'ai été plusieurs fois chez lui sans pouvoir le joindre ; enfin, je l'ai trouvé hier à l'assemblée de la Comédie Française. Il m'a dit que la jeune actrice qu'il proposoit à V. E. en échange de sa femme, étoit la petite Everard. Je la connois : c'est moi qui lui ai donné les premiers élémens de la comédie, il y a treize à quatorze ans; elle en avoit alors dix ou onze. Le talent étoit né avec elle; il ne s'agissoit que d'en développer le germe. Je l'ai perdue de vue; mais on m'a assuré qu'elle avoit beaucoup acquis: cela doit être, puisqu'elle gagne quatre mille francs d'appointemens. Cependant on ajoute qu'elle n'est pas encore au point de perfection ; mais elle y peut venir. De la vivacité, de l'intelligence, une aptitude à saisir les caractères dans tous les genres, une figure aussi peste qu'intéressante, voilà, autant que je puis me souvenir, le portrait de cette actrice. Il ne faut pas compter sur elle pour la fin de cette année, elle s'est engagée dans la troupe qui va à Genève.

Je me suis informé de Latour; je crois en avoir parlé à V. E. l'année précédente. On m'en a dit du bien; mais il n'est guère connu; et je n'en crois point les rapports, à moins que la renommée ne les confirme absolument. Je n'ai pas encore pu découvrir les autres acteurs que V. E. me demande. Les bons sujets sont très-rares, et ne veulent point s'expatrier à moins de grands avantages.

Le sieur Guigne a débuté à l'Opéra-Comique par le rôle d'amoureux dans *le Cadi dupé*. Il a plu généralement. Sa voix est une espèce de haute-contre qui, sans être bien belle, a quelque chose de très-agréable; sa prononciation est nette, malgré l'accent gascon. Il est bon musicien; acteur, *coussi, coussi*, mais il y a de l'étoffe. On m'a dit qu'il avoit déjà été question de lui pour Vienne; il étoit fort connu de mademoiselle Mergeri.

L'arlequin de Berlin (*) a débuté à la Comédie Française dans les rôles de valets. Son jeu est vif, assez naturel, à l'exception de quelques gestes arlequiniques qui décèlent son talent d'habitude.

Les comédiens Français ont donné trois petites pièces de M. de Sainte-Foix, qui sont applaudies.

Il en est de même d'une pièce charmante qu'on joue actuellement aux Italiens; elle a pour titre :

(*) M. Dancourt, surnommé *l'Arlequin de Berlin*, a donné depuis à la Comédie Italienne *les Deux Amis*, *le Mariage par Capitulation* et *Ésope à Cithère*. M. Favart, après ses débuts, lui procura un engagement pour Vienne. (*N. des Éd.*)

Le Fils d'Arlequin perdu et retrouvé. Je n'ai point encore vu de canevas italiens qui m'aient attaché davantage. Il y a des scènes d'un pathétique à briser le cœur, sans que l'intérêt nuise au plaisant. Le *vis comica* règne d'un bout à l'autre dans cette pièce ; elle est de notre cher Goldini ; on le reconnoît à ses irrégularités, mais encore plus à son génie.

A propos de Goldini, l'intendant des Menus-Plaisirs du roi, qui a le district de la Comédie Italienne, M. de la Ferté, fait venir cet auteur pour soutenir en France l'honneur du Théâtre-Italien. M. Goldoni aura pour ses honoraires sept mille francs par an, voyage payé. Plusieurs amateurs de la langue italienne ont promis de se cotiser pour aider à faire cette somme. M. le duc de Lauraguais a offert cent louis pour sa part ; et M. Bertin, receveur des parties casuelles, homme de beaucoup d'esprit et protecteur des lettres, mais qui n'entend pas un mot d'italien, a dit qu'il donneroit vingt-cinq louis pour les gestes des acteurs.

On donne à l'Opéra-Comique *Georget et Georgette ;* paroles de M. Harni, musique de M. Alexandre. Cette pièce, qui a réussi à l'Opéra, est une imitation de plusieurs autres, et particulièrement d'une comédie anglaise qui a pour titre *la Tempête*, et dont les principales scènes ont été traduites en vers par Destouches. Fréron a vu chez moi l'*Armide ;* il m'en a paru enchanté ; il m'a prié de la lui prêter pour en faire l'analyse. Il parle de cette pièce au commencement de son

avant-dernière feuille, il la loue ; mais il auroit cru déroger à sa qualité, s'il se fût épargné sur la critique. Tous ceux qui liront l'*Armide* ne seront pas du sentiment de M. Fréron. M. l'abbé d'Arnaud rendra sûrement plus de justice à ce charmant ouvrage.

J'ai envoyé, pour la deuxième fois, les feuilles *du Censeur* et de *l'Avant-Coureur* qui manquoient à V. E. Je ferai le relevé de tous les livres que j'ai eu l'honneur de lui fournir ; elle verra si elle les a reçus exactement.

Je n'ai point écrit plusieurs petites brochures pour lesquelles je n'ai rien déboursé ; je ne les mets pas en ligne de compte.

Le *Recueil complet des Estampes libres du Bocace* ne se délivre point encore ; on le promet de jour en jour, et la négligence des graveurs empêche de tenir parole.

Il y a déjà quelque temps que j'ai envoyé à V. E. *Soliman II*. Je vous prie, monseigneur, de m'en dire votre sentiment avec sincérité. Ne m'épargnez point, et jugez-moi sévèrement. Comme je dois remettre cette pièce à l'entrée de l'hiver, j'aurai le temps de profiter de vos observations, si vous daignez m'en favoriser.

J'ai commencé avec Duni une petite comédie en trois actes, mêlée d'ariettes (*le Procès* ou *la Plaideuse*), que je compte finir incessamment. J'aurai l'honneur de vous l'envoyer dès que je l'aurai achevée. Faites - moi la grâce de vouloir

bien m'accorder votre bienveillance, votre protection, et de continuer de me donner vos ordres que je me ferai gloire de remplir, sans autre intérêt que l'honneur de vous être attaché.

Je suis, etc.

M. Favart à M. le C. de Durazzo.

1761, 20 août.

Monseigneur,

Ce n'est point dans ce temps de vacances que l'on fait paroître des nouveautés. Nous avons quelques romans dont je n'entretiendrai point V. E.; elle en trouvera le nombre et les détails dans les journaux périodiques. On vient de faire une nouvelle édition d'une petite comédie en un acte, en vers, de Raymond Poisson, qui fut imprimée il y a environ trente ans. Cette pièce, qui a pour titre *l'Actrice nouvelle*, n'a jamais été représentée. L'illustre mademoiselle Le Couvreur, dont la mémoire est consacrée dans les fastes du théâtre, eut le crédit d'empêcher que les comédiens ne jouassent cette pièce, qui ne fut composée que dans l'intention de jeter sur elle un ridicule. Les principaux personnages de *l'Actrice nouvelle* sont aussi copiés d'après nature : ce sont autant de personnalités. Je joindrai ici quelques anecdotes sur mademoiselle Le Couvreur, morte en 1730. Elle étoit cousine de Tremblin, peintre, qui a eu l'honneur d'être sous vos ordres (d'une honnête famille bourgeoise). Elle reçut une bonne éducation; mais le goût dominant qu'elle avoit pour la comédie, lui fit prendre parti de très-bonne heure

dans une troupe de comédiens de campagne. Elle ne tarda pas à se faire une grande réputation, qui fut confirmée lorsqu'elle parut sur le théâtre de Paris. Sa figure étoit intéressante, elle avoit une belle articulation, mais la poitrine faible : c'est à ce défaut que nous devons le naturel de la déclamation, si heureusement observé depuis par mesdemoiselles Clairon et Duménil. Mademoiselle Le Couvreur ne jouit pas long-temps des lauriers qu'elle avoit cueillis sur la scène; on prétend que ses jours furent abrégés par le poison. Parmi le nombre des adorateurs que ses talens lui avoient attirés, le chevalier de Saxe étoit le seigneur en faveur. Elle lui sacrifia presque tous ses rivaux; je dis presque tous, parce qu'elle s'étoit réservé seulement deux ou trois amis de cœur, entre autres M. de...... Le jeune chevalier qui en avoit conçu de la jalousie, un soir, après avoir reçu de sa chère actrice les protestations de la plus exacte fidélité, se retira l'air satisfait ; mais soupçonnant que son rival ne tarderoit pas à s'introduire sitôt qu'on le croiroit parti, il s'arracha un cheveu qu'il attacha avec de la cire sur la porte et au pilier. Il revint une heure après, et trouva le cheveu rompu. Il frappe ; on lui ouvre ; il fait des recherches, et trouve l'amant caché. Cette aventure, qui auroit dû les brouiller, ne servit qu'à le lui attacher davantage. Je ne sais de quelle façon l'habile comédienne se tira d'affaire ; mais elle trouva le moyen de se justifier. Le chevalier convint que c'étoit lui qui avoit tort. M. de ...

renonça de bonne foi à sa passion, et continua d'avoir ses entrées dans la maison en qualité d'ami. L'attachement de mademoiselle Le Couvreur augmenta si fort pour le chevalier, qu'il n'eut plus lieu de la soupçonner ; et lorsqu'il partit pour se faire recevoir duc de Courlande, elle vendit une partie de ses diamans, et engagea le reste dont elle fit une somme considérable, qu'elle força le chevalier d'accepter. Lorsqu'il fut de retour, il satisfit à la reconnoissance, mais non pas à la fidélité. Il donna des rivales à sa généreuse actrice. Madame la duchesse de B., suivant la chronique scandaleuse, exigeoit qu'on lui sacrifiât la Le Couvreur. Un jour que l'on jouoit *Phèdre*, cette duchesse de B. étoit aux premières loges ; la Le Couvreur l'aperçut, et ne put modérer sa jalousie. Dans la scène troisième du troisième acte, Phèdre dit ces vers à Œnone :

Œnone, et ne suis point de ces femmes hardies, —
Qui, goûtant dans le crime une constante paix,
Ont su se faire un front qui ne rougit jamais.

Au lieu d'adresser ces vers à sa confidente, la Le Couvreur, qui jouoit le rôle de Phèdre, les prononça en se tournant du côté de la duchesse qu'elle parut apostropher avec indignation. Le public qui étoit au fait, applaudit beaucoup. La duchesse frémit de rage, et, dès ce moment, résolut la perte de sa rivale. Peu de temps après, un petit abbé fit un présent de confitures et autres

douceurs, qui fit passer à la pauvre Phèdre le goût des vanités de ce monde. Mademoiselle Le Couvreur avoit l'esprit fort orné. On a donné au public un recueil de ses lettres, qui a été fort recherché. Elle faisoit joliment des vers; elle en a donné un échantillon dans une épître à M. d'Argental. Je regrette de n'avoir pu retrouver cette épître pour vous l'envoyer.

Le chevalier de Rochemort, mousquetaire, excellent poète dans le goût des Lafare et des Chaulieu, a fait l'épitaphe suivante sur la mort de mademoiselle Le Couvreur.

Ci-gît l'actrice inimitable,
De qui l'esprit et les talens,
Les grâces et les sentimens
La rendoient partout adorable,
Et qui n'a pas moins mérité
Le droit de l'immortalité,
Qu'aucune héroïne ou déesse,
Qu'avec tant de délicatesse
Elle a souvent représenté.

L'opinion étoit si forte
Qu'elle devoit toujours durer;
Qu'après même qu'elle fut morte,
On refusa de l'enterrer.

(Cette épitaphe se trouve dans un recueil publié par M. de Laplace, qui l'attribue à Voltaire.)

(N. des Éd.)

M. Favart à M. le C. de Durazzo.

1761, 1er septembre.

Monseigneur,

V. E. ne pouvoit me faire un présent plus agréable que celui dont elle vient de m'honorer. *Armide*, le chef-d'œuvre de Quinault et l'honneur de notre théâtre lyrique, cette triomphante *Armide* que les Français ne soupçonnoient pas qu'on pût embellir, exciteroit leur surprise et leur admiration, si elle s'offroit à leurs regards avec les nouvelles grâces qu'elle doit au génie de V. E. et aux talens de M. Migliavacca. Tout se trouve réuni dans ce charmant poème italien : chaleur d'intérêt, situation pathétique, pompe du spectacle, richesse de poésie, élégance de style et pureté de diction. M. Migliavacca, digne élève de l'immortel Métastase, est, de tous les auteurs italiens, celui qui approche le plus de son illustre modèle ; mais indépendamment des dons précieux qu'il a reçus des Muses, quelle obligation n'a-t-il pas à V. E. ! L'aveu qu'il en fait dans sa préface, ajoute à sa gloire. Le plus grand de tous les avantages, pour un homme de lettres, est d'être guidé par des lumières aussi sûres que les vôtres. Le

témoignage de M. Migliavacca sur la nouvelle *Armide*, en est une preuve authentique. S'il faut faire une comparaison de l'ouvrage italien avec le français, tout le monde conviendra d'abord que Quinault n'ouvre point la scène avec autant de majesté; que son exposition est plus sèche, et que le poète italien, sans être diffus, l'a enrichie d'images sublimes. La scène d'Hidraos est bien rendue. Ce vers m'a plu par la précision :

Vinca Rinaldo, e Armida a vinta.

Le chant qui termine cette scène, est moins plein de pensées que celui de Quinault ; mais c'est un mérite de plus. Un poète ne sauroit mettre trop de simplicité dans les paroles d'un chœur; autrement il occasionneroit une diversion fatigante : c'est en ce cas que l'auteur du poème doit se sacrifier. Je crois même que, dans la plupart des ariettes, excepté celles où se rencontre le choc de deux différentes passions, il faut une unité de sentiment comme une unité d'actions dans un ouvrage dramatique. Les observations que j'ai faites sur l'*Armide* me confirment dans cette idée. Le dialogue coupé de la troisième scène a plus de mouvement que dans l'opéra français, et le chant en deux vers marque mieux l'impatience de se venger ; cela me rappelle un couplet de l'Opéra-Comique, qui critique plaisamment l'inconséquence de nos chœurs ; le voici :

Air : *Réveillez-vous*, *Belle endormie.*

J'ai vu des peuples en alarmes,
Les bras croisés, et le corps droit;
Crier cent fois *Courons aux armes!*
Et ne pas sortir de l'endroit (*).

La quatrième scène offre encore plus de chaleur; j'aime beaucoup le portrait qu'Alcmidor fait d'Armida :

Vendette in lei i Vezzi sono, etc.

Le monologue de Renaud qui suit est naturel, et prépare une sortie plus heureuse que dans l'original. Je passe les scènes suivantes, qui ont les mêmes avantages. Le retour que fait Armide sur elle-même pour bannir son amant de sa présence, tout cela n'est point dans la scène française, et tout cela manque à sa perfection.

Je ne finirois pas si je voulois détailler tous les avantages que j'ai remarqués dans l'*Armida.*

Plus on poursuit, et plus l'intérêt augmente; point de remplissage, point de scènes négligées; celle de la haine est un morceau achevé. La première est de l'expression la plus touchante. Que de noblesse dans la dix-huitième! La confusion de Renaud à l'aspect du bouclier d'Ubalde, et ce triomphe qu'il remporte sur lui-même, élèvent l'ame et la portent à la vertu; mais je ne

(*) Ce quatrain fait partie des *J'ai Vu* de Panard.
(*N. des Éd.*)

crois pas que l'on puisse rien voir de plus parfait que les deux dernières scènes : c'est la touche du génie et le pinceau de la nature.

Si Virgile, le Tasse et Quinault ont prêté quelques pensées pour exprimer la douleur d'une amante abandonnée, on peut assurer que les auteurs de l'*Armide* ne leur sont point inférieurs; ils sont créateurs en imitant : leur copie pourroit servir de modèle aux originaux.

Suivant les ordres de V. E., j'ai donné de sa part l'exemplaire de l'*Armida* à l'abbé Arnauld. Il a été on ne peut pas plus sensible à cette faveur; il m'a assuré qu'il parleroit de cet ouvrage dans le prochain journal. S'il en dit tout le bien qu'il en pense, il ne tarira pas sur les éloges.

L'Opéra-Comique a ouvert son spectacle par *le Cadi dupé*, joli opéra bouffon de MM. Lemonnier (pour les paroles), et de Monsigny (pour la musique); et *le Bal bourgeois*, précédé d'un compliment en forme de prologue du sieur Taconnet, notre souffleur, et suivi du *Bouquet*, ballet du sieur Alard. Le compliment a réussi; on a revu *le Cadi dupé* avec plaisir; *le Bal bourgeois* a été reçu plus froidement. C'est un de mes premiers opéras comiques joué pour la première fois à Paris en 1738, et depuis dans toutes les provinces. Comme la plupart des spectateurs avoient vu jouer ensuite ce rôle principal par Préville, et qu'ils ne retrouvoient dans le petit Bourette aucune trace du comique de cet excellent acteur, ils ont jugé par comparaison; la pièce en a souf-

fert. *Le Bal bourgeois* est une de ces bouffonneries chargées qui ne sont plaisantes qu'autant que le comédien les fait valoir. J'ai ajouté quelques ariettes à cette bagatelle pour la mettre au goût du temps. Je l'enverrai à V. E.; mais je me garderai bien de lui envoyer la musique, quoiqu'il y ait cinq ou six ariettes, des duo et quatuor italiens parodiés, que l'on a trouvés assez bons. Les autres airs ne valent rien; cela n'est pas étonnant, ils sont de moi. *Ne sutor ultra crepidam.*

Ma comédie de *Soliman II* n'est point encore imprimée; mon libraire m'ayant fait attendre jusqu'à présent, j'ai pris le parti de ne la faire paroître qu'au commencement de l'hiver, lorsque les comédiens la reprendront. J'en envoie une copie à V. E. Je serois flatté que monseigneur la jugeât digne d'être représentée à Vienne; mais je crains qu'elle n'ait pas le même succès qu'à Paris. Cette comédie est d'un genre plus national que général; son principal agrément consiste dans l'opposition de nos mœurs à celles des Turcs. Je prie V. E. de vouloir bien m'en dire son sentiment. Si mon ouvrage avoit le bonheur de lui plaire, je serois plus satisfait de son approbation que de tous les suffrages du public.

Je suis, etc.

M. Favart à M. le C. de Durazzo.

NOUVELLES DU JOUR.

1761, 18 septembre.

Monseigneur,

L'Opéra-Comique ne désemplit point, il écrase absolument tous les autres spectacles.

On a donné, lundi, 14 de ce mois, à l'Opéra-Comique, une petite pièce intitulée *On ne s'avise jamais de tout*, de MM. Sedaine et Monsigny. Elle a réussi, moins cependant que *le Maréchal;* on trouve la musique inférieure à celle de Philidor. Il y a pourtant des ariettes de goût et de sentiment qui ravissent par leurs grâces et leur simplicité.

L'Avant-Coureur, dans l'analyse de cet ouvrage, fait un éloge un peu outré des paroles; il se récrie sur la pureté du style, et l'on y trouve des négligences qui démentent son jugement. V. E. connoît assez notre langue pour en juger. Je lui envoie la pièce. On est dans l'attente d'un nouvel ouvrage dramatique de M. de Voltaire, que les Comédiens Français vont donner incessamment.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

On ne parle déjà plus de l'affaire des jésuites. Nos auteurs éphémères sont tombés dans l'inaction; ils sont à l'affût de quelque nouvel événement pour s'exercer.

Il paroît une *Histoire de Messaline;* tous nos jeunes gens ont couru chez le libraire pour l'acheter, dans la flatteuse persuasion que c'étoit une ordure; mais comme ils ont été trompés, l'ouvrage n'a pas fait fortune.

Je suis avec le plus profond, etc.

M. Favart à M. le C. de Durazzo.

1761, 25 septembre.

Monseigneur,

La tête de nos Français est une véritable lanterne magique, où l'imagination représente sans cesse mille tableaux changeans qui se succèdent avec rapidité. *Les Portraits à la mode, les Philosophes, les Ramponneau*, les querelles de MM. de Voltaire et Pompignan, les Wasperies, etc., font place aujourd'hui à l'affaire des jésuites; c'est le seul objet qui nous occupe. Dieu veuille que nous n'en ayions pas de plus sérieux! c'est un nouvel os à ronger, c'est en même temps un nouvel aliment pour nos guêpes, pour nos moucherons et nos plus petits insectes volatiles; ils ont déjà produit un million de vers et de vermisseaux.

De tout ce que l'on a fait sur cette matière, il n'y a peut-être pas deux traits à citer; j'en excepte les jésuitiques, sur la foi de bien des gens qui les prônent. Je n'en dirai rien par moi-même, je n'ai pu encore les voir; plusieurs colporteurs de cet ouvrage ont été mis en prison, et les exemplaires enlevés. On a fait en province une collection des pièces les plus intéres-

santes sur cet événement; elle compose un volume. Je sais quelqu'un qui a obtenu la permission tacite d'en faire entrer une cinquantaine d'exemplaires. Si V. E. est curieuse d'en avoir un, je pourrai le lui envoyer. On vient de publier nouvellement deux ouvrages en vers contre les jésuites; le premier a pour titre *les Remercîmens de la France,* dans lesquels la France ne parle pas français; le second (de 31 pages) est intitulé *Remontrances au parlement;* il est enrichi d'estampes, de vignettes et de notes; les vignettes, les estampes ne valent pas mieux que le texte; en un mot, tout le monde se déchaîne contre les jésuites. La société est le lion malade, il n'y a point d'âne qui ne lui lâche son coup de pied. La semaine dernière, l'on a fait une avanie en public à un ignacien, c'étoit à l'Académie de peinture, où l'exposition des tableaux attira un grand concours. Ce jésuite regardoit attentivement le portrait du roi peint par Michel Vanloo; un particulier fanatique lui frappe sur l'épaule en lui disant: Malheureux! examines-tu ton roi pour savoir où tu dois lui porter le coup? Le jésuite rougit et demeura confus. L'agresseur s'esquiva, il fit bien. C'étoit manquer au lieu, au public, à la décence et au droit des gens. Les enfans de Loyola ne sont peut-être pas encore si abattus, qu'ils ne puissent se relever. Jetez un chat par la fenêtre, il tombe sur ses quatre pattes; je crois qu'il en est de même d'un jésuite.

V. E. embrassant généralement tous les arts,

sera sans doute bien aise d'avoir un détail du salon, elle le trouvera dans le livret ci-joint. Dans le grand nombre des tableaux qui attirent l'admiration du public, la vue se porte d'abord sur les Vanloo, les Boucher et les Vernet. La réputation de ces artistes est trop universelle pour avoir besoin d'éloges; il est besoin de s'étendre un peu davantage sur nos jeunes artistes, qui méritent d'être connus des étrangers.

Le sieur Doyen, âgé de vingt-six à vingt-sept ans, annonce, dans le tableau de *Vénus blessée par Diomède*, tous les talens qui constituent le grand peintre; il paroît s'attacher principalement au coloris de Rubens; sa composition est poétique. Deshays, gendre de Boucher, ne se présente point avec cette fougue d'imagination; mais son pinceau a quelque chose de plus flatteur.

Le sieur Greuze est, dans le genre moyen, un peintre inimitable; tout le monde lui trouve la naïveté de Chardin, mais plus de chaleur de composition et plus de couleur. Le Casanove italien, dont il n'est point fait mention dans le livre de l'explication des tableaux, mérite une distinction entre nos jeunes peintres. Casanove est comme un de ces météores qui surprennent d'autant plus, qu'on ne les attend point; il ignoroit lui-même la supériorité de son talent. On n'avoit vu de lui, jusqu'à présent, que des croquis où l'on trouvoit à la vérité quelques étincelles de génie; ce n'étoit encore que du barbouillage. Un professeur de l'Académie l'encou-

ragea et le força à se mettre sur les rangs. Lorsqu'il fut proposé, tous les peintres s'élevèrent contre lui, persuadés de son incapacité; mais, à la vue de son tableau, ils furent tous frappés d'étonnement, et aucun d'eux ne lui refusa sa voix.

Ce tableau représente une bataille; on y voit *le feu du vieux Parossel avec autant et plus de correction;* tout respire, tout agit, tout est en mouvement, et il n'y a pas une figure qui soit hors de l'action. Casanove a encore exposé deux autres tableaux plus petits, peints dans le goût de *Salvator Rosa;* ils représentent des paysages où l'on voit des soldats qui se reposent. Ces deux morceaux sont d'une touche ferme et d'un bel accord. Je ne quitterai point l'article des peintres sans parler de notre célèbre Latour; il s'est surpassé dans ses nouveaux pastels. Le portrait le plus frappant est celui du *Sophocle français*, notre bon Crébillon. Jamais l'art n'a mieux imité la nature. Ce portrait a été commandé par madame Pompadour; on a fait encore par ses ordres le buste de Crébillon, en terre cuite, pour être exécuté en marbre. Le sculpteur n'a pas tout-à-fait si bien réussi que le peintre; cependant son buste est assuré de passer à la postérité, en faveur de son illustre modèle.

Je suis, etc.

M. Favart à M. le C. de Durazzo.

1761, 12 décembre.

MONSEIGNEUR,

On est toujours dans l'attente de la réunion de l'Opéra-Comique à la Comédie-Italienne. Corby, un des principaux asssociés, est le premier à solliciter pour qu'elle ait lieu. Huit mille livres de rente sont un appât assez puissant pour qu'il sacrifie les intérêts de la société : elle est composée de lui, des sieurs Moette, fils de Moette le libraire; de Hesse, acteur de la Comédie-Italienne; du président Champeron et de moi. Nous ne sommes point compris dans les avantages que l'on fait au sieur Corby; tout ce que nous pouvons espérer, c'est le remboursement de nos fonds. On ne prendra que quatre ou cinq sujets de l'Opéra-Comique; savoir : Clairval, la Ruette, les demoiselles Deschamps et Nesselle. Il n'est point question de Bourette, d'Audinot, de Raton, de Rosalie, non plus que de la petite Luzy, cette dernière étant toujours destinée pour le Théâtre-Français. Un détachement de nos troupes foraines continue de jouer à Versailles avec tout le succès possible; la réussite des pièces de l'Opéra-Comique a engagé les gentilshommes de la chambre

à les faire représenter devant S. M. sur le théâtre de la Cour. On y déjà donné *les Troqueurs* et *On ne s'avise jamais de tout.* Quoique ces pièces aient été rendues par les premiers acteurs de l'Opéra et de la Comédie-Italienne, elles ont beaucoup perdu de n'avoir pas été jouées par les acteurs originaux. Cependant le spectacle a fait plaisir, et demain mercredi, on doit le redonner à la cour.

Les Comédiens Italiens ont représenté à Paris, samedi dernier, *les Deux Amis* ou *le Vieux Coquet*, comédie en vers, en trois actes, mêlée d'ariettes. La musique est du sieur Papavoine, et les paroles du sieur le Bret, déjà connu par plusieurs comédies jouées aux théâtres Français et Italien, et par *le Déguisement pastoral*, opéra comique. Le sujet du *Vieux Coquet* est celui des *Commères de Windsor*, comédie anglaise. Cette imitation n'a pas été heureuse; *le Vieux Coquet* est mort subitement. Voici l'idée de la pièce :

Ariste et Blandin sont deux bourgeois, amis depuis long-temps; leurs femmes ont contracté de même entre elles l'amitié la plus étroite; Dorante, petit maître suranné, qui fait métier d'en conter à toutes les femmes, s'étoit d'abord attaché à madame Ariste, et par une suite de son inconstance il s'adresse à madame Blandin : les deux amies s'accordent pour jouer Dorante. M. Blandin, mari soupçonneux et jaloux, conçoit de l'ombrage; Ariste lui représente ses torts, en l'assurant de la vertu de son épouse; Blandin ne

goûte point ses raisons, il va trouver Dorante, dont il n'est point connu; et sous le nom emprunté de M. de la Grue; il feint d'être un amant maltraité de madame Blandin, il engage Dorante à tâcher de soumettre la fierté de cette femme insensible. Je n'aurai pas grand-peine, répond le Vieux Coquet, je suis déjà très-bien avec la Blandin, je viens d'en obtenir un rendez-vous pour tantôt. Le mari, confirmé dans ses soupçons par ce récit, se retire le cœur gonflé de rage. Madame Blandin, qui, en effet, a donné un rendez-vous à l'insu de son mari, attend le Vieux Coquet qui ne tarde pas à paroître. A peine sont-ils ensemble, que l'on annonce madame Ariste. Madame Blandin fait cacher Dorante dans un panier et le fait emporter par ses gens, en leur ordonnant tout bas de le jeter dans la rivière. Le jaloux entre dans le moment qu'on emporte le panier sans y faire attention; il s'abandonne à des transports furieux, cherche partout, va visiter les appartemens et renverse tous ses meubles; madame Ariste et madame Blandin, restées sur la scène, s'amusent de ce tapage. Dorante, après avoir été bien mouillé, jure de renoncer à toutes les femmes; mais il reçoit un message de madame Blandin, par lequel elle se justifie et l'enhardit à courir de nouveaux risques; le mari vient le trouver encore sous le nom de la Grue, pour lui demander s'il a été au lieu désigné. Oui, répond Dorante, je touchois au moment du bonheur quand le jaloux s'est fait entendre; je n'ai

eu que le temps de me cacher, où? je vous le donne en cent. Dans un panier que l'on a fait sortir à sa barbe. Il lui cache l'aventure du bain par amour propre; mais il l'instruit d'un autre rendez-vous. Blandin se retire dans le dessein de prendre mieux ses mesures pour les surprendre. Dorante ne manque pas de se rendre une seconde fois à l'invitation de madame Blandin; elle le plaint ironiquement du malheur qui lui est arrivé, et en rejette la faute sur ses gens. Le vieux petit maître reprend ses propos de galanterie : on entend la voix du mari; on habille Dorante en vieille, sous pretexte de le faire esquiver. Ariste, sa femme et Blandin paroissent tous ensemble; on bâtonne la fausse vieille que l'on accuse d'avoir conduit l'intrigue. Dorante est reconnu, moqué et bâtonné de nouveau. M. Blandin, instruit par madame Ariste, que tout ce qui s'est passé n'est qu'un jeu pour punir le Vieux Coquet, se guérit de sa jalousie et rend toute sa confiance à sa femme; ainsi finit l'histoire. On ne doit point s'étonner, sur cet exposé, du mauvais sort de cet ouvrage.

La demoiselle Villette a apporté aujourd'hui à l'assemblée son ordre de réception; elle est reçue à demi-part.

Les livres nouveaux qui paroissent ne sont pas intéressans; c'est une *Histoire de Nicolas Flammel*, soupçonné d'avoir trouvé la pierre philosophale; ce sont les *Mémoires du comte de Guise*, roman assez bien intrigué, mais dont on flaire d'une

lieue tous les incidens ; c'est une nouvelle édition, en quatre volumes, des ouvrages du comte de Bielfeld. Au reste, il n'est pas possible de les juger tous définitivement sans les lire d'un bout à l'autre ; il faudroit la vie de Mathusalem pour parcourir toutes nos brochures; entre trois ou quatre cents que chaque année nous fournit, on ne voit pas six ouvrages qui percent.

Je n'annoncerai point *l'Histoire de Nicolas Flammel*, *les Mémoires du comte de Guise*, etc.; mais on peut citer une nouvelle édition des *Mémoires de Sully*, une des ouvrages du baron de Bielfeld, en quatre volumes, avec le portrait de l'auteur ; *la Nature*, ouvrage philosophique, attribué à Diderot ; ce livre est prohibé, il est difficile de l'avoir. Il y a encore une petite brochure qui a fait mettre plusieurs libraires et colporteurs en prison ; elle est intitulée *l'Art de se produire*; mais il ne faut pas d'art pour se produire honteusement; c'est un ouvrage licencieux, il est orné d'estampes; c'est une grâce nue. Monseigneur, sauvez-moi l'anagramme.

Mademoiselle Lolotte Gaucher vient d'être déclarée comtesse d'Hérouville ; elle est fille de feu Gaucher, comédien, que j'ai connu à Strasbourg; c'étoit un fort honnête homme, il lui avoit donné une très-bonne éducation, elle en a bien profité; on ne peut lui reprocher qu'une foiblesse, si c'en est une de céder aux empressemens d'un amant digne d'être aimé. Milord, comte d'Albermal, ambassadeur d'Angleterre à

la cour de France, en devint éperdument amoureux, et parvint à lui plaire. Mademoiselle Gaucher, malgré la modicité de son état, n'ambitionnoit point de richesses; mais le sentiment l'affectoit. Elle ne cherchoit point à se prévaloir de l'empire que ses charmes et ses talens pouvoient exercer sur un amant qui devenoit son esclave; cet amant étoit obligé de deviner ses besoins, de prévenir ses goûts; milord l'étudioit sans cesse : si dans la conversation il échappoit à sa chère Lolotte un mot qui marquât quelque désir, ce désir étoit aussitôt rempli. Une belle nuit d'automne qu'ils se promenoient ensemble, elle s'écria : *Ah que voilà une belle étoile!* Pourquoi dis-tu cela, ma chère Lolotte? tu m'affliges, je ne puis pas te la donner. J'ai tort, répondit-elle, j'ai mon étoile auprès de moi; c'est mon étoile du matin, c'est mon étoile du jour. Je veux être encore celle du soir, ajouta le comte. Ils s'embrassèrent; et comme leurs cœurs étoient purs, leur vie étoit tranquille. Celle du comte étant éteinte, Lolotte se livra pendant plusieurs années aux regrets les plus amers; elle ne vouloit aucune consolation : cependant le comte d'Hérouville fut son consolateur : mais l'estimant autant qu'elle étoit estimable, il ne s'annonça que par des respects, des égards et une constance qui méritèrent enfin du retour. Ils s'épousèrent en secret. M. d'Hérouville croyant qu'il devoit sacrifier au préjugé de la naissance l'authenticité de son mariage, comme si l'union des

cœurs ne devoit pas l'emporter sur l'accolade des écussons et les convenances de la fortune, fit à tout le monde un très-grand mystère de son bonheur. Ils logeoient séparément. Lolotte avoit une maison particulière : elle gémissoit en elle-même de sa situation ; et, trop vertueuse pour en soutenir l'idée, elle a tant fait auprès du comte son époux, qu'elle l'a enfin déterminé à publier leur union. Personne ne murmure de cette alliance, et l'envie ne peut avoir pour objet que la félicité du comte d'Hérouville. Leur maison est le rendez-vous du goût, de l'esprit, de la politesse, des talens et de tout ce qu'il y a de recommandable à la cour et à la ville. On regardoit mademoiselle Gaucher comme une nouvelle Ninon de l'Enclos ; mais on la respectoit davantage.

Madame Gaucher la mère, suivant l'arrangement que l'on a fait, doit vivre en son particulier. Leur séparation a été douloureuse. Il y a un mot de madame Gaucher qui doit attendrir le cœur le moins sensible. Oh ! Lolotte, Lolotte ! a-t-elle dit à sa fille, tu as beau être comtesse, tu n'en seras pas moins pour moi toujours Lolotte.

Je suis, etc.

M. Favart à M. le C. de Durazzo.

1761, 23 octobre.

Monseigneur,

On a donné hier, à la Comédie-Italienne, la première représentation *des Ridicules du Jour*, (*) pièce en trois actes, en prose, de feue madame de Staal. Quel bonheur seroit-ce pour notre nation, si nos ridicules réels avoient le même sort! il n'en seroit bientôt plus question. Cette comédie, imprimée dans les œuvres de feue madame de Staal, sous le titre de *la Mode*, n'avoit jamais été représentée. Les comédiens, séduits à la lecture de cette pièce, écrite avec tous les agrémens du style, le ton du grand monde, et l'air de la vérité, ont cru qu'elle feroit le même effet à la représentation : mais il en est de cet ouvrage comme des tableaux en cire, qui n'ont point fait fortune, parce qu'ils étoient ressemblans à faire peur; on peut se servir de cette expression. L'exposition de ridicules et de vices même qui nous

(*) Cette pièce, intitulée *la Mode*, a été imprimée, en 1755, dans les œuvres de madame de Staal, et donnée au Théâtre Italien sous le titre *des Ridicules du Jour*, le 22 octobre 1761.

déshonorent est faite dans ce drame d'une manière trop sensible. On pourroit dire, si j'ose me servir de cette expression, qu'ils sont modelés sur le nu, et la nudité a révolté le public; car le public, en général, est encore honnête homme; si la comédie ose quelquefois lui présenter des tableaux honteux pour les mœurs, il veut trouver en même temps le correctif. Une nation ne se plaît point à se voir dégradée, et particulièrement les femmes. Tout le monde s'est révolté à la représentation de cette pièce. Madame de Staal ne l'avoit composée que pour la société de madame la duchesse du Maine, et dans un temps où l'on n'étoit pas si délicat. Malgré ce défaut essentiel, cette comédie auroit pu se soutenir s'il y avoit eu de la conduite, de l'intérêt et de l'action; mais rien de tout cela. C'est une enfilade de conversations qui ont peu de rapport entre elles : des scènes décousues, hachées; en un mot, un papillotage qui n'amène rien. En voici l'extrait en abrégé, car on ne peut pas être trop court sur cette matière.

Il étoit question d'un mariage entre un certain Dornac et Julie, fille de la comtesse, héroïne de la pièce. Cette comtesse ne veut plus marier sa fille à Dornac, parce que ce jeune homme lui paroît trop sensé, qu'il n'a point les belles manières, et que son ajustement n'est pas de goût. Ceci est exposé dans la première scène; il s'ensuit plusieurs autres de pure conversation entre différens personnages qui n'ont aucune liaison au

sujet. Dans le deuxième acte, le père de Dornac vient demander à la comtesse les raisons pour lesquelles elle ne veut plus donner Julie à son fils ; la comtesse bat la campagne. Le baron s'imagine que la rupture de cette alliance vient de ce que son fils avoit une maîtresse comédienne suivant l'armée ; il l'avoue à la comtesse, lui en demande pardon pour Dornac, la prie de ne vouloir pas rompre, en lui disant que, lorsque son fils auroit épousé une personne aussi aimable que mademoiselle sa fille, la comédienne seroit bientôt oubliée. La comtesse répond : « Je pourrais bien avoir trop précipité mon jugement...... Si j'avois été mieux informée, l'affaire auroit pu prendre un autre tour....... Je ne trouve pas sa faute impardonnable ». Elle part de là pour accorder sa fille à Dornac ; et le motif qui auroit dû la lui faire refuser, est précisément ce qui la détermine à consentir à leur mariage. Voilà en quoi consiste toute l'intrigue de la pièce.

Les comédiens en préparoient une autre du même auteur, intitulée *l'Engoûment.* Celle-ci est beaucoup plus intéressante et plus comique ; mais ils l'ont abandonnée, découragés par le mauvais succès de la première. Madame de Staal étoit attachée à madame la duchesse du Maine, dont elle étoit la confidente et la complaisante. Elle se trouva malheureusement impliquée dans la conspiration d'Espagne, contre le duc d'Orléans, régent de France ; elle eut beaucoup de peine à sortir de ce mauvais pas. On lira son histoire avec plaisir

dans ses Mémoires ; ils fournissent plusieurs traits historiques, ils sont écrits d'un style pur et naturel, qui les a mis fort en vogue dans le temps qu'ils ont paru. Madame de Staal connoissoit parfaitement le monde, c'est ce que l'on peut voir aisément par la lecture de ses ouvrages et de ses comédies ; mais comme elle n'écrivoit pas en personne de l'art, elle ne savoit point donner une forme régulière, ni mettre de bornes à ce qu'elle composoit ; et sa plume s'abandonnoit à la fécondité de son esprit et de son imagination. Ses œuvres, recueillies en quatre volumes *in*-12, ont été imprimées à Paris, sous le titre de *Londres*, en 1755.

Je suis, etc.

M. Favart à M. le C. de Durazzo.

1761, 8 novembre.

Monseigneur,

J'use de la liberté que vous m'avez donnée de vous écrire familièrement. Au défaut de nos nouvelles littéraires qui sont dans ce temps-ci très-stériles, j'entretiendrai V. E. de nos folies; cela revient au même, me direz-vous, et je suis bien de votre sentiment.

L'infidélité de mademoiselle Hus a piqué l'amour-propre de M. Bertin qui s'est offert par désespoir et par vengeance à mademoiselle Arnould; et comme le dépit est toujours généreux, ledit M. Bertin a proposé des avantages si considérables à cette princesse lyrique, qu'elle l'a trouvé beaucoup plus aimable que son cher M. de Lauraguais, à qui elle a écrit sur-le-champ une lettre très-polie, dont voici la substance à peu près:

Monsieur, mon cher ami,

Vous avez fait une fort belle tragédie, qui est si belle que je n'y comprends rien, non plus qu'à votre procédé; vous êtes parti pour Genève, afin de recevoir une couronne des lauriers du

Parnasse de la main de M. de Voltaire; mais vous m'avez laissé seule et abandonnée à moi-même : j'use de ma liberté, de cette liberté si précieuse aux philosophes, pour me passer de vous. Ne le trouvez pas mauvais; je suis lasse de vivre avec un fou qui a disséqué son cocher et qui a voulu être mon accoucheur, dans l'intention sans doute de me disséquer aussi moi-même. Permettez donc que je me mette à l'abri de votre bistouri encyclopédique.

J'ai l'honneur d'être, etc.

A la lecture de cette lettre, M. de L..... s'écria en frappant sur l'épaule de son valet de chambre : « Fabian, soutiens-moi; ce coup de foudre est » grand! » Il ordonne des chevaux de poste; il part dans le dessein d'immoler la perfide, mais elle avoit eu la prudence de se mettre sous la protection du ministre. L'amant outragé vomit feu et flamme, et sa fureur s'exhale en vers froids et glacés qui, heureusement, ne vous parviendront point. Une maison richement meublée est déjà préparée par M. Bertin pour sa nouvelle sultane. Rien ne lui coûte pour la payer du sacrifice qu'elle lui fait d'un amant illustre par ses talens et par sa naissance; mais il survient un incident : l'estimable épouse de M. de L..... envoie chercher la demoiselle Arnould, et lui dit : « Je vous mets en possession d'une terre, et je vous assure deux mille écus de rente, mais aux conditions que je vais vous prescrire : c'est que vous ne verrez plus

mon mari, c'est que vous n'aurez point d'autre amant, et que vous quitterez l'Opéra. Vous avez, ajouta-t-elle, des enfans de M. de L.....; je vous fais un état honnête, afin qu'il ne soit pas dit que ces pauvres enfans-là soient fils de p..... Faites vos réflexions. Après y avoir pensé un moment (car cela mérite qu'une fille d'Opéra y pense), mademoiselle Arnould, pénétrée de tant de bontés, se jette aux genoux de sa bienfaitrice, et consent. » Ceci fait honneur à toutes les deux. Voilà donc M. Bertin pour ses frais, à moins qu'il ne se mette au nombre des consolateurs secrets de la nouvelle petite dame, qui, vraisemblablement, en aura grand besoin. Je n'affirme point cette anecdote; mais c'est le bruit public.

OBSERVATIONS PHYSIQUES.

V. E. a entendu parler d'une négresse qui, après quelque séjour à Londres où elle fut attaquée d'une maladie aiguë, changea tout-à-coup du noir au blanc. Un phénomène aussi singulier vient de se montrer en France : madame d'Aiguillon est changée du blanc au noir. Tous nos médecins et nos physiciens préparent déjà des dissertations sur cet événement. J'en ai vu quelques-uns qui prétendent que c'est une espèce de jaunisse, et qu'il y en a de trois sortes, la jaune, la gris de lin et la noire. Voilà de la pâture pour nos observateurs.

On a arrêté un commis du bureau des fermes générales, pour des estampes scandaleuses qui

pourroient écarter le peuple du respect et du devoir qu'il doit à ses maîtres ; je ne ferai point le détail de ces gravures, les planches ont été brisées.

Autre phénomène intéressant. La Seine est perdue depuis près de cinq mois ; la source n'en est pas absolument tarie, mais les filets qu'elle donne se perdent dans le sable, à huit lieues de son origine. Cette rivière laisse dans son lit une lacune de plus de quatre lieues, que l'on passe à pied sec ; c'est ce qu'on n'avoit point vu de temps immémorial. Dans la Bourgogne, presque toutes les sources d'eau vive ont été également desséchées. On ne s'est point aperçu à Paris de cet épuisement : l'Yonne, l'Aube, la Marne et les rivières adjacentes ont flué avec la même abondance.

LITTÉRATURE.

Il y a de nouveaux *car* de M. de Voltaire, au sujet de l'*Éloge historique du duc de Bourgogne*, commandé à M. Lefranc de Pompignan par M. le D. et madame la D. Il sembloit qu'une matière aussi respectable eût dû mettre l'ouvrage du panégyriste à l'abri de la critique; mais M. de Voltaire, qui possède souverainement l'art de passer décemment sur toutes les bienséances, a tourné sa plaisanterie satirique avec tant d'adresse que l'on n'y trouve point de traits offensans pour la cour ; ils retombent tous sur M. de Pompignan.

On imprime l'*Histoire des Querelles littéraires*, en 4 gros volumes *in*-12 ; l'auteur commence à *Zoïle* et finit à *Fréron*. On m'a cité plusieurs anecdotes de cette compilation, qui m'ont paru très-curieuses, et qui n'ont jamais été imprimées.

Il paroît un traité très-ample sur l'*amitié*, volume *in*-8°; on l'attribue à madame de Boufflers. Cet ouvrage est estimé généralement sans contradiction.

SPECTACLES.

Mademoiselle Rosalie gagne de plus en plus dans l'esprit du public ; il paroît que l'on a des espérances bien fondées sur cette actrice. Les comédiens Italiens ont donné depuis peu deux pièces italiennes à l'impromptu qui ont fait plaisir ; la première est *Pantalon rajeuni :* elle paroît tirée des *Amours de Titon et de l'Aurore*, idille charmante de M. de Moncrif, trop connue pour la rapporter. Voici le sujet de la pièce italienne : Pantalon, vieillard amoureux de Rozaure, en est méprisé à cause de son âge ; il s'abandonne au désespoir. Il rencontre un magicien qui lui rend toute la vigueur et tous les agrémens de la jeunesse, qu'il conservera tant qu'il sera fidèle à Rozaure, dont il lui promet du retour. Pantalon se trouve au comble de ses vœux ; il ne tient pas parole au magicien, mais son premier objet est de se venger des airs de mépris de Rozaure : il s'en fait aimer, et lui préfère une rivale. Au moment qu'il va épouser cette nouvelle conquête, le magicien

reparoît, touche Pantalon de sa baguette, et le remet dans son premier état. Le sieur Colalto, qui joue le rôle de Pantalon, s'en acquitte avec la plus grande perfection.

La deuxième pièce a pour titre *les Noces d'Arlequin;* elle étoit d'abord en cinq actes, on l'a réduite en trois. Je passe sur l'intrigue de cette pièce, qui est commune et froide; mais il y a à la fin du dernier acte une scène française qui enlève tous les applaudissemens. Le tableau de *Greuze*, exposé dernièrement au Louvre, en a fourni le sujet; il est mis en action avec tant de vérité, que l'on croit voir le tableau même dont on a animé les personnages.

J'ai envoyé à V. E. un petit conte moral de l'abbé Aubert, qui donne une idée de ce morceau de peinture inimitable.

L'Opéra-Comique a eu un succès si brillant la foire dernière, qu'il a réveillé la jalousie des autres spectacles. Il est maintenant question d'un autre projet de réunion de l'Opéra-Comique avec le grand Opéra. S'il a lieu, on verra *Blaise le Savetier*, ou *le Maréchal*, réprésenté à la suite d'*Armide;* cela sera curieux.

L'Académie de Musique donne aujourd'hui mardi la première représentation de la reprise d'*Armide*. On a fait quarante mille livres de dépenses pour soutenir cet opéra; je rendrai compte en détail de sa réussite.

Je suis, avec le plus profond respect, etc.

M. Favart à M. le C. de Durazzo.

1761, 11 novembre.

Monseigneur,

Presque tous les ans, dans cette saison, nos nouvellistes oisifs font mourir de gaîté de cœur quelques personnes qu'ils croient intéresser le public : ils ont tué, cet automne, la Ruette et Clairval, acteurs de l'Opéra-Comique, lesquels se portent très-bien. Ils avoient de même publié faussement la mort de la princesse Galitzin; la nouvelle n'étoit qu'anticipée : cette pauvre princesse n'est plus, elle est morte la semaine dernière. Les mauvais plaisans disent, à ce sujet, que mademoiselle Clairon est veuve. L'amitié dont la princesse l'honoroit avoit fourni matière à nos épigrammatistes. J'ai connu beaucoup madame de Galitzin ; elle avoit la bonté de me donner accès auprès d'elle, et je puis lui rendre justice. C'étoit une femme respectable qui fuyoit le monde, mais qui aimoit les arts et les protégeoit; sa morale étoit pure, autant que ses mœurs. Nos Français veulent toujours que le sentiment ou les sensations d'une femme soient occupés; comme celle-ci n'avoit point d'intrigue, on lui supposoit

des raisons secrètes pour n'en point avoir. Pauvre siècle ! pauvre peuple !

M. de Voltaire vient de faire paroître l'*Histoire du czar Alexiowitz*, *in*-12 et *in*-8°. On n'est pas absolument bien content de cet ouvrage : on le trouve plus séchement écrit que les autres productions de ce célèbre auteur. On désireroit qu'il se fût plus étendu sur le caractère et les mœurs de son héros ; on aime à connoître les grands hommes dans les détails domestiques comme dans les grandes opérations. M. de Voltaire a prévu ce reproche, il veut se justifier ; mais empêchera-t-il qu'on ne désire? Quoi qu'il en soit, on reconnoît toujours l'historien de Charles XII ; c'est toujours Voltaire. Quand il n'y auroit que la description de la Russie, cela suffiroit pour contenter les lecteurs les plus difficiles. V. E. trouvera dans l'envoi l'exemplaire *in*-4°, avec les cartes.

LIVRES NOUVEAUX.

Testament politique de M. de Belle-Isle. Cet ouvrage vient d'être prohibé ; il se vendoit quarante-huit sous, on n'en trouveroit pas maintenant pour un louis.

Lettre du comte de Butte au sujet des *Mémoires de M. de Choiseul* sur les propositions de paix.

Observation d'un Américain, petite brochure qui ne contient rien de nouveau.

Le Jésuite errant. Cette brochure, d'environ trente pages, contient des lettres attribuées au

général des jésuites et au R. P. Alphonse, sur la conjuration contre le roi de Portugal.

Le Diable cosmopolite, poème en vers de dix syllabes.

Pièces fugitives de MM. de Voltaire, Desmahis, et de différens auteurs.

Examen fugitif desdites pièces.

Alexandre, tragédie de M. Fénélon.

L'Espiéglerie amoureuse, ou *l'Amour matois*, opéra-bouffon, tragi-comico-poissard, en un acte.

Je n'envoie à V. E. que les quatre dernières brochures, comme étant relatives au théâtre et aux belles-lettres. J'y joins une petite lettre de M. de Voltaire.

M. Piller a fait partir *l'Isle des Fous, le Peintre amoureux*, et trois autres intermèdes, qui sont: *le Diable à Quatre, le Jardinier et son Seigneur*, et *Georget-Georgette*, partitions.

SPECTACLES.

La cour et la ville sont dans la plus grande fermentation; depuis les princes des princes jusqu'à la plus vile populace, tous les ordres de l'État sont dans l'attente d'un grand événement; l'intérêt des nations semble disparoître devant un intérêt plus grand. De quoi s'agit-il? *Parturient montes, nascetur ridiculus mus;* c'est notre petit Opéra-Comique qui fixe l'attention générale. Trois factions s'élèvent contre lui. Nos gentilshommes de la Chambre continuent de demander sa réunion à la Comédie-Italienne qui ne s'en soucie

guère, quoique cela puisse lui être favorable. Les directeurs de l'Opéra, excités par M. Bertin, qui s'est mis à leur tête depuis qu'il s'est arrangé avec mademoiselle Arnould, demandent que le spectacle forain soit incorporé avec l'Académie Royale de Musique, toute ridicule et nuisible que seroit pour elle cette innovation. D'un autre côté, la Comédie-Française prépare des mémoires dans la vue d'anéantir ce genre de spectacle, qui fait abandonner *Rodogune* et *Cinna* pour des bagatelles. Tant de conjurations, tant de différens intérêts à concilier, feront peut-être le salut de l'Opéra-Comique; tous ces débats lui donnent une célébrité et des protecteurs qu'il ne devoit pas attendre de son mérite.

Les acteurs de ce spectacle se sont séparés après la foire; une partie est allée jouer à Versailles, et l'autre à Lyon. Mademoiselle Luzi a été reçue, dans cette dernière ville, avec des applaudissemens outrés; mademoiselle Raton n'y a pas le même avantage. La petite Nessel fait, à Versailles, l'admiration de tous les spectateurs par sa façon de chanter; et Clairval y est devenu la cocluche de toutes les femmes par ses talens et sa figure. On ne sauroit supporter l'idée qu'il ait été garçon perruquier; on travaille à le faire descendre d'une ancienne maison d'Écosse.

Quel que soit le sort de l'Opéra-Comique, les intérêts du sieur Corby, un de nos principaux associés et créature du ministre, n'en souffriront aucun dommage : on lui assure six mille livres

de pension viagère, et, après sa mort, quatre mille livres réversibles sur sa famille. Ses adjoints n'auront rien à espérer que leur remboursement; on me flatte cependant que j'aurai aussi une pension pour avoir été, en France, le créateur de ce mauvais genre; mais, *inter nos*, je méritérois plutôt les étrivières.

On doit jouer, devant S. M., *le Maréchal* et *On ne s'avise jamais de tout*, mais on n'emploiera point les acteurs de l'Opéra-Comique dans ces pièces; elles seront représentées par la demoiselle Lemière, le sieur Larrivée de l'Opéra, les sieurs Rochard, Cailleau, et la demoiselle Villette de la Comédie-Italienne. Je doute que ces sujets rendent aussi bien ces pièces que les acteurs primitifs.

On vient de faire de nouveaux réglemens à la Comédie-Italienne, imprimés en trois volumes *in*-16, en forme d'almanach; c'est un catéchisme pour les acteurs, danseurs, gagistes, et tout le *bataclan*. Par un des articles de ces réglemens, il est défendu très-expressément à toute danseuse, de quelque qualité et condition qu'elle puisse être, d'occuper dorénavant aucune place à l'amphithéâtre, sous quelque prétexte que ce soit. Cet article, foudroyant pour nos danseuses, a fait naître une scène publique : la demoiselle .... Ma foi, le nom ne me revient pas; mais comme nos beautés cabriolantes se ressemblent presque toutes par les mœurs, on mettra le nom que l'on voudra. Le foyer étoit rempli. M. de la Ferté, auteur de ces réglemens, présidoit au milieu

d'un cercle nombreux ; la demoiselle, tout éplorée, perce la foule et vient se jeter aux genoux de l'intendant des Menus : « Ah ! monseigneur ! monseigneur ! révoquez votre cruel arrêt ; voulez-vous que je meure de faim en me défendant l'entrée de l'amphithéâtre ? Vous m'ôtez le pain et la viande de la main. » Tout le monde a beaucoup applaudi à cette naïveté ; mais cet aveu sincère n'auroit pas empêché la suppliante d'être chassée, si ses protecteurs n'avoient parlé pour elle. Heureusement elle s'en étoit fait beaucoup. On l'a reléguée dans la petite loge des danseuses, où elle continue de s'arranger du mieux qu'elle peut ; nos petits maîtres n'y perdent rien.

Emilie et Louison, nièces de Dehesse (*), âgées l'une et l'autre de quatorze ans, ont été sur le point d'être enlevées nuitamment par M..... et M. de Sainson. Les deux petites filles avoient donné leur consentement ; les domestiques étoient d'intelligence ; le perruquier avoit fait faire de fausses clefs ; la chaise de poste étoit à la porte ; la conspiration alloit éclater au moment qu'elle fut découverte. Dehesse, ayant renfermé ses nièces sous le cadenas, attendit le jour pour les mener au couvent ; mais on ne voulut pas les y recevoir par un motif de conscience. Effectivement, c'eût été faire un vol à la société. La petite Louison

(*) Dehesse (Jean-Baptiste), dit Deshayes, acteur, puis maître des ballets de la Comédie-Italienne.

(*N. des Éd.*)

avoit pris goût à l'enlèvement à la foire Saint-Germain dernière. Ce même monsieur l'avoit fait disparoître. Elle fut perdue une nuit et rendue le lendemain par autorité de la police ; ce perruquier, sacrificateur de l'innocente petite victime, ayant machiné le complot, fut mis à Bicêtre, où il est encore.

Je suis, etc.

M. Favart à M. le C. de Durazzo.

1761, 13 novembre.

Monseigneur,

La remise de l'opéra d'*Armide* a le succès le plus éclatant. On n'a rien épargné pour en assurer la réussite. Les décorations sont de toute beauté. La dernière, surtout, produit le plus grand effet. La destruction du palais d'Armide est une des plus belles choses qu'on ait vues en ce genre; elle est de la composition du sieur Piètre, décorateur de l'Opéra, de la Comédie-Italienne et de l'Opéra-Comique; c'est le même qui a décoré le théâtre de Dresde : les habits sont magnifiquement exécutés et d'une très-belle entente; ils sont faits sur les dessins du sieur Boquet. Notre célèbre Boucher a aidé ces deux artistes de ses conseils. Tout est bien caractérisé, à l'exception de la Haine à laquelle on a donné ridiculement un grand manteau. Il y a beaucoup à désirer dans l'exécution des machines; toujours des cordages maussades, et des monstres plus capables d'exciter les ris que d'inspirer l'épouvante : ajoutez à cela des diables qui viennent froidement sur une même ligne, en portant des flambeaux au même niveau. On a, selon l'usage d'à présent,

lardé cet opéra de nouvelles symphonies de différens compositeurs ; on a ajouté, dans les fêtes, plusieurs ariettes postiches, dont le choix n'est pas approuvé ; on se plaint beaucoup du jeu des acteurs. Enfin, *Armide*, malgré son brillant succès, ne réunit pas tous les suffrages.

Les Français vont donner *l'Ecueil du Sage*, comédie en cinq actes, en vers, de M. de Voltaire. Il y a long-temps que cet ouvrage est composé ; il avoit d'abord pour titre : *Le Droit du Seigneur.* Cette pièce avoit été arrêtée à la police. M. de Crébillon, censeur des théâtres, ne l'a permise qu'à condition qu'il y mettroit une scène de sa façon : on ne croiroit pas que l'auteur de *Radamiste* eût, à quatre-vingt-dix ans, assez de fraîcheur et de gaîté dans l'esprit pour écrire dans le genre comique. Cependant sa scène est remplie de vivacité et de bonnes plaisanteries ; du moins en ai-je jugé ainsi à la lecture qu'il m'en a faite.

Tous les amateurs des lettres se font honneur de souscrire pour l'édition de Corneille par M. de Voltaire. Je vais retenir un exemplaire pour V. E.; le prix est beaucoup au-dessous de la valeur de l'ouvrage.

LIVRES NOUVEAUX.

Je ne sais si l'on a remis de ma part à V. E. le *Mémoire historique sur la Négociation de la France et de l'Angleterre*, qui a été adressé à M. l'ambassadeur de France à Vienne.

Nous attendons avec impatience le livre sur *l'Éducation*, de J. J. Rousseau, citoyen de Genève ; toutes les personnes qui en ont déjà vu des fragmens, en font le plus grand éloge ; le libraire Duchène a payé le manuscrit 7000 liv., argent comptant, et se félicite d'avance de faire un marché très-avantageux.

Il paroît plusieurs petits romans et autres frivolités qui ne valent pas la peine d'être cités.

Il y a encore des gens assez fous pour écrire sur la pierre philosophale, on vient de faire un poème intitulé : *L'OEuvre hermétique;* c'est un logogriphe qui ne peut être entendu que des adeptes : *fiat lux.* L'auteur dit qu'il a caché son nom dans cette anagramme, *aurum claudit in sinu salso.* Ce poème est suivi d'un autre qui a pour titre : *La Création où l'auteur n'a rien créé.*

M. de Montboissier, âgé de dix-neuf à vingt ans, vient d'être conduit à la Bastille, pour une action qui révolte la nature : ennuyé de voir vivre son père, il prit la résolution de l'empoisonner. Ayant mêlé de l'arsenic dans des œufs brouillés, il les présenta à son père qui, heureusement, ne fit qu'en goûter. Un coureur, qui en mangea, mourut sur-le-champ. M. de Montboissier le fils, poussé aussitôt par ses remords, se donna plusieurs coups de couteau, en s'accusant à son père de l'avoir empoisonné.

Cette saison n'est pas fertile en nouveautés, nous n'avons que quelques brochures peu intéressantes. Voici les principales :

Remercîment de Candide à M. de Voltaire. C'est encore un de ces ouvrages composés dans la seule vue de déprécier cet auteur célèbre. Non content de lui reprocher ses mœurs, et de lui supposer une intention marquée de renverser tout ce que la religion, l'humanité, et le gouvernement ont de plus sacré, on trouve encore son style inégal, ses pensées plates, ses plaisanteries froides et déplacées; enfin, on l'accuse d'infidélité, et pour comble de ridicule, d'ignorance. Le ton d'ironie qui règne dans cette brochure est maussade et froid; l'ironie est l'arme la plus triomphante de la critique; mais qu'il faut d'adresse et de légèreté pour la manier, et que l'auteur du *Remercîment de Candide* s'en sert lourdement et de mauvaise grâce! C'est un pygmée qui veut lever la massue d'Hercule pour le frapper, mais qui tombe sous le fardeau qui l'écrase lui-même.

L'Oracle des Philosophes, autre libelle contre Voltaire : c'est une nouvelle édition, ou plutôt c'est la première avec un titre nouveau. On a rendu compte de cet ouvrage.

Anatomie du cerveau de Voltaire : cette pièce est rare; je ne l'ai vue que manuscrite, je doute même qu'elle ait été imprimée. Il y a de bonnes plaisanteries; mais l'idée n'est pas absolument neuve.

Je suis, etc.

M. le C. de Durazzo à M. Favart.

1761, Vienne, 12 décembre.

J'ai reçu toutes vos lettres, monsieur, chacune dans leur temps, avec tout le plaisir imaginable. Je viens de les relire encore, pour pouvoir y répondre, et avec le même plaisir que la première fois. Toutes m'ont intéressé infiniment. Je souhaiterois que la ville de Vienne fût aussi fertile en événemens que Paris, pour pouvoir vous rendre le change; mais les mœurs de ce pays, toutes contraires à celles du vôtre, ne me fournissent rien qui puisse être mis en parallèle avec la variété des nouveautés dont Paris fourmille; c'est pourquoi je me bornerai à des remercîmens sans nombre, des soins et des peines que vous prenez de me tirer de l'état léthargique où je serois peut-être plongé à trois cents lieues des arts et des sciences, sans vos épîtres que je vous prie de me continuer avec la même exactitude.

Mandez-moi, je vous prie, le destin de l'Opéra-Comique; je m'y intéresse doublement par la part que vous y avez. J'ai pris toute la part possible à l'incommodité qui vous est tombée sur les yeux, et je me flatte que celle-ci vous trouvera en meilleure santé, et en état de reprendre le cours de

vos travaux poétiques, et notre correspondance.

Je vous prie de vouloir bien continuer à souscrire pour *le Censeur hebdomadaire*, et pour le *Journal étranger* auquel je pourrai fournir quelques articles.

J'attends vos œuvres avec l'impatience de quelqu'un qui connoît le mérite de vos ouvrages, et les succès heureux qu'ils ont eus. Je retiens l'exemplaire de celles de Corneille, pour lequel vous vous êtes engagé.

Voici la liste des choses que je voudrois avoir, et que je vous prie de m'envoyer.

Les deuxième et troisième parties de l'atlas de M. de Mornas. Les réglemens de la Comédie-Italienne, et la musique du *Cadi dupé*, que je veux comparer avec celle que je viens de faire faire ici, et qui a eu toute la réussite imaginable.

Comme M. l'ambassadeur et M. Piller ne m'ont depuis long-temps envoyé aucun décompte pour ce qui concerne les avances que vous avez faites pour moi, je vous prie de me mander si ce dernier est en règle vis-à-vis de vous, et s'il vous a remis vos déboursés. Parlez-moi sur cela sans façon et naturellement, afin que je donne des ordres en conséquence; ce sont de ces choses qui ne doivent pas être en retard. Je vous recommande encore l'acquisition de la chanteuse qui nous manque, et vous prie de me croire pour la vie tout à vous.

Le comte DE DURAZZO.

M. Favart à M. le C. de Durazzo.

1761, 25 décembre.

Monseigneur,

Deux fois le Conseil des dépêches s'est assemblé pour discuter la grande affaire de l'Opéra-Comique. A la dernière audience, l'archevêque de Paris s'est présenté avec toute la pompe de la prélature comme partie intervenante en faveur du spectacle Forain. S. M. a été fort étonnée qu'un prince de l'église devînt l'avocat des histrions qu'il excommunioit ; elle en a plaisanté S. E. Mr le duc de Richelieu est venu à la charge. « Ne trouvez pas mauvais, Mr l'archevêque, lui a-t-il dit, que les Comédiens-Italiens et l'Opéra-Comique vous fassent assigner pour déduire vos raisons. » Notre saint prélat a paru déconcerté; mais ses raisons étoient qu'un spectacle de plus produisoit un avantage pour les pauvres, à cause du quart de la recette qu'on prélève. M. le procureur-général et les administrateurs des hôpitaux ont appuyé fortement l'instance de Mr l'archevêque. Le roi qui n'est pas autrement attaché à ce grand projet de réunion, en a marqué son indifférence; autant en a fait M. de Choiseul. Ce sage ministre a dit: « J'ai fait mon incorporation

militaire; que l'on fasse, si l'on veut, l'incorporation comique. » Cette cause si importante pour toute la nation sera portée au grand bureau des pauvres, où elle doit être jugée en dernier ressort demain samedi 26 décembre. Il y a tout lieu de penser que les choses resteront dans l'état où elles étoient ci-devant, et que le sublime projet est échoué. Il y aura peut-être quelque *retentum* que nous ne prévoyons pas. Je ferai part à V. E. du jugement que l'on prononcera. D'une façon ou d'autre, nous ne pouvons compter sur les demoiselles Nesselle et Lusi; et, en conscience, je ne saurois m'en mêler sans me rendre odieux. V. E. peut leur écrire; mais je doute que l'on puisse les déterminer à quitter ici un avantage dont elles sont contentes. Je ne vois pour le présent que mademoiselle Collet (*). J'ai déjà donné plusieurs fois son signalement; le voici encore: C'est une fille de quinze ans et demi, ni grande, ni petite; sa taille est bien prise et svelte; il n'est pas encore question des grâces de l'embonpoint, mais elles s'annoncent. Quoique ses yeux soient petits, ils ont de la douceur, de l'expression, et quelquefois du feu. A travers sa mine naïve, on voit certaines petites friponneries dont elle ne se

(*) La demoiselle Collet débuta à la Comédie-Italienne avec succès au mois de janvier 1761; elle avoit peu de voix, et étoit un peu minaudière. Elle fut reçue à demi-part pour les deuxièmes rôles, mais elle mourut à l'âge de vingt-deux ans.

(*N. des Éd.*)

doute pas. Ce n'est pas une grande voix, mais elle chante avec goût et justesse; elle est d'ailleurs fort bonne musicienne, et joue très-joliment du par-dessus de viole. Elle pourra se charger des secondes soubrettes et des premières, suivant l'exigence du cas. Je ne la crois pas encore bien rompue dans la comédie, mais elle ne tardera pas à se faire : on a de la mémoire, à son âge. L'étude de son emploi lui coûtera peu, surtout ayant trois mois d'avance. Je ne lui ai offert que trois mille livres; nous serons peut-être obligés d'ajouter encore cinq cents livres. Mes associés, les directeurs de l'Opéra-Comique, lui ont proposé cent louis si elle vouloit quitter la Comédie-Italienne; elle auroit les intervalles des foires, pendant lesquels elle pourroit gagner beaucoup. Il faut donc lui présenter un équivalent. Je vous ai encore dit, monseigneur, qu'elle étoit d'une conduite fort décente ; mais je ne m'en porte pas caution. On fait souvent par naïveté ce que d'autres font par raffinement. Voici un trait de sa simplesse: Mademoiselle Collet, piquée des préférences que M. de Laferté accordoit à mademoiselle Lafond, sa bonne amie, alla le trouver un matin, et lui dit en laissant échapper quelques larmes: « Je sais, monsieur, que vous avez des bontés pour mademoiselle Lafond, parce qu'elle en a pour vous. Tout le monde dit que vous voulez me nuire, parce que je n'ai pas voulu ; mais ce sont de vilains propos. Vous savez bien, monsieur, que cela n'est pas vrai; et, si vous m'aviez fait l'honneur

de me demander quelque chose, je suis trop attachée à mes devoirs et trop honnête fille pour avoir osé prendre la liberté de vous refuser. »

Mademoiselle Collet m'a demandé une quinzaine de jours pour se déterminer. Si elle vous convient, monseigneur, je vous prie de me le marquer aussitôt, afin que je passe son engagement. Si nous laissons encore échapper celle-ci, nous aurons peine à en trouver une autre.

V. E. aura, par la première occasion, les livres qu'elle demande. Je vous prie, monseigneur, de vouloir bien agréer un exemplaire des *Sultanes* que je joins à cette lettre. J'ai parlé à M. l'abbé Arnaud; il est extrêmement flatté que V. E. s'intéresse à son journal. Il m'a dit qu'il seroit bien heureux si les Métastase et les Migliavacca vouloient bien de même y contribuer.

Je réserve pour une autre lettre quelques anecdotes et l'article des nouveautés littéraires.

Je suis on ne peut plus sensible, monseigneur, la part que vous prenez à ce qui me regarde. Chaque mot de votre lettre est une goutte de baume pour mon cœur. Je ne sais si l'on suit à Vienne comme à Paris le ridicule usage de faire des complimens à la nouvelle année : en tout cas, recevez les miens; ils sont sincères; ils ne coulent point de la plume, c'est du sentiment; mais tous les jours me sont égaux pour vous donner des preuves de mon zèle.

Je suis avec respect, etc.

P. S. Madame prend la liberté de vous adresser de mauvais vers de sa façon, qui seroient excellens si son esprit pouvoit rendre les expressions de son cœur (*).

LIVRES NOUVEAUX que j'envoie à V. E.

Essais Historiques sur l'Angleterre.

Cet ouvrage est estimé; on y trouve en effet de fort bonnes choses. Il a paru en même temps un volume *in-8°* intitulé: *Les Mœurs anglaises*, ou *Appréciation des Mœurs et des Principes qui caractérisent actuellement la Nation Britannique.*

Ce livre est assez bien écrit, mais c'est un rabachage de morale que l'on trouve partout.

L'Inoculation du bon sens est encore un livre de morale, mais traité d'une manière plus piquante, et qui contient des vérités hardies. C'est un tableau trop fidèle de nos ridicules et de nos vices, que j'ai honte de produire en qualité de bon Français.

Les Amours de Mirtil, je les envoie pour les gravures.

Les Impostures innocentes, ou *les Opuscules de M. Meunier de Kerlon.* Tout ce qui est sorti de la plume de cet auteur a toujours été recherché; l'érudition et la pureté du style lui ont acquis un nom parmi les gens de lettres.

(*) Ces vers n'ont point été retrouvés.

(*N. des Éd.*)

Le Superstitieux, comédie en trois actes, par feu Romagnesi, comédien italien.

Cet ouvrage dramatique a eu beaucoup de succès dans sa nouveauté en 1740. On vient de l'imprimer pour la première fois. Le comique de cette pièce est un peu chargé; mais il est extrêmement plaisant lorsqu'il est bien rendu par les acteurs. Il y a au dénouement une scène pathétique où mademoiselle Silvia portoit l'attendrissement jusqu'aux larmes.

J'aurai l'honneur de vous écrire dans quelques jours.

Je suis, avec le plus profond respect, etc.

M. Favart à M. le C. de Durazzo.

1761, 29 décembre.

Monseigneur,

Grâce à notre saint archevêque, dont la main apostolique a la puissance de lier et délier : l'Opéra-Comique, excommunié et béni tout à la fois, restera dans le même état, et, qui plus est, sous la protection de Son Em.: c'est une affaire décidée.

Les Comédiens Français donnent, aujourd'hui mardi, 19 octobre, la *Zulime* de M. de Voltaire. On dit qu'il y a beaucoup de changemens à cette tragédie, qui est entre les mains de tout le monde. Tant mieux! M. de Voltaire sait se corriger.

Le sieur Dubelloi, ci-devant comédien en Russie et l'auteur de *Titus*, n'en déplaise au fameux abbé de la Coste, le galérien, qui lui disputoit cette tragédie, vient d'en faire une nouvelle, où, sous des noms supposés, il a mis en action les malheurs d'Eponime et de Sabinus. M. de Chabanon, de l'Académie des belles-lettres, a traité le même sujet historiquement. Les deux pièces reçues aux Français sont en concours; chaque auteur se dispute l'avantage de passer avant son rival. Le sieur Dubelloi est le premier en date; mais M. de Chabanon s'appuie sur ce

que M. de Chateaubrun, inscrit avant eux deux pour une autre tragédie, a bien voulu lui céder son rang. Madame la marquise de Villeroi et les autres partisans du comédien de Russie insistent pour qu'il ait l'avantage d'être joué le premier, attendu que l'on dit que l'ouvrage de M. de Chabanon est beaucoup meilleur. Je ne sais ce qu'il en sera; mais l'homme sage doit toujours se défier des jugemens anticipés des sociétés particulières ; c'est au public à décider, et il arrive rarement que le public se trompe.

On a remis aux Italiens la comédie des *Sultanes*, toujours reçue avec la même indulgence. J'ai eu l'honneur d'envoyer à V. E. un des premiers exemplaires. On répète au Théâtre-Italien *la Farce Dei tre Gobbi*, traduite en français par Lélio Riccoboni fils. Je crois que les ariettes feront plaisir; c'est de la bonne musique italienne; les paroles me paroissent bien coupées. Cette plaisanterie se dénoue mal ; mais si elle réussit, ce sera un dénouement heureux. Je crains, dans cette facétie, le personnage d'une espèce de Tartaglia. Un des trois bossus bègue s'arrête sur des syllabes indécentes ; c'est beaucoup hasarder chez une nation dont les oreilles sont d'autant plus chastes que les mœurs sont plus corrompues.

Les Français disputent aux Italiens le sujet *des Trois Bossus*. Tabarin, qui vivoit avant Molière, en avoit fait une petite farce qui se trouve dans son recueil; mais si Tabarin a mis ce conte sur la scène, il l'a tiré des *Facétieuses Nuits de*

Straparole, lequel Straparole, en remontant à la source, auroit bien pu le tirer des *Contes Orientaux*, tels que *les Mille et une Nuit, les Mille et un Jour*, etc. Je ne sais précisément où l'original se trouve; je ne m'en souviens plus. Je n'ai point ces bagatelles sous les yeux.

LIVRES NOUVEAUX.

Les Querelles littéraires, quatre volumes *in*-12. Cet ouvrage renferme plusieurs particularités singulières, et beaucoup de choses qui ont rapport au dramatique. *Le Traité de l'Amitié*, ouvrage généralement estimé; et *la Nature*, par M. Helvetius : ce livre prohibé est extrêmement rare. J'envoie ces trois articles et *l'Esprit des Tragédies*, *l'Almanach des Théâtres*, *le Catéchisme des Semainiers de la Comédie-Italienne*, *l'Actrice nouvelle*, *le Superstieux* et *la Partition du Cadi dupé* (*). C'est pour la deuxième fois que je fournis ces deux derniers articles; il y a quatre ou cinq mois que V. E. a dû les recevoir.

Mon recueil ne paroît point encore; les deuxième et troisième parties de l'atlas ne sont point encore au jour; l'auteur doit les proposer par souscription.

L'Histoire de France de l'abbé de Velly, continuée par Villaret, passe pour un excellent livre; je dois engager V. E. à en faire l'acquisition.

Je suis, etc.

(*) Joli opéra comique de M. Lemonnier.

M. Favart à M. le C. de Durazzo.

1762, 4 janvier.

MONSEIGNEUR,

A moins que de faire des extraits des almanachs nouveaux, les journalistes auront beaucoup de peine à trouver de la matière pour remplir leurs feuilles. Je n'entretiendrai pas V. E. de toutes les bagatelles éphémères que l'on voudroit faire passer à la faveur des éphémérides, ni de l'adresse des libraires pour faire acheter à un curieux d'almanachs nouveaux deux ou trois cents fois le même calendrier en l'entourant de ponpons.

Le Censeur hebdomadaire doit faire le détail de ces opuscules dans sa feuille. Il faut qu'il ait un grand courage pour lire tant de frivolités, et encore plus de temps à perdre pour les analyser. Cependant je ne méprise pas tous ces almanachs sans exception, il y en a de nécessaires : tels sont ceux *du Commerce, d'Agriculture, d'Arts et Métiers*, etc., et plusieurs autres. Il y en a encore d'une utilité morale, comme ceux de Nau. Cet auteur, qui peut être compris dans le nombre des bons chansonniers français, a mis en vaudevilles *les Fables de La Fontaine;* les enfans aimant naturellement à chanter, retiennent plus aisément

une maxime ajustée sur un air qui leur plaît, que récitée par un pédagogue qui les ennuie. Je suis persuadé que si l'on mettoit le rudiment en musique, on en ôteroit la sécheresse rebutante qui dégoûte tant les jeunes commençans, et que l'on verroit des progrès plus rapides. Les lois, l'histoire, la philosophie, tout se chantoit dans les premiers temps pour inculquer davantage les faits dans la mémoire ; c'est l'origine de la poésie.

L'Almanach des Théâtres contient plusieurs anecdotes sur les auteurs dramatiques; je l'envoie à V.E., qui m'a demandé tout ce qui est relatif aux spectacles. L'abbé de la Porte est l'auteur de ce petit ouvrâge. Depuis quatre à cinq ans, je lui ai fourni des matériaux, et j'ai tâché, autant qu'il m'a été possible, de rectifier les erreurs qu'il avoit faites dans les années précédentes. Les circonstances fâcheuses où je me suis trouvé depuis six mois, m'ont empêché de donner mes soins à son dernier almanach de 1761, où il s'est glissé de nouvelles fautes. Je ne les releverai point, parce qu'il doit faire paroître dans quelques jours *le Tableau des Théâtres* qui sera beaucoup plus correct.

Il y a de nouveau :

Un Poème sur la Déclamation, par M. Dorat.

Les Mœurs du Temps paroîtront jeudi.

Tancrède paroîtra le 10.

L'Histoire des Conjurations, Conspirations, commencée par M. Duport du Tertre, et finie par M. Desormeaux, tomes IX et X.

La Louisiane, roman de Rousseau, en six parties.

Histoire de Jean Sobieski, roi de Pologne, par l'abbé Coyer, trois volumes *in*-12.

Traité de l'Impôt, de M. le chevalier Fleuri.

L'Histoire des Théâtres de l'Europe, par Riccoboni.

Je suis, etc.

M. Favart à M. le C. de Durazzo.

1762, 12 janvier.

Monseigneur,

Un philosophe visionnaire vient de publier des *Rêveries sérieuses, badines et morales*. Voici une de ses rêveries :

Hier matin je dormois; il m'est fort permis de dormir, puisque tant d'esprits sublimes, à commencer depuis Homère jusqu'aux auteurs de nos jours, ont dormi et dorment quelquefois d'un profond sommeil : je dormois donc, et de plus je rêvois; il m'est encore permis de rêver, il y a tant de gens qui rêvent dans tous les états! je dormois donc, et je rêvois. Voici mon songe:

Je me figurois que nous étions encore dans ces temps de calme dont la dernière paix fit jouir l'Europe. Les peuples commençoient à goûter le prix du bonheur, ils alloient devenir sages. L'Angleterre faisoit des traités sur l'agriculture, la population, le commerce et les droits de l'humanité.

La France, à son exemple, se rendoit philosophe, l'empire de la Folie sembloit s'anéantir, et s'exerçoit sur l'art de penser. Tout-à-coup, au

milieu d'un ciel serein, on entendit un bruit confus de grelots et de sonnettes; je levai les yeux, et je vis une figure légère et diaphane qui n'avoit pas plus de densité que les nuages; encore plus mobile, elle parcouroit en un clin-d'œil toutes les parties de notre hémisphère.

Cet être singulier tenoit à la main une marotte garnie d'une infinité de grelots harmonieux, qui tous avoient leur propriété particulière, et tous étoient étiquetés: *Ambition*, *Curiosité*, *Frivolité*, *Caprice*, *Amitié*, *Amour*, *Amourette*, etc. Je suivis en esprit ce fantôme aérien; il s'arrêta d'abord, arracha de sa marotte un des grelots qu'il jeta vers le continent et qui tomba sur l'Amérique; c'étoit le grelot de l'Ambition, il éclata comme une bombe, il en sortit la Fraude aux yeux louches, la Trahison qui sourit et poignarde, et une foule de calamités.

Alors je vis des hommes se tuer impitoyablement, pour le poil dont on fait les chapeaux.

Un deuxième grelot est jeté sur notre continent; il tombe chez les Bulgares. Ce grelot avoit pour titre *l'Héroïsme;* un génie vaste, et qui peut prétendre à tout, le saisit, le presse; il en sort l'invasion, la cruauté et la fumée de la gloire. Le même fantôme jette encore çà et là plusieurs grelots; je ne sais pas ce qu'ils devinrent, mais je vis la mer couverte de débris de vaisseaux, cinq ou six cent mille hommes tués, des ravages, des incendies. J'entendis le bruit des tempêtes, des orages, et le fracas de cent mille bouches à

feu qui vomissoient la mort. Au milieu de tant d'horreurs, la France jouissoit de la sérénité de ses jours les plus heureux; Paris surtout, dont les habitans ignoreroient, sans nos gazettes, si l'on est en guerre; Paris offroit encore l'image de l'indolence et de la mollesse. Le nuage qui renfermoit l'esprit de vertige, passoit alors sur notre bonne ville; il nous tombe un grelot, il en sort, *ô stupete, gentes!* il en sort, quoi? de petites figures chantantes, dont les sons glapissans et mal articulés ont cependant la vertu de charmer tous ceux qui les entendent: leurs accens magiques enchantent la ville et la cour. On s'attroupe autour de ces marionnettes, tout est dans la fermentation: de tous côtés accourent nombre de gens distingués par du rouge, du bleu, du violet même; ils s'empressent, ils trottent, ils s'inquiètent, et le tout pour décider si les colifichets comiques chanteront dans la ville ou dans les faubourgs. Alors la Folie triomphe et s'écrie: « Voilà mes Français! voilà mes véritables sujets qui me seront toujours fidèles ». Le songe du philosophe visionnaire finit en cet endroit.......

Enfin, enfin, enfin, voilà le sort de l'Opéra-Comique décidé; la réunion aura son plein et entier effet au 1er février prochain. Plus d'opéra comique aux foires, mais sur le Théâtre-Italien pendant toute l'année, à l'exception cependant de la semaine de la Passion, dans le cours de laquelle on représentera, comme à l'ordinaire, sur le théâtre de l'Opéra-Comique, à la Foire

Saint-Germain, nos petits opéras bouffons pour l'intérêt des pauvres et l'édification des badauds.

Les acteurs de l'Opéra-Comique seront sur le pied de gagistes à la Comédie-Italienne jusqu'à Pâques prochain; après ce terme, ils seront reçus, et, pour leur faire place, il est question d'une réforme considérable. J'envoie à V. E. la liste des proscrits; mais je vous prie de ne pas encore la rendre publique; on me l'a confiée sous le secret du mystère.

Balletti, fils de Silvia, joue les premiers et seconds amoureux dans l'italien et le français.

Lejeune, pour l'emploi des premiers dans les pièces françaises et les intermèdes; c'est ce même Lejeune dont la réputation a été si grande en province.

Le fameux Rochard, qui a passé pour le dieu du Chant, mais qui malheureusement a vieilli sur la scène.

Desbrosses, musicien et acteur passable pour les utilités.

Madame Bagnioli, pour les caractères, les mères et les amoureuses en partage avec mademoiselle Catinon; elle chante un peu, elle est bonne comédienne dans tous les emplois, et le public l'applaudit.

Madame Carlin, ci-devant Suzette Foulquier, sœur de Catinon; elle joue les soubrettes et les amoureuses.

La signora Piccinelli, cantatrice et première amoureuse dans l'italien.

On comprend dans la réforme mademoiselle Catinon même, qui a toujours fait et qui fait encore les délices du public par sa danse légère et par ses talens pour la comédie.

Les sujets de l'Opéra-Comique qui doivent remplacer ceux des Italiens renvoyés, sont Clerval, Laruette, Audinot, et les demoiselles Nessel et Deschamps. Les sujets de l'Opéra-Comique, qui ne seront pas employés et qui chercheront à se pourvoir, sont 1° la demoiselle Arnould, très-bonne pour les caractères; elle a beaucoup de vivacité dans son jeu : sa voix est assez agréable; sans être musicienne, elle exécnte les morceaux les plus difficiles avec une grande précision. Sa figure est bien au théâtre; elle est aussi fort bien sous l'habit d'homme; ce ne seroit pas une mauvaise acquisition : je crois qu'elle joueroit bien les soubrettes. Elle a de la mémoire, et n'a pas plus de vingt-un à vingt-deux ans. 2° Mademoiselle Flarigny, jeune, bien faite, gentille, jolie voix; mais peu de talens. 3° Les sieurs Guignet, gascon, bon musicien haute-contre. 4° Paricit, acteur connu depuis long-temps, belle figure, voix mordante, acteur passable pour les comiques chargés; il deviendroit bon s'il vouloit travailler. 5° Bourel, qui a fait pendant huit ou dix ans les beaux jours de l'Opéra-Comique; il est regardé par plusieurs comme le premier acteur de ce spectacle; il joue supérieurement les ivrognes, les rôles d'Alain et Nicaise, et les Crispins. Il est petit, mais bien fait; son masque

est extrêmement comique, et son jeu des plus naturels; il a peu de voix, et son organe n'est pas agréable dans le chant; cependant il a tenu son coin dans nos intermèdes français.

Il ne m'a pas encore été possible de finir avec mademoiselle Collet; je lui ai cependant offert jusqu'à quatre mille livres. Elle se flatte toujours qu'elle restera à la Comédie-Italienne, quoiqu'on lui ait annoncé le contraire. Je me suis plaint de ses délais à M. de la Ferté, qui doit lui faire signifier son congé, avant cinq ou six jours, par M. le duc de Richelieu.

M. Dancourt m'a prié de proposer une actrice recommandée par le sieur Le Kain et mademoiselle Duménil de la Comédie-Française. Cette actrice se nomme Victoire; elle a joué à Gand, et long-temps à Parme; elle s'offre pour partager les premiers rôles, les Silvia dans l'italien, et seconder l'emploi des soubrettes.

J'ai écrit à M. Rousselois conformément aux intentions de V. E.; je lui ai envoyé *le Sage étourdi* (*).

M. de Voltaire a écrit à mademoiselle Clairon au sujet de *Zulime :* Je vous remercie, dit-il, des

(*) Cette pièce est une comédie en trois actes et en vers de M. de Boissy; elle fut représentée au Théâtre-Français, le 3 mars 1741, sous le titre de l'*Indépendant*, et remise au même théâtre le 14 juillet 1745 sous son nouveau titre; elle n'eut que sept représentations.

(*N. des Éd.*)

soins que vous avez pris pour une petite folle dont je n'ai jamais pu rien faire.

Les Comédiens Français représentent cette pièce; elle n'a pas un succès brillant.

On doit donner, lundi prochain, *l'Écueil du Sage*, du même auteur; on espère beaucoup de cette dernière. Il y a six semaines que toutes les loges sont louées pour la première représentation et les quatre suivantes.

M. de Voltaire, cet auteur infatigable, que personne ne se lasse de lire, trouve toujours, au milieu de ses occupations les plus sérieuses, le temps d'amuser le public par des plaisanteries. V. E. lira avec plaisir ses *Étrennes aux Sots* et *le Sermon du Rabin à Kil*, que j'ai l'honneur de lui envoyer.

Les mauvais plaisans disent que M. de Voltaire a trois pierres sur l'estomac qui pourront l'étouffer: *le czar Pierre-le-Grand, dom Pèdre et Pierre-le-Cruel*, tragédie, et l'édition des *Œuvres de Pierre Corneille.*

Les Comédiens Italiens ont donné, lundi 12, la première représentation d'*Armide*, parodie de l'opéra du même nom. Cette bagatelle n'a pas été mal accueillie.

Je suis, etc.

M. Favart à M. le C. de Durazzo.

1762, 19 janvier.

Monseigneur,

J'ai reçu une lettre de M. Rousselois ; il me marque que l'on n'a pas besoin de mademoiselle Collet. Cependant je l'avois déterminée ; et M. le duc de Richelieu, ayant égard à mes représentations, ne l'a point placée sur la liste des acteurs de l'Opéra-Comique et de la Comédie-Italienne ; elle n'a plus, pour le présent, d'autres ressources que de s'engager pour Bordeaux. Elle m'en a fait des reproches ; je lui ai demandé quinze jours pour lui rendre compte de ce que V. E. décidera à son sujet.

SPECTACLES.

Comédie-Italienne, Opéra-Comique.

La réunion de l'Opéra-Comique à la Comédie-Italienne s'est faite mercredi dernier, suivant les arrangemens que j'ai eu l'honneur de marquer à V. E. : Clairval, Laruette, Audinot et les demoiselles Nessel et Deschamps sont les acteurs incorporés ; les autres chercheront fortune comme ils pourront.

L'Opéra-Comique a débuté par *Blaise le Savetier* et *On ne s'avise jamais de tout.* La première pièce a été reçue très-froidement, la seconde a fait plaisir ; mais, en général, on a trouvé les acteurs de la Foire un peu mesquins sur notre théâtre. Cependant Clairval a joué supérieurement, et la petite Nessel a chanté avec tout le goût possible. Il y a toute apparence qu'Audinot et la Deschamps seront renvoyés à Pâques ; on entend trop le premier, et point du tout la seconde. Laruette pourra se soutenir ; comme il est excellent musicien et assez bon acteur, on espère que son art et son jeu suppléeront, avec un peu de travail, à quelques défauts qu'on lui trouve.

On ne s'avise jamais de tout et *Blaise le Savetier* ont été précédées de la *Nouvelle Troupe,* pièce en un acte du Théâtre-Italien, dans laquelle Cailleau a une scène qu'il rend d'une façon si triomphante, que le public, accoutumé à juger par comparaison, a eu de la peine à supporter Audinot.

Clairval a fait un compliment qui rouloit sur la réunion. Le discours a été trouvé mauvais, mais l'orateur a été applaudi.

L'affluence a été extraordinaire ; dès midi, il n'y avoit plus un billet à distribuer. Plusieurs personnes ont été estropiées ; un homme a rendu l'ame dans la presse. Les acteurs de l'Opéra-Comique étoient dans le cas de dire comme Mont-Fleuri et Pradon : « Les Molière et les Racine se

glorifieront de leurs succès, quand ils verront, comme à nos pièces, des portiers tués, des gardes forcés, des spectateurs étouffés; c'est alors que nous pourrons leur céder l'avantage.

Le mardi 2, les Comédiens Italiens ont donné la première représentation de la farce des *Trois Bossus*, traduite de l'italien. Cette nouveauté n'a pas été heureuse : le public n'a point donné dans la bosse. Le détail de cette pièce est inutile à faire; le sujet en est trop connu en Italie.

Nous répétons actuellement *Annette et Lubin*, pastorale en un acte, en vers, mêlée de vaudevilles et d'ariettes; c'est une pièce que ma femme a faite avec son teinturier. Je ne dois dire ni bien ni mal de cet ouvrage; je l'ai fait représenter à la fête qu'on a donnée pour la noce de M. de Mailly et de mademoiselle de Périgord. Elle a reçu beaucoup d'applaudissemens; mais les suffrages d'une société ne donnent pas toujours droit de prétendre à ceux du public. Nous en ferons l'épreuve jeudi prochain.

Nous avons tiré *Annette et Lubin* des *Contes moraux* de M. Marmontel. Ce sujet, aussi difficile à mettre décemment au théâtre que celui des *Sultanes*, vient encore d'être traité, à ce qu'on m'a dit, par l'auteur des *Contes moraux*. M. Marmontel, à qui nous nous étions confiés, nous a fait mystère qu'il avoit dessein de travailler lui-même son propre fonds; et j'apprends que nous serons en concurrence. Je ne doute pas qu'il ne l'emporte par ses talens, et par la musi-

que de M. de la Borde, fermier général, qui a composé les ariettes de sa pièce. Le public en jugera.

Comédie-Française.

L'Écueil du Sage de M. de Voltaire s'est soutenue jusqu'à présent; mais la réunion de l'Opéra-Comique a engagé les Comédiens Français à retirer cette pièce. *L'Écueil du Sage* est une comédie remplie de beautés, et de défauts monstrueux. Les deux premiers actes ne paroissent point appartenir aux trois autres; on est tout surpris de voir les acteurs passer du ton trivial de la farce aux accens graves de la tragi-comédie et même de la tragédie; mais si cette pièce a des censeurs, elle a encore plus d'approbateurs. Tout ce qui sort de la plume de M. de Voltaire est respectable, et l'on y trouve toujours des traits qui caractérisent le grand homme. M. de Choiseul vient d'obtenir le rappel de M. de Voltaire, avec deux mille livres de pension du roi; le retour de notre poète jette Fréron dans les plus grandes alarmes. L'auteur folliculaire cherche à se plastronner contre les brocards.

On lui a envoyé du séjour des délices l'épigramme suivante, attribuée à M. de Voltaire mais qui ne paroît point digne de sa touche :

Voltaire en esprit fort plein d'orgueil et de ruse,
Après avoir choisi le sein des protestans;
Pour éviter les sacremens,
Vient mourir à Paris sachant qu'on les refuse.

M. Dancourt, qui a l'honneur d'appartenir à V. E., a lu aux Comédiens Français sa comédie, intitulée *les Deux amis*. Elle a été reçue avec acclamations; je pense qu'elle le mérite. Elle est remplie de chaleur, de mouvement et de vrai comique. M. Dancourt doit être encouragé.

Le sieur Tessier a débuté dans les rôles de valets; son succès n'est pas brillant. Nous aurons encore bientôt une nouvelle tragédie de M. de Voltaire, intitulée *Olympie*. M. Marin, censeur de la police, en survivance de M. Crébillon, a lu une petite comédie qui a pour titre *la Fleur d'Agathon*. Elle a été reçue; on la donnera incessamment.

M. Crébillon touche à sa fin; il a reçu les sacremens, s'est réconcilié avec l'Église, son fils et M. de Voltaire. Il édifie et plaisante tout à la fois, et sa gaîté badine avec la mort. On connoît la fermeté d'ame de l'auteur d'*Atrée*; mais on est surpris de voir en même temps, dans le même homme, un infortuné qui pleure sur ses ouvrages, et un Rabelais qui dit: « Tirez le rideau, la farce est jouée. »

NOUVELLES BROCHURES.

Le Salon, poème de M. Piron. Le titre ne répond point à l'ouvrage, et l'ouvrage ne répond à rien. Il est affligeant pour l'humanité de voir un grand homme produire de si petites choses.

M. Colardeau, auteur d'*Astarbé*, de *Caliste* et de plusieurs héroïdes, vient de nous prouver,

dans un petit poème intitulé *le Patriotisme*, qu'il ne faut pas avoir soixante ans pour penser, et que l'ame de la poésie dépend des ressorts de la jeunesse ; c'est une expérience physique. M. Colardeau travaille à une traduction, en vers, des *Bucoliques* et des *Géorgiques de Virgile*; toutes les grâces et le génie du poète latin se trouvent dans cet ouvrage ; et M. Vatelet, auteur du poème *de la Peinture*, qui a entrepris la même traduction, et qui en a lu des essais à l'Académie, n'aura pas beau jeu avec notre jeune poète.

On a réimprimé *la Confession et la Mort de M. de Voltaire*; on y a ajouté *son Testament*. C'est une froide plaisanterie qui voudroit être drôle, et qui n'est que plate et ennuyeuse. Le plan fournit à l'épigramme ; mais l'auteur n'a pas su aiguiser un trait. V. E. me grondera de lui envoyer cette brochure ; mais tout ce qui regarde le prince de nos poètes devient intéressant pour ou contre.

Je suis, etc.

M. Favart à M. le C. de Durazzo.

1762, 24 janvier.

Monseigneur,

Je suis désespéré de n'avoir rien encore à vous mander de certain ; les sujets dont V. E. a besoin sont presque introuvables ; une actrice formée, jeune, d'une jolie figure, bonne musicienne, qui réunisse les talens de la voix à ceux de la comédie, nous paroît un phénomène, *rara avis in terris.* Le talent nous manque à présent en France dans toutes ses parties ; la disette de la capitale annonce la pauvreté des provinces ; nous ne pouvons rien recueillir des débris de l'Opéra-Comique, tant pour le chant que pour la danse ; mademoiselle Deschamps est incorporée à la Comédie-Italienne, mademoiselle Nessel est engagée avec le prince de Conti ; la petite Luzi s'est fourrée dans une direction de comédiens ambulans, où elle a une part entière ; selon moi, cette jeune actrice, quoiqu'elle n'ait point une voix telle que V. E. la désire, me paroîtroit préférable à tout ce que j'ai vu ; c'est une intelligence si nette, c'est une disposition si naturelle à l'art théâtral, que je crois remarquer en elle toute la finesse raisonnée de l'ancienne Quinault Dufresne, et cet instinct

rare et précieux qui caractérise notre inimitable Dangeville aux yeux malins, au ton naïf. Je vous ai dit, monseigneur, que l'on mitonnoit mademoiselle Luzi pour le Théâtre-Français; rien n'est plus vrai, mais on lui permet de courir les provinces pour se perfectionner. Je lui ai fait écrire; point de réponse : j'ai demandé à M. de Fronsac la permission de l'engager pour Vienne, on m'a fait une pirouette sur le talon; point de réponse. Je pense qu'une lettre de la part de V. E. feroit plus d'effet que mes sollicitations. Au défaut de mademoiselle Luzi, je reviens à la charge sur mademoiselle Oger, et plus encore sur mademoiselle Baptiste, dont je connois les talens; elle est actuellement en Hollande, à ce qu'on m'assure, elle fait les beaux jours de la Haye et d'Amsterdam; mais les Provinces-Unies ont fait les siens. La fortune dont elle jouit la mettroit dans le cas d'exiger des avantages considérables.

S'il est difficile de trouver des actrices, il l'est encore plus de trouver des danseuses, et surtout dans le genre sérieux. J'ai fait venir chez moi mademoiselle Guimard, supérieure à mademoiselle Leclerc; je n'ai rien épargné pour l'avoir, elle a tout refusé. Elle entre à l'Opéra avec des appointemens médiocres; mais le roi lui assure une pension viagère de huit cents livres; il en est ainsi de Pouponne, danseuse charmante, et de plusieurs autres à qui j'ai fait les mêmes propositions; je n'ai point été écouté. Pour peu qu'une nymphe ambulante sache faire un saut à l'ita-

lienne, un entrechat ouvert, une gargouillade; la voilà dans un équipage, et 50,000 livres ne l'indemniseroient pas de son casuel. Les princes hongrois ne sont pas plus curieux de beaux chevaux, que nos seigneurs français de filles de théâtre; et le luxe pour les danseuses est à un si haut degré, que l'on n'a plus de ressources que dans les jeunes élèves.

M. Master, en relation avec toutes les danseuses de l'Europe, m'a promis de me trouver un sujet pour remplacer mademoiselle Leclerc dans l'espace d'un mois ou six semaines.

Je suis, etc.

M. Favart à M. le C. de Durazzo.

1762, 30 janvier.

MONSEIGNEUR,

Un de mes étonnemens est le grand succès d'*Annette et Lubin.* Je croyois que, d'après le joli conte de M. de Marmontel, il étoit aisé de faire un petit rien agréable, pour peu qu'on eût l'adresse de le rendre théâtral; mais je ne m'attendois pas que cette bagatelle eût pu réussir au point de faire déserter les autres théâtres. C'est une espèce d'enthousiasme, ou plutôt une preuve de notre frivolité, que de la bonté de l'ouvrage; les chef-d'œuvres du Théâtre de la Nation n'ont jamais attiré une plus grande affluence. Toutes les loges sont toujours louées d'avance; et, dès trois heures, il n'y a plus de billets. Le chant simple et naturel des vaudevilles, soutenu des grâces de l'accompagnement, semble ramener le public à l'ancien goût de l'opéra comique; les ariettes ne paroissent presque rien en comparaison.

Le sujet d'*Annette et Lubin* est le même que celui du conte; mais on a évité la grossesse qui auroit été fort indécente sur la scène. On a tâché d'adoucir de même plusieurs idées du conte, qui

auroient paru trop libres. Cependant j'ai été obligé de ne pas pousser trop loin le scrupule pour ne pas ôter le piquant du conte. L'innocence des personnages de Lubin et Annette, qui ignorent jusqu'au nom du crime, et l'exacte décence avec laquelle ces rôles sont rendus, ne présentent rien qui puisse alarmer la pudeur. J'ai rendu le bailli amoureux d'Annette, et j'ai laissé soupçonner que le seigneur ressentoit aussi pour elle quelques impressions de tendresse. Pour donner plus de chaleur à l'action, et mettre les deux amans dans une position plus intéressante, le seigneur ordonne à ses gens d'emmener Annette au château. Quelques critiques n'ont pas approuvé cet incident ; ils auroient désiré que la pièce finît en cet endroit ; mais leur objection a été contrariée par le public. Et effectivement, c'est connoître bien peu l'effet théâtral et la règle du dramatique, que d'étrangler une action en la privant d'une péripétie heureuse ; ce qu'ils ont condamné a décidé le succès de l'ouvrage. Lubin, qui se voit enlever Annette, court après, la délivre, et revient sur le théâtre en la tenant d'une main, tandis que de l'autre il achève de disperser les gens du seigneur. Ce moment fait tableau. Le seigneur arrive. Lubin, saisi de respect, se jette aux genoux de son seigneur, reconnoît son tort, lui demande pardon, tâche de le fléchir. Annette joint ses prières et ses larmes à celles de Lubin; le seigneur se sent ému, et leur pardonne. Ce dénouement pathétique fait tirer les mouchoirs comme au plus

bel endroit d'une tragédie; et les critiques les plus sévères sont obligés de faire comme tout le reste des spectateurs. Je ne prétends point donner cette pièce pour un chef-d'œuvre en son genre, et j'en connois tous les défauts. La scène du bailli et du seigneur est froide; le récit que vient faire un domestique du château, est trivial; et dans plusieurs endroits, Lubin et Annette s'expriment d'une façon un peu trop relevée; ce vers-ci surtout,

C'est dans le superflu qu'on trouve les besoins.

quoique fort applaudi, sort du genre naïf. Le premier monologue de Lubin est trop long, et l'on trouve plusieurs couplets qui ne sont pas de la force des autres. Vous voyez, monseigneur, que je ne m'épargne pas moi-même; mais j'attache si peu de mérite à ce que je fais, que je me croirois l'orgueil le plus déplacé si j'entreprenois de répondre à la critique : ce n'est qu'en tâchant de mieux faire, qu'un auteur doit se justifier.

On a répété aujourd'hui, chez M. de la Barde, fermier-général, l'*Annette et Lubin* de M. Marmontel. Cette pièce est remplie de beautés, et l'on en trouve la musique délicieuse; mais M. Marmontel n'a pas assez sauvé l'indécence. Annette est grosse, et l'on ne parle que de son état; ce défaut contre les bonnes mœurs a empêché que la pièce ne passât à la police.

La réunion de l'Opéra-Comique à la Comédie-

Italienne ne fait pas un aussi grand effet que l'on se l'étoit promis. De toutes les pièces que les acteurs forains ont données, il n'y a que *On ne s'avise jamais de tout* qui soutienne sa réputation.

Des débris de l'Opéra-Comique, le sieur Bernaut a formé une troupe pour Rouen. Les principaux sujets de cette troupe sont Bourette, Parent, Guegés, Saint-Aubert, de Lisle et les demoiselles Luzi, Arnould et Dezi. Ils ont débuté la semaine dernière avantageusement dans cette ville.

Les Comédiens Français préparent une comédie en trois actes, en vers, intitulée *la Fleur d'Agathon.* Ils ont reçu à l'essai le sieur Tessier pour les comiques.

L'Académie de Musique a quitté les représentations d'*Armide* pour mettre les fragmens composés des actes de *Pygmalion*, de *Psyché* et *du Bal des Fêtes vénitiennes.* Ces jolis ouvrages, si justement applaudis, n'attirent plus personne. La Comédie-Italienne est maintenant la folie à la mode.

Il paroît un nouvel ouvrage périodique sous le titre *du Discoureur;* le titre *de Bavard* lui conviendroit mieux. J'en envoie à V. E. deux des premières feuilles que l'on distribue *gratis.*

Le parlement de Rouen a lancé un arrêt foudroyant contre les jésuites. On travaille à les proscrire par tout le royaume.

M. de Voltaire n'a point obtenu son rappel, comme on l'avoit publié d'abord.

On distribue contre Fréron une nouvelle épigramme que voici :

Souris de trop bon goût, souris trop téméraire,
Un trébuchet subtil de toi m'a fait raison ;
Tu me rongeois, coquine, un tome de Voltaire ;
N'avois-tu pas les feuilles de Fréron?

Je suis avec le plus profond respect, etc.

M. le C. de Durazzo à M. Favart.

1762, Vienne, 20 mars.

J'ai reçu toutes vos lettres, monsieur, et je les ai lues avec tout le plaisir que peuvent procurer l'esprit et la gentillesse que vous y répandez toujours. Je suis de retour à Vienne depuis deux jours, et mon premier soin est de m'entretenir avec vous sur toutes nos affaires littéraires et théâtrales, par la confiance que je vous ai marqué jusqu'à présent avoir en vos connoissances dans les deux parties. Je souhaite que vous vous regardiez comme associé au Théâtre de Vienne, et comme intéressé à pourvoir à son embellissement et à son soutien, en tâchant de nous procurer, dans tous les genres, les sujets qui nous manquent.

Avant mon départ de Vienne, je vous avois prié de m'envoyer un état de vos avances et de vos déboursés pour que je pusse vous en faire rembourser par la caisse théâtrale. Ne négligez donc pas davantage de me l'envoyer; en attendant, je viens d'envoyer une lettre de change à M. l'ambassadeur, et je vous prie de ne point tarder à vous arranger avec M. Piller, par la voie duquel vous pouvez me faire parvenir l'état que je vous demande, et que je vous prie de m'en-

voyer tous les ans, un mois avant la clôture de notre théâtre, afin que je puisse le placer dans les comptes qui se font dans ce temps-là, et vous en faire payer le montant.

De tous les livres que vous dites m'avoir envoyés, je n'ai reçu que *le Soliman*, *Annette* et *les Journaux*. Je vous remercie du cadeau que vous me faites du premier; voyez avec M. Piller ce qui retarde l'envoi des autres. Envoyez-moi *Zulime* et *l'Écueil du Sage* le plus tôt que vous pourrez, ainsi que les autres livres de théâtre que vous m'annoncez.

Je n'ai pas perdu mes peines en louant madame Favart, puisque cela a excité sa verve poétique, et m'a procuré de sa part un retour des plus agréables. Si j'avois cru qu'elle entendît la poésie italienne comme elle entend la française, je lui aurois riposté par une pièce de ma façon. Je la prie d'agréer mes remercîmens et mes hommages en prose française. Je me flatte qu'elle voudra bien me passer mon insuffisance, et recevoir, au lieu d'éloquence, les sentimens du cœur qui n'en ont pas besoin, et qui sont fondés sur l'estime et la considération que j'aurai toute ma vie, monsieur, pour vous et pour elle, étant très-parfaitement

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

Le C. de Durazzo.

M. Favart à M. le C. de Durazzo.

1762, 20 mars.

Monseigneur,

Mademoiselle Lafond, de la troupe des comédiens du prince de Clermont, est engagée avec le prince de Conti; mademoiselle Luzi est retetenue par les gentilshommes de la Chambre; mademoiselle Collet, à qui j'avois offert quatre mille livres, et qui heureusement ne les a point acceptées, n'est pas ce qui convient à V. E., selon la lettre que j'ai reçue de M. Rousselois: ainsi toutes mes recherches ont été vaines jusqu'à présent; je ne sais plus qui proposer........

Les provinces pourroient peut-être fournir quelques sujets; mais tous ceux qui ont de la réputation sont placés. Je crois avoir indiqué les meilleurs; je me reprocherois d'envoyer du médiocre. M. Rousselois, qui est à portée de connoître toutes les troupes de comédiens français, tant celles qui sont chez nous que les étrangers, peut être utile dans cette partie beaucoup plus que moi; ce n'est point que je veuille m'épargner des soins pour la satisfaction de V. E. : je n'ai rien tant à cœur que de lui donner des preuves de ma reconnoissance et de mon zèle, et je me trouverois trop heureux si je pouvois

remplir ses désirs. J'ai écrit en plusieurs endroits pour faire des informations sur les sujets convenables ; mais je suis toujours dans la crainte. Rien n'est moins sûr que les réputations de province ; il faudroit se transporter sur les lieux pour en juger par soi-même. Dès que j'aurai reçu des réponses, j'aurai l'honneur de vous les communiquer.

J'envoie les tragédies de *Sophocle*, traduites par M. Dupuy, connu si avantageusement par son *Dictionnaire mythologique*. Ce dernier ouvrage lui fait encore plus d'honneur ; il se soutient à côté de la traduction *du Théâtre Grec* du père Brumoy, et lui sert de supplément.

Première et deuxième parties de l'Amateur. Ces deux brochures, qui ne sont qu'un essai d'un plus grand ouvrage, contiennent de très-bonnes observations sur les arts ; les réflexions que l'on y lit sur la peinture et la musique, paroissent très-sensées, et partent d'un homme instruit; elles ne sont pas cependant sans réplique : le goût est souvent de convention, et chaque nation a le sien qui lui est particulier.

Le Trésor du Parnasse, ou le plus joli des Recueils ; je l'envoie à V. E., parce qu'elle y verra plusieurs pièces fugitives qui n'ont point été imprimées ailleurs, et qui méritent d'être conservées.

La Nouvelle Héloïse, romance. C'est l'extrait du roman de Rousseau; l'on peut joindre cette chanson aux critiques que l'on a faites de cet ouvrage.

LIVRES NOUVEAUX.

De tous les ouvrages qui paroissent sur la société de Loyola, le plus estimé est celui qui a pour titre *Compte rendu des Constitutions des Jésuites*, par M. de la Chalotais, procureur-général au parlement de Bretagne. Le ton d'impartialite qui règne dans cet écrit, les réflexions et les faits qui y sont contenus, lui donnent la plus grande vogue.

Les Intrigues historiques et galantes du Sérail sous le règne de l'empereur Julien, première et deuxième parties, *in*-12. Je rendrai compte de ce roman, ainsi que de *l'Univers énigmatique*, par M. de Caraccioli, et d'une petite brochure intitulée *de l'Esprit*, attribuée faussement à M. de Voltaire.

Le Goût du Siècle, satire en vers, de douze pages; elle roule sur les romans, les spectacles. Cette satire est très-médiocre; l'auteur est anonyme.

Les Estampes libres du Bocace ne paroissent point encore; mais on vient de donner au public *la Collection des Sujets de La Fontaine*, dessinés par Eissein. Cette collection est de soixante-quinze estampes, y compris le portrait de La Fontaine et celui d'Eissein; elle se vend soixante-douze livres. J'en ai pris un exemplaire pour moi, et j'ai dit au marchand d'en mettre en réserve un autre des plus belles épreuves, au cas que V. E. veuille avoir cette collection.

La nouvelle édition des *Contes de La Fontaine*

sera distribuée *gratis* à ceux qui auront acheté les estampes. Cette édition *in*-8°, ornée de vignettes et de culs-de-lampes, sera achevée dans le cours du mois prochain.

SPECTACLES.

Les Comédiens Français ont donné *le Thriomphe de l'Amitié*, de M. Marin, comédie en cinq actes, laquelle n'a eu qu'une représentation. L'extrait que j'envoie de cette pièce est de M. Dancourt (*). Permettez-moi, monseigneur, de vous féliciter sur l'acquisition que vous avez faite de ce comédien ; il en est peu qui possèdent comme lui la théorie de son art, et ses connoissances ne sont point bornées à l'étude de sa profession ; il écrit purement en prose et en vers ; sa comédie *des Deux Amis* doit être jouée après Pâques (**), et l'on en dit tout le bien possible. Si je puis juger de son talent sur les échantillons qu'il a bien voulu me montrer, je pense qu'il est capable de faire revivre le ton de la bonne comédie de Molière, que nous avons malheureusement perdu.

On a donné cette semaine *Zarukma*, tragédie nouvelle de pure imagination ; elle est de M. Cordier, ci-devant secrétaire de M. le baron de Vanek, envoyé de Liége. Les comédiens n'espéroient rien de cette pièce ; ils la jouoient par une espèce de

(*) Surnommé l'*Arlequin de Berlin*.

(**) Elle le fut en effet le 11 août 1762, et n'eut qu'une seule représentation. M. Favart paroît avoir été aveuglé par l'amitié, lorsqu'il jugeoit cet ouvrage si favorablement. (*N. des Éd.*)

commisération et de charité pour l'auteur, dont le sort intéresse tout le public. M. Cordier, dit-on, avoit perdu sa place, par la raison qu'il faisoit des vers, et qu'il ne savoit pas jouer au piquet ou au tric. Un homme d'esprit et de probité, qui n'est souvent malheureux que parce qu'il a l'un et l'autre, met toujours dans son parti les honnêtes gens et le peuple. M. Cordier avoit gagné l'affection des comédiens, mais n'avoit pas inspiré une grande confiance en sa capacité. La prévention défavorable que l'on avoit contre *Zarukma* lui a beaucoup servi. On a été très-surpris de trouver, dans une pièce que l'on jugeoit d'avance médiocre, un intérêt vif et pressant, une marche régulière et des incidens bien amenés. Le coloris n'en est pas éclatant, mais il est sage: c'est la versification de Campistron sur un plan de Lagrange. *Zarukma* a été applaudi universellement; on a demandé l'auteur. Le Kain a dit: « Nous devons une belle chandelle à Dieu du succès de notre tragédie. Il est vrai, a répondu l'auteur, elle vous a fait voir trente-six chandelles. » *Zarukma* a été jouée à la cour le jeudi suivant; elle a fait encore plus de plaisir qu'à Paris.

La réunion de l'Opéra-Comique attire toujours beaucoup de monde aux Italiens, mais surtout *Lubin et Annette.* Je ne puis m'empêcher de convenir que c'est un succès fol. Cependant on nous reproche qu'il y a trop d'esprit; mais je réponds à cela que nous n'avons pas eu le temps d'être plus bêtes. Le nouvel intermède d'*Annette et Lubin*

de M. Marmontel sera joué dimanche prochain à Choisi. Le poème et la musique m'en font prévoir également le succès.

J'en ferai le détail avec cette équité
D'un cœur qui ne sait point cacher la vérité.

Le sieur Palissot, auteur de la comédie *des Philosophes*, m'a lu une nouvelle comédie en cinq actes, en vers de sa façon, intitulée *les Surprises*, ou plutôt *les Méprises* : ce dernier titre lui convient mieux. Sa fable ressemble à celle *des Menechmes*, *des Nicandres*, *des Quatre Semblables*, *des Deux Arlequins*, etc.; mais il a racheté cette conformité par la richesse du style et des détails. Cette pièce sera jouée après *l'Olympie* de M. de Voltaire et *les Deux Amis* de M. Dancourt.

ÉVÉNEMENS.

Il n'est plus de Foire Saint-Germain; elle vient d'être réduite en cendres totalement. Le feu a pris, à ce qu'on dit, chez Nicolet, joueur de marionnettes; il a couvé jusqu'à minuit, qu'il s'est déclaré avec une telle violence que tous les secours ont été inutiles. La charpente de cet édifice, qui passoit pour une des merveilles de Paris, et qui en effet étoit dans son genre un des plus beaux ouvrages de l'Europe, est une perte irréparable.

Dans le moment que le toit est tombé, l'explosion a été si grande, qu'un arc de feu, poussé

par le vent, a été porté jusque sur le toit de l'église de Saint-Sulpice, qui est à près de deux cents pas. La pointe de cet arc de feu a fondu une partie de la couverture de plomb, et a enflammé dans quelques endroits le dôme de la chapelle de la Vierge. Les marchands de la foire n'ont pas sauvé la centième partie de leurs effets. On estime le dommage à plus de deux millions. Quantité de personnes ont péri misérablement. Tout offroit l'image de la plus grande désolation. Des pères, des mères cherchoient leurs enfans; leurs enfans les cherchoient de même; ils passoient plusieurs fois les uns devant les autres sans se reconnoître; les lions et les tigres, qu'on expose en spectacle, avoient perdu leur férocité, et se laissoient conduire. On a vu des hommes et des femmes nues courir dans les quartiers les plus éloignés, où ils répandoient l'alarme; des voleurs, dont cette ville ne manque point, faisoient un pillage qui ressembloit au sac d'une ville. On en a arrêté plus de quarante. Le feu a duré jusqu'au lendemain. Plusieurs maisons des environs ont été enveloppées dans l'incendie. En un mot, il ne reste aucun vestige de la Foire. La salle de l'Opéra-Comique a été préservée. On dit qu'il y avoit une bonne raison pour cela : c'est que M. Marin, auteur *du Triomphe de l'Amitié*, logeoit entre la Foire et l'Opéra-Comique, et qu'il a arrêté le progrès du feu en y jetant sa comédie de *la Fleur d'Agathon.*

Je suis, etc.

M. Favart à M. le C. de Durazzo.

1762, 15 avril.

Monseigneur,

Votre Excellence m'a comblé de bienfaits; elle m'a donné tant de marques de bonté, que j'en conserverai toute ma vie la reconnoissance la plus vive. Il est de votre grandeur d'être généreux; mais il est de mon devoir et de mon honneur de ne point abuser de votre magnificence. Je suis payé mille fois plus que mes services n'ont mérité de l'être. Je n'ai rien à prétendre; je ne demande qu'une grâce à Votre Excellence, une seule grâce qui fera mon bonheur si elle daigne me l'accorder; c'est la permission de lui écrire, et de recevoir de ses lettres.

J'ai passé plusieurs jours à la campagne par ordonnance hypocratique; il y a quelque temps que j'ai été affecté subitement d'un affoiblissement de vue si considérable, que j'avois lieu de craindre une cécité complète, pour peu que j'eusse négligé d'y apporter remède. C'est dans mon séjour champêtre que j'ai reçu la lettre de V. E. La satisfaction qu'elle m'a causée a contribué plus que tout le reste à me procurer du soulagement; mais comme alors il ne m'étoit pas possible d'écrire, et que je

n'avois autour de moi personne qui fût en état de me prêter le secours de sa plume, j'ai été contraint de différer jusqu'à présent à remercier Votre Excellence des bontés infinies qu'elle a pour moi. J'aurois lieu de m'enorgueillir, si je ne savois me rendre justice. Le titre d'*homme de lettres* que je possède à peine, vous suffit pour vous intéresser en ma faveur; cette bienveillance fait plus votre éloge que le mien. Un homme, essentiellement homme, qui semble oublier les avantages de sa naissanee et de son rang pour s'occuper des scienees, des arts, des talens et de l'humanité, est aujourd'hui un phénomène si rare, que l'on doit être pénétré d'admiration et de respect lorsqu'on voit M. le comte de Durazzo, qui rassemble toutes les qualités les plus reeommandables, deseendre par modestie jusqu'à moi qui n'ai rien fait pour mériter sa considération; mais je ne m'abuse point, monseigneur: votre lettre eharmante, qui respire l'aménité, est moins la marque d'une favorable prévention, qu'un encouragement à gagner votre estime. Cette grandeur d'ame qui caractérise V. E., et que je ne cesserai de publier, m'impose un engagement qui me lie à vous pour toute ma vie. Permettez done, monseigneur, que je vous donne les assuranees de l'attaehement le plus inviolable, et regardez-moi toujours comme étant, avec un zèle pur et un profond respeet, de Votre Excellence,

Le très-humble, ete.

P. S. Je reçois presque en même temps une

deuxième lettre de V. E.; j'aurai l'honneur de lui faire réponse aussitôt que je serai en état d'exécuter ses ordres. Je compte que ma santé me permettra d'aller à Paris demain, ou après-demain au plus tard. Pardon, monseigneur, si je vous entretiens de mon état; mais la connoissance que j'ai de vos sentimens m'y autorise, et je sais que vous dites avec Térence : *Homo sum, humani nihil à me alienum puto.*

M. Favart à M. le C. de Durazzo.

1762, 30 avril.

Monseigneur,

Je n'ai tardé à répondre à la dernière lettre de V. E., que pour avoir quelque chose de positif à lui mander. Après avoir écrit à mademoiselle Luzi plusieurs fois sans réponse, j'ai été forcé d'attendre son retour à Paris. Sa mère vint hier chez moi ; j'ai tant fait, que je crois l'avoir déterminée à prendre le parti de la cour de Vienne, malgré tous les projets d'une direction dans laquelle elle étoit prête à se fourrer, et dont elle espéroit les plus grands avantages. Elle a refusé pour cette direction cinq mille livres d'appointemens à Bordeaux. Je lui en ai offert six mille. Après avoir bien bataillé et doré la pillule comme le seigneur Jupiter, je suis parvenu à faire accepter la proposition. La somme paroîtra peut-être un peu forte à V. E. ; mais il est bon de savoir que les acteurs de l'Opéra-Comique sont devenus des matadors accoutumés à gagner sept ou huit mille livres par an. La demoiselle Luzi est, sans contredit, le premier sujet de la troupe; si elle n'a pas été réunie à la Comédie Italienne, c'est qu'on la destine à remplacer ma-

demoiselle Dangeville. Comme la place n'est point encore vacante à la Comédie Française, on lui permet d'exercer ses talens en province, ou dans les cours étrangères. Mademoiselle Luzi est d'une taille svelte; et, quoiqu'elle soit encore dans la classe des petites filles, elle n'attend que le moment de se vanter d'être grande, possédant déjà toutes les grâces de la maturité. Elle n'a pas une grande voix, mais elle chante agréablement et avec précision. Je ne la donne point pour musicienne, mais elle a l'oreille juste, la mémoire sûre; elle apprend aisément. Beaucoup de nos fameuses actrices de l'Opéra n'ont pas le même avantage; d'ailleurs son talent est décidé pour la comédie. C'est une intelligence si nette, c'est une disposition si parfaite pour l'art théâtral, que je ne vois point parmi nos jeunes sujets quelqu'un que l'on puisse lui comparer : elle est propre à tous les genres, selon moi, principalement à l'emploi des soubrettes. Je crois remarquer en elle le germe des finesses raisonnées de l'ancienne Quinault Dufresne, et l'instinct rare et précieux de notre inimitable Dangeville aux yeux malins, au ton naïf. On peut la charger de tous les premiers rôles de l'opéra comique, elle les rendra avec le plus grand succès. Outre les soubrettes, elle peut jouer les amoureuses dans le comique, et les troisièmes rôles dans le tragique. De plus, elle danse très-joliment le demi-caractère et le sérieux; elle nous a tenu lieu souvent de première danseuse. Les offres que je lui ai faites ne tirent point à consé-

quence, si V. E. ne les ratifie point; mais on aura beaucoup de peine à trouver mieux. Je vous prie, monseigneur, de me faire réponse sur-le-champ, afin que je puisse terminer avec elle; j'appréhende que ce sujet-là ne nous échappe encore.

A l'égard d'une danseuse pour remplacer mademoiselle Leclerc, c'est la chose du monde la plus difficile. Nos seigneurs et nos financiers ont mis les danseuses à un si haut prix, qu'il n'est pas possible d'en tirer une de Paris sans des sommes considérables. Je croyois avoir la petite Guinard; l'Opéra vient de nous l'enlever avec une pension du roi de huit cents livres. J'ai recours à M. Maltère pour me trouver, à quelque prix que ce soit, le sujet dont nous avons besoin, soit à Paris, soit dans toute l'Europe. Il m'a promis d'y employer tous ses soins, et nous aurons des réponses avant peu.

L'École du Juge n'est point encore imprimée. Cet ouvrage a paru, il y a quelque temps, en fraude: c'est une édition tronquée et très-imparfaite; je l'ai envoyée à V. E. M. de Voltaire en va donner une lui-même; nous l'aurons incessamment.

Je ne vous marque, dans cette lettre, que les choses les plus pressantes. J'aurai l'honneur de vous écrire plus amplement sur des matières de littérature par la voie de M. le comte de Staremberg.

Je suis, etc.

M. Favart à M. le C. de Durazzo.

1762, 4 mai.

Monseigneur,

Je crois que mademoiselle Luzi va se dédire ; il faudroit que V. E. lui écrivît directement pour lui faire valoir tous les avantages d'appartenir à la cour de Vienne. Si nous la perdons, je ne vois pas qui nous pourrons prendre ; car, en conscience, je ne connois pas d'actrice capable de mieux remplir votre objet. Mon embarras est encore plus grand à l'égard des danseuses : toutes les propositions que j'ai faites à celles qui pouvoient vous convenir, ont été rejetées. Dès qu'il s'agit d'engagemens pour une cour étrangère, on demande des prix exorbitans. Nos danseuses, ainsi que nos actrices, tiennent à tant de racines secrètes, qu'il n'est pas possible de les arracher de leur sol. J'enverrois bien des cabrioleuses, mais le talent dans le noble et le sérieux est extrêmement rare ; et, lorsque Paris nous manque, ce n'est pas à la province que l'on peut avoir recours. Cependant M. Maltère, en qui l'on peut mettre toute confiance, s'intéresse vivement pour trouver ce qu'il nous faut. J'ai vu Pitrot qui m'a confirmé dans l'opinion que j'avois qu'il ne vous

falloit rien de médiocre, et nous nous trouvons plus à l'étroit que jamais. Le parti le plus sûr, à ce que je crois, c'est de faire des élèves à Paris. Nous avons plusieurs petites filles qui promettent beaucoup, entre autres la petite Fauconnier qui étoit regardée comme un prodige à l'Opéra-Comique. Celle-ci, par exemple, mise entre les mains d'un bon maître, seroit bientôt en état de vous servir; mais il faudroit l'engager dès à-présent, en lui faisant une pension modique. Si l'on attend plus tard, elle deviendra comme les autres, et nos oiseaux de proie fondront sur cette jeune plante. Indépendamment de M. Maltère, j'emploie le directeur du magasin de l'Opéra, et j'ai mis plusieurs autres personnes en campagne qui iront à la découverte.

V. E. a demandé le mémoire des livres que je lui ai envoyés; je viens de le remettre à M. Piller. Je n'ai pu la satisfaire plus tôt pendant l'état malheureux où je me suis trouvé par l'affoiblissement de ma vue; mon domestique a fait des papillotes de cette liste, il a fallu me rappeler les envois. J'ai marqué les livres dont je me suis souvenu; s'il y en a davantage, je n'en demande rien; j'ai trop d'obligations à V. E. pour m'arrêter à ces bagatelles. Je n'ai pas mis non plus en ligne de compte les ports de lettres et autres menus frais; ce sont des objets de peu d'importance. J'ai reçu avec la plus grande satisfaction le nouveau poème de M. Migliavacca, que V. E. m'a fait parvenir. Je l'ai remis sur-le-champ à M. l'abbé Arnauld,

pour qu'il en fasse mention dans son *Journal étranger*.

Ma femme ne se sent pas de joie des choses obligeantes que vous lui dites; votre lettre est une des époques les plus agréables de sa vie. Ma mauvaise santé pendant tout l'hiver et mes occupations m'ont empêché de vous écrire aussi souvent que je l'aurois souhaité; mais je me suis arrangé de façon que vous recevrez quatre lettres au moins par mois régulièrement, à commencer de celui-ci. J'ai remis chez S. E. monseigneur l'ambassadeur plusieurs livres intéressans avec des détails sur la littérature.

Les Comédiens Français doivent donner cette semaine *Zelmire*, tragédie de M. Dubelloi, auteur de *Titus*. Je vous en envoie un extrait par anticipation.

Je suis, etc.

M. Favart à M. le C. de Durazzo.

1762, 7 mai.*

Monseigneur,

Je vous ai écrit deux fois par la poste pour vous prier de vous décider en faveur de mademoiselle Luzi; il n'est plus temps, elle vient de me remercier. Je vous envoie sa lettre, je vais faire de nouvelles recherches; un peu de patience: que V. E. soit sûre que je ne négligerai rien. Il ne faut point songer à mademoiselle Nessel: le prince de Conti l'a engagée avec Audinot; il a assuré à l'un et à l'autre mille écus de retraite par contrat. On ne doit pas avoir de regret à mademoiselle Nessel; il est vrai qu'elle chante avec tout le goût possible, mais c'est une petite figure éreintée qui n'a peut-être pas encore deux ans de service, et qui le plus souvent est malade au moment que l'on a besoin d'elle. Mademoiselle Baptiste seroit un sujet admirable; mais elle a fait une fortune si brillante à la Haye, qu'on ne doit pas espérer de l'avoir. Je me suis informé plus amplement de mademoiselle Oyer; il y a tant de pour et de contre, que je ne sais plus actuellement à quoi m'en tenir. La demoiselle Collet s'est

rengagée aux Italiens à raison de deux mille livres d'appointement. Mademoiselle Deschamps est reçue à trois quarts de part, ainsi que Clairval et la Ruette. Bourette doit débuter aux Français dans l'emploi de Dangeville. Il ne reste de sujets de l'Opéra-Comique à placer que la petite Desi, jeune sujet, mais médiocre, et la demoiselle Arnould : cette dernière, âgée de vingt-trois ou vingt-quatre ans environ, est grande, bien faite, chante avec justesse, sans être musicienne, et sa voix est passable ; elle a de la mémoire, du feu, de la vivacité, et pourroit devenir propre aux rôles de soubrettes en travaillant ; elle ne fait point la renchérie comme les autres, et l'on en pourroit tirer parti. J'essayerai ses talens pour la comédie ; et si elle répond à mon attente, je pourrai bien vous l'envoyer, si nous ne trouvons pas mieux. M. Dancourt a vu les sujets dont j'ai l'honneur de parler à V. E. ; il est en état de les juger, et je me flatte que son sentiment se rapportera au mien.

Les Comédiens Français ont donné hier la première représentation de *Zelmire*, tragédie de M. Dubelloi, laquelle a été reçue avec enthousiasme. Le public n'a point cessé d'applaudir les trois premiers actes ; il s'est un peu refroidi au quatrième et au commencement du cinquième ; mais le succès a été décidé par le tableau frappant que l'on voit au dénouement lorsque les peuples se jettent aux pieds de leur roi légitime qu'ils reconnoissent. J'ai envoyé par la poste à V. E. une es-

pèce d'extrait de cette pièce avant qu'elle fût représentée.

Voilà donc M. Dubelloi couvert de gloire, et l'on ne lui dispute plus son *Titus*, malgré les assertions du célèbre abbé de La Coste, le galérien.

Les Comédiens Italiens n'ont rien donné de nouveau depuis la rentrée; ils ont remis *Lubin et Annette.* Cette pièce continue d'attirer du monde, en dépit de nos envieux. Jamais un bon ouvrage n'a excité plus de cabale que cette pièce. On a voulu la juger à la rigueur; mais tout ce déchaînement des auteurs jaloux n'ayant pu nuire à son succès, on a eu recours aux écrits satiriques et à des horreurs auxquelles on est toujours en butte quand on a le bonheur de réussir. Misérable métier que celui d'un auteur! Si ses ouvrages tombent, on le méprise; s'ils ont du succès, on veut l'en punir. On a joué sur trente théâtres particuliers l'*Annette et Lubin* de M. de Marmontel. Il y a des beautés dans cette pièce, et l'on doit des éloges au poète et au musicien; et si le public nous donne la préférence, c'est peut-être parce que notre bagatelle a l'avantage de la primauté.

MM. de Laborde et Marmontel refondent encore leur ouvrage pour le faire représenter sur le théâtre de l'Opéra. On sera alors à portée d'en faire une juste comparaison. Mademoiselle Lemierre doit jouer le rôle de Lubin, et mademoiselle Arnould celui d'Annette.

Les Comédiens Italiens répètent *la Plaideuse* ou *le Procès*, comédie en trois actes, en vers, mêlée d'ariettes; la musique est du sieur Duni, et les paroles de moi. Je voudrois bien qu'elles fussent d'un autre, car je n'ai pas grande foi à cette pièce. J'en ai fait la lecture chez madame la duchesse de Mazarin en présence de M. de Sorbes; on n'y a pas compris quatre mots, et je suis dans une transe épouvantable.

M. de Crébillon n'est point mort, comme beaucoup de papiers publics l'avoient annoncé; il jouit au contraire d'une très-bonne santé, et son esprit est aussi ferme que jamais. Il vient de rentrer dans ses fonctions de censeur de la police.

M. de Voltaire travaille avec plus d'ardeur et de fécondité que jamais; ce sont tous les jours quelques nouvelles pièces fugitives qu'il envoie imprimées à quelques amis sûrs et si jaloux de ces petites productions, qu'il est assez difficile de les avoir; on n'en tire que vingt ou trente exemplaires, que le libraire Crammer disperse en plusieurs endroits par l'ordre de M. de Voltaire. De ces pièces fugitives, les principales sont: *Supplément à la Gazette, la Balance, le Médiateur* au sujet des affaires des jésuites, *Lettre à un Gentilhomme de la Chambre*. Il ne m'est encore parvenu que *la Balance* insérée dans ces envois et *le Sermon des Cinquante*, dont je ne ferai point part à V. E., à moins qu'elle ne me l'ordonne. C'est un tissu d'horreurs contre *l'Ancien* et *le Nouveau Testament*. Voici succinctement l'idée de l'ou-

vrage. Dans je ne sais quelle ville, je ne sais quelles gens ont coutume de s'assembler au nombre de cinquante pour s'entretenir de je ne sais quelle religion. Après un repas semblable à ceux de la primitive église, le président de l'assemblée fait un sermon. Celui dont on fait mention est divisé en trois points : les deux premiers ont pour objet les erreurs de la mosaïque, et le dernier celles du christianisme. Après un exorde, qui n'est qu'une prière à l'Être suprême et universel, souverain de tous les globes, prière d'un déiste, l'auteur entre en matière, et sape les fondemens des deux religions. Je n'ai garde d'entrer dans aucun détail; j'observerai seulement que le sermonaire qui reproche aux évangélistes des contradictions, se contredit lui-même, en supposant qu'il ne doit rien ignorer de la matière qu'il veut approfondir. Il dit que le diable joue le premier rôle dans *le Nouveau Testament*, et qu'il n'est point du tout fait mention de lui dans l'ancien. Cependant il rapporte la tentation d'Eve par le serpent; mais il ne dit rien de la chute des anges rebelles. Ce libelle impie auroit mérité d'être brûlé par la main du bourreau, plutôt que la réponse des jésuites à M. de la Chalotais et les réflexions sur les mœurs de M. *Toussaint*, par le même M. Toussaint, livrées, condamnées au feu la semaine dernière par le parlement.

M. de Voltaire vient de faire paroître une édition de *la Pucelle*, in-8°, accompagnée d'estampes. Cette édition, avouée par M. de Voltaire, con-

tient vingt chants ; l'ouvrage est fini. L'auteur a retranché beaucoup d'ordures qu'il a remplacées par des impiétés. Le Kain est arrivé des délices ; il nous apporte la tragédie d'*Olympie* recorrigée ; on va la mettre au théâtre.

J'apprends dans ce moment que M. de Voltaire est dangereusement malade.

LIVRES NOUVEAUX.

Nous avons deux romans qui font du bruit, celui de l'abbé Prevot, intitulé *Mémoire pour servir à l'Histoire de la Vertu ;* l'autre a pour titre : *Amélie*, traduit de l'anglais, de Fielding, par madame Riccoboni. Je les envoie à V. E. avec *la Pucelle d'Orléans ;* j'y joins les airs de *Lubin et Annette* et une feuille gravée du *Waxall*, ballet de la composition de Bioni.

On grave en grande partition la musique des *Sultanes* et de *Lubin et Annette.*

L'Atlas de Mornas ne tardera pas à paroître ; *l'Écueil du Sage* et *Zulime* ne sont point encore imprimés. Nous aurons, dans le courant du mois, la nouvelle édition de *La Fontaine*, qui surpassera *le Bocace.* Le libraire Duchesne a sous presse l'ouvrage de Rousseau de Genève *sur l'éducation ;* il imprime aussi les *Œuvres de Panard*, en quatre volumes, qui contiendront ses chansons et vaudevilles, ses pièces fugitives et ses opéras comiques choisis. Mon recueil n'est point encore fini.

Les graveurs qui travailloient aux *estampes libres* du *Bocace* ont été saisis ; mais cela ne les empêchera pas de continuer, et je compte que j'en aurai des exemplaires de la police même.

Je suis avec le plus profond respect, etc.

M. Favart à M. le C. de Durazzo.

1762, 13 mai.

Monseigneur,

Je profite du départ d'un courrier pour écrire un mot à V. E. J'ai eu l'honneur de voir M. de Staremberg pour lui communiquer l'embarras où j'étois de trouver des sujets ; il en sent comme moi toute la difficulté. Je lui ai fait part du projet de faire ici des élèves ; il l'a fort approuvé, et m'a chargé de vous marquer qu'il en étoit content. Il a ajouté que s'il se trouvoit à Vienne quelques sujets de grande espérance, qui eût besoin de se former à Paris, il jugeoit à propos qu'on les y envoyât, et que ce seroit le moyen d'avoir toujours une excellente troupe. S. E. Mr. de Staremberg m'a conseillé de parler à mademoiselle Dubois, comédienne française, qui est, dit-on, fatiguée des procédés de ses camarades, et qui ne demanderoit pas mieux que de quitter la comédie ; je vais entamer la négociation. Je ne vous dis rien, monseigneur, des talens de cette actrice ; j'en ai fait mention dans plusieurs de mes lettres. Je viens d'apprendre la mort de Tremblin ; il avoit été bien accueilli en Russie : six mille livres d'appointemens de la cour, loge-

ment et nourriture chez notre ambassadeur à Pétersbourg, la bienveillance du czar et des ministres, voilà quel étoit son sort ; mais l'image toujours présente de ses malheurs passés l'avoit jeté dans le *tœdium vitæ.* Finalement il s'est pendu. On a trouvé sur sa table ces mots écrits de sa main : « Que l'on n'impute ma mort à personne, elle est volontaire. TREMBLIN. »

Je remettrai, samedi prochain, à M. Piller quelques livres nouveaux, une lettre sur des matières de littérature; ce que je continuerai de faire toutes les semaines.

M. de Voltaire se porte beaucoup mieux.

Je suis, etc.

M. Favart à M. le C. de Durazzo.

1762, 29 mai.

Monseigneur,

Les comédiens Italiens ont donné, mercredi 19, pour la première fois, *le Procès, ou la Plaideuse*, comédie en trois actes, mêlée d'ariettes, musique de Duni, paroles de Favart. J'avois annoncé à V. E. que cette pièce ne réussiroit point, je n'ai pas été démenti à la première représentation. Je te l'avois bien dit, je te l'avois bien dit, Georges Dandin ; tu ne réussiras pas ! C'est ce que je ne cessois de me représenter. J'ai offert vingt-cinq louis à Duni pour ne pas risquer cette pièce ; il ne m'a pas voulu croire, il en avoit meilleure opinion que moi. Le public nous a fait justice : on nous a hués, vilipendés, à la première représentation ; en un mot, nous avons perdu notre procès, car nous avons été reçus tout au plus mal. Peu s'en faut que nous n'ayions été mis hors de cour ; mais le public a appelé de lui, à lui-même, et les trois représentations suivantes ont été fort applaudies. Nous avons jugé à propos de retirer aujourd'hui cette pièce, pour nous conformer aux observations du public, et la redonner dans un temps plus favorable, et avec des correc-

tions. Je ne m'excuserai point sur la mauvaise saison, sur la concurrence avec *Zelmire*, qui a toujours un succès mérité; sur les chaleurs, les cabales, et tous les autres incidens qui servent de faux fuyans aux auteurs : je dirai tout simplement que l'auteur qui ne réussit point a toujours tort, et qu'il n'a pas d'autre ressource que de tâcher de faire mieux. Il y a quatre ou cinq ans qu'il me tomba entre les mains une comédie italienne du quinzième siècle, laquelle avoit pour titre, autant que je puis m'en souvenir, *I vechi inamorati.* Pantalon devient amoureux de la maîtresse de son fils; le docteur, frère de Pantalon, en est de même épris; les deux vieillards s'adressent à la soubrette, qui les joue. Cette suivante rusée persuade au docteur de se déguiser en porte-faix, et à Pantalon de se mettre dans un coffre, pour les introduire dans la maison, à l'insu l'un de l'autre, pendant l'absence de la mère. Sur cette intrigue, qui m'a paru comique, j'ai bâti une espèce de farce, que je destinois aux forains; mais Duni, pour qui je travaillois, s'étant engagé avec la Comédie-Italienne, j'ai été obligé de dénaturer cette folie pour l'accommoder à un théâtre plus noble. J'y ai fourré de la morale, et c'est ce qui m'a nui; le ton noble, à côté du bas comique, a fait de mon ouvrage un habit d'arlequin. Il a fallu supprimer, pour la seconde représentation, les maximes, les sentences, l'intérêt et le pathétique; à la faveur de ces retranchemens, on nous a fait grâce, et nous

osons nous flatter que nous serons mieux accueillis à la remise.

On répète actuellement, à notre théâtre, un nouvel intermède qui a pour titre *le Corsaire*. La musique est d'un mousquetaire qui ne se nomme point encore, et les paroles d'un de ses camarades qui garde de même l'anonyme. On dit du bien de cet ouvrage. La foire Saint-Laurent est avancée d'un mois; elle ouvrira mercredi 2 juin. La suppression de l'Opéra-Comique lui fera grand tort; si les comédiens Italiens entendoient leurs intérêts, ils banniroient une mauvaise honte pour se ménager à la Foire un théâtre d'été. La salle de l'Opéra-Comique, qui leur appartient à présent, est la plus jolie de Paris. Le public la regrette, et ce seroit effectivement dommage de la jeter bas; la promenade, le changement de lieu, la fantaisie périodique, tout concourroit à faire gagner aux Italiens beaucoup d'argent. Je leur ai représenté ces avantages en homme qui connoît le public, et les intérêts des spectacles; on profitera de mes avis si l'on veut.

Le roi a donné deux cent mille francs pour indemniser les marchands des pertes qu'ils ont faites dans l'incendie de la Foire Saint-Germain. Ces pertes n'ont pas été si considérables que l'on se l'est imaginé : les libéralités du roi, jointes au produit des quêtes que l'on a faites, auroient pu suffire à la réparation des dommages que les particuliers ont soufferts, si la distribution en eût été fidèle. Il ne faut pas passer sous silence l'action

d'un soldat aux gardes, commandé dans cette occasion : il avoit une chambre voisine, dans laquelle il ne cessa de transporter les effets les plus précieux qu'il rencontroit, en conservant assez de présence d'esprit pour se souvenir d'où il les avoit enlevés; il alla le lendemain chez le lieutenant de police, et fit une déclaration, aussi exacte qu'il lui fut possible, de tous les effets qu'il avoit garantis, avec les indications nécessaires. Il remit en même temps la clef de sa chambre au magistrat; une récompense lui fut promise : il vint le surlendemain exiger cette récompense. Vous êtes bien pressé! lui répondit M. de Sartine; attendez que les affaires soient arrangées. Il n'y a arrangement qui tienne, réplique le soldat, je n'ai point d'autre intérêt que celui de mon cœur! ma maîtresse est à l'hôpital, faites-la sortir, et je vous tiens quitte de tout. J'ai le bras brûlé, je m'en moque; je ne vous demande que cela. Où le sentiment va-t-il se placer ? Voilà bien l'esprit de nos grenadiers!

Le poëme du *Balai*, que j'ai annoncé à V. E. sous le nom de M. Mathon, est sûrement de M. de Voltaire. On ne peut se méprendre à son style, et on le reconnoît toujours aux éclairs de son génie, sous quelque nuage épais qu'il veuille s'envelopper. Les traits de lumière qui le caractérisent, et qui lui échappent, malgré lui-même, le décèlent aux regards les plus foibles. Ce poëme, en vers dissyllables, contient dix-huit chants; le sujet n'en est pas plus honnête que celui de *la*

Pucelle : il est plein de choses hasardées, de négligences et d'incorrections affectées pour dépayser le lecteur, ou pour donner lieu à des éditions multipliées. Le *Vert-Vert* de Gresset a pu donner l'idée du *Balai* à M. de Voltaire. S'il falloit faire la comparaison des deux poèmes, l'auteur *du Perroquet de Nevers*, drame original, auroit l'avantage de la primauté, de la simplicité du sujet, de la concision, et d'une continuité de bonnes plaisanteries qui ne sont point étrangères à la décence; s'il badine avec les grâces, il ne leur arrache point le voile dont la pudeur les enveloppe; il est vrai que ce voile se déchire quelquefois par intervalle, mais on n'aperçoit point de nudité. L'auteur de *la Pucelle* et *du Balai* n'a pas tant de ménagement; il ne prend point la peine de vêtir la nature comme l'étoient les femmes de Sparte, dont l'habillement léger, ouvert des deux côtés jusqu'à la ceinture, satisfaisoit moins les regards de la jouissance, qu'il ne laissoit de désirs à la volupté. L'esprit impétueux de M. de Voltaire ne sait point s'il y a des bornes, il franchit la barrière; les préjugés ne l'arrêtent point; il bondit çà et là comme un coursier qui n'a jamais senti le frein, et que personne n'a domté, mais toujours impétueux et toujours fier malgré ses écarts. Passons ces défauts à notre sublime auteur; par combien de beautés ne les rachète-t-il pas?

Notre incomparable balayeur est si riche qu'il balaie avec ses immondices les perles et les

pierres les plus précieuses *de stercore gemmas.* On ne trouvera jamais tant d'or dans le fumier d'Ennius. Dès que ce balai, que tout le monde s'arrache, sera en ma possession, je l'enverrai en poste à V. E.

J'ai reçu les deux pièces dramatiques que vous avez eu la bonté de m'envoyer. M. l'abbé Métastase est toujours divin, toujours adorable; et je ne crois point qu'il y ait d'auteur qui puisse marcher plus dignement sur ses traces que M. de Migliavacca. Ah! pauvre moi! pauvre moi! m'est-il permis de penser après eux?

Je suis, etc.

M. Favart à M. le C. de Durazzo.

1762, 3 juin.

Monseigneur,

J'ai employé toutes les sollicitations auprès de mademoiselle Dubois; elle a répondu négativement. M. le comte de Staremberg se flattoit, ainsi que moi, que c'étoit le moment favorable pour lui faire des propositions, parce qu'elle est fort mécontente de la Comédie-Française, et que son appartement étant actuellement à louer, elle auroit pu se déterminer à quitter Paris; mais un joli appartement, tel que le sien, ne reste pas long-temps vacant, et, selon toute apparence, elle a trouvé quelque nouveau locataire qui l'empêche d'accepter nos offres. Je me suis retourné du côté de mademoiselle Durancy, qui a débuté au Théâtre-Français dans les rôles de soubrettes avec quelque avantage. J'en ai déjà parlé à V. E. Cette jeune actrice a fait de grands progrès dans la musique; elle a un volume de voix considérable; tous les émissaires de l'Opéra sont après elle pour l'engager à consacrer ses talens à ce spectacle. J'ai fait venir madame Durancy la mère (ci-devant mademoiselle Darimathe); je lui ai détaillé tous les agrémens que l'on peut avoir à

la cour de Vienne; j'ai offert quatre mille livres pour l'année et une gratification; elle m'a écouté. Elle a promis de me rendre réponse dans le courant de ce mois; et, si les Rebel, les Francœur, tous les opérateurs et le diable ne s'en mêlent point, je ne désespère point de la réussite. La petite Darimathe est à présent un sujet d'attention; je ne la négligerai point. Que je parvienne à l'engager, je suis sûr que nous n'aurons rien à regretter. J'ai quelque crédit sur l'esprit de la mère, mais une lettre de V. E. feroit encore plus d'effet: en flattant un peu l'amour-propre de madame Durancy sur ses talens, sur l'éducation qu'elle a donnée à sa fille, vous pourriez, monseigneur, accélérer le succès de ma négociation. On m'a objecté que nos plus célèbres musiciens se faisoient un plaisir de former une jeune élève, et que dans le pays étranger elle pourroit perdre ce que nous appelons en France le beau goût du chant. J'ai répondu à cela que les plus grands compositeurs attirés d'Italie et d'Allemagne à Vienne par votre choix, et les libéralités de la cour, ne cédant en rien à nos virtuoses, témoigneroient pour elle le même empressement, et qu'elle seroit plus en état de développer ses dispositions.

Je vous prie, monseigneur, de donner des couleurs plus fortes à mes raisons; un peu de charlatanisme est permis, lorsqu'il n'a que le bien pour objet.

Mademoiselle Durancy-Darimath joueroit les

premiers rôles dans l'opéra comique, les premières soubrettes dans la comédie; on pourroit encore tirer parti, si l'on vouloit, de sa mère, en lui donnant en chef, en partage ou en double, les rôles de caractère.

Je suis, etc.

M. Favart à M. le C. de Durazzo.

1762, 6 juin.

MONSEIGNEUR,

Les Comédiens Italiens ont donné aujourd'hui jeudi, 6 juin, *l'Amant corsaire.* Cette pièce est tirée des *Contes de La Fontaine :* c'est le conte de *Quinzica* ou *le Calendrier des Vieillards*, déjà traité par le sieur Rochon de la Vallette, et joué, il y a cinq ou six ans, sur le théâtre de l'Opéra-Comique, à la Foire Saint-Germain, avec peu de succès. La nouvelle forme qu'on a donnée à ce sujet usé, n'est pas plus heureuse. Voici le plan de l'intermède nouveau. Un tuteur aime sa pupille éprise de Valère, jeune homme dont elle est également aimée. La gouvernante du tuteur, ayant d'anciens droits sur le vieillard, voit avec chagrin l'infidélité qu'il lui fait, et s'entend avec le valet de la maison pour mettre sa jeune rivale entre les mains de Valère. On convient que monsieur l'amoureux mettra des moustaches, prendra un habit turc, fera le personnage de corsaire, et enlèvera la pupille; ce qui est exécuté, fin du premier acte. Au second, après avoir traversé la mer, on se trouve dans l'habitation du prétendu corsaire; l'amant et la maîtresse s'applaudissent du succès de l'entreprise. Le vieillard, suivi de

la gouvernante et du valet, paroît aussitôt, et vient offrir au turc supposé la rançon de la pupille. Valère lui répond qu'il est devenu amoureux de sa captive, mais qu'il ne prétend point gêner son cœur, et que si elle consent à retourner avec lui, il la rendra sans rien exiger. On fait venir la jeune personne, qui feint d'abord de ne pas reconnoître son tuteur, mais ensuite elle lève le masque; elle lui déclare net qu'elle a de la répugnance pour lui, et qu'elle préfère son esclavage. Sur cet aveu sans fard, le vieillard prend son parti, et se raccommode avec la vieille gouvernante; il insiste toujours sur le rachat de sa pupille. « Ce n'est plus pour moi que je la demande, dit-il, mais pour un amant chéri dont je veux faire le bonheur; cet amant se nomme Valère ». À ces mots, le feint corsaire jette sa moustache en s'écriant : « C'est moi qui suis Valère ! » Le tuteur ne trouve pas la plaisanterie bonne, et le public est bien de son sentiment. Cependant le tuteur, la gouvernante, l'amoureux, l'amoureuse et le valet sont tous d'accord, et l'on finit par un *quinque*. Il y a de jolis traits dans la musique, et de jolis vers dans plusieurs scènes; si les auteurs n'ont pas la prudence de retirer cette pièce, elle aura plus de représentations que *la Plaideuse*.

On doit donner incessamment *Sancho Pança, gouverneur*, nouvel intermède de Poinsinet, surnommé *le Mystifié*, pour les paroles, et de *Philidor*, pour la musique. Il y a à parier pour le succès sur la réputation du musicien, et les talens

du jeune poète doivent confirmer cette attente. Les Comédiens Français ont promis, pour la semaine prochaine, la nouvelle comédie de Palissot.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

J'ai parlé, dans l'avant-dernière lettre, du poème *du Balai*; il n'est pas encore possible d'en faire une analyse : il n'y a que très-peu d'exemplaires de cet ouvrage dans le public ; celui qui m'est tombé entre les mains appartenoit au comte de Clermont, et je ne l'ai eu que deux heures en ma disposition. On dit que le Parlement va sévir contre ce poème avec plus de chaleur encore qu'il n'a condamné le *Traité de l'Éducation* de Rousseau. Ce traité sera brûlé la semaine prochaine publiquement par la main du bourreau. Son auteur, ce grand philosophe par excellence, seroit poursuivi avec la plus grande sévérité, si les bontés du roi, par considération pour ses talens, et par pitié pour sa folie, ne l'arrachoient à la vindicte des magistrats en l'envoyant à la Bastille.

Zelmire est imprimée avec une préface ; j'en envoie un des premiers exemplaires à V. E. avec les airs de *Lubin et Annette;* le premier volume oublié des *Mémoires pour servir à l'Histoire de la Vertu*, et le deuxième volume des tragédies de *Sophocle* avec des ariettes *du Dépit généreux*.

Carle Vanloo vient d'être nommé premier peintre du roi.

Je suis, etc.

M. Favart à M. le C. de Durazzo.

1762, 11 juin.

Monseigneur,

Je réponds à V. E. au moment que je reçois sa lettre, et sur chaque article. Mlle Luzi fait toujours la bégueule; ce seroit cependant une bonne acquisition. J'ai fait des propositions à mademoiselle Dubois; elle a refusé. Je suis en pourparler avec madame Durancy pour sa fille : ce seroit un sujet charmant; mais il y a tant de gens qui la sollicitent pour le concert de la reine, pour l'Opéra, pour les concerts particuliers, et pour tout ce que l'on peut imaginer, que je ne saurois plus assurer le succès de ma tentative. J'aurai, avant quinze jours, réponse du oui ou du non. Quoique V. E. ait fait écrire à mademoiselle Oyé, cela ne doit point nous empêcher de faire tous nos efforts pour avoir mademoiselle Durancy. Mademoiselle Arnoult est de la troupe du prince de Conti; elle est assez bonne pour l'opéra comique, mais elle a encore trop à travailler pour être bonne dans la comédie. Je suis très-fort de l'avis de V. E. : quand on ne sait que chanter, on est toujours froid; le goût du chant n'est que trop souvent un goût d'école ou de convention

arbitraire et nationale. Je préférerois un demi-talent pour le chant, mais qui auroit l'instinct de la nature et l'ame du sentiment, à toutes ces belles voix qui ne produisent que des sons vagues. M. Godart a une très-jolie voix; cependant l'Opéra n'a point conservé M. Godart; et l'Opéra, qui est dans une affreuse disette de sujets, ne laisse point échapper ceux qui lui sont propres. Ce chanteur a l'usage du théâtre; il a joué les premiers rôles, il est assez bien de figure; on dit que sa voix est tant soit peu baissée, et que son peu de conduite lui a fait tort. On m'a promis de me l'amener dans quelques jours; nous l'entendrons devant des connoisseurs qui savent apprécier les talens, et, d'après leur décision, j'aurai l'honneur de rendre un compte exact sur cet article à V. E.

Mademoiselle Fauconnier est engagée dans la troupe de Versailles jusqu'à Pâques de l'année 1763. Elle est plus âgée que son âge, si j'ose me servir de cette expression; elle ne paroît que treize à quatorze ans, et l'on assure qu'elle en a trois ou quatre de plus.

Je suis, etc.

M. le C. de Durazzo à M. Favart.

1762, Vienne, 4 mai.

Monsieur,

Je reçois votre lettre au moment de partir pour Luxembourg. Vous recevrez par un courrier de M. l'ambassadeur de France *la Cantata del Prometheo* et l'opéra du *Triomphe de Clélie*. M. l'abbé d'Arnaud doit avoir reçu un exemplaire aussi de ces deux ouvrages ; je serai charmé d'entendre ce que vous en pensez l'un et l'autre.

Je suis, etc.

M. Favart à M. le C. de Durazzo.

1762, 12 juin.

Monseigneur,

J'ai relu plusieurs fois, et toujours avec le même plaisir, les deux ouvrages que V. E. a eu la bonté de m'envoyer. Vous m'avez fait l'honneur de me demander ce que j'en pensois, et j'ose risquer mes observations, persuadé de votre indulgence. J'ai commencé par *Prometheo assoluto*. L'analyse que je joins ici, est faite pour être insérée dans un de nos journaux. Si vous l'approuvez et me permettez d'en faire usage, je croirai rendre service au public français en lui faisant connoître ce drame ingénieux. L'unique représentation *des Méprises*, comédie en cinq actes, en vers de dix syllabes, a été si tumultueuse, qu'il est difficile d'en faire un long extrait. Je dirai seulement que cette pièce, que tout le public appelle *les Méprises de Palissot*, est semblable, pour le fond, à l'*Amphytrion*, aux *Menechmes*, aux *Deux Arlequins*, aux *Quatre Semblables* et à cinq ou six autres comédies; le plan est de M. le comte de Caylus. Un portrait trouvé par un certain Dorval, qu'un jeu de la nature a fait

ressembler parfaitement à un certain Cléon promis à Lucile, donne lieu à l'intrigue. Dorval profite de l'erreur où l'on est, en le prenant pour Cléon; il s'avance dans les bonnes grâces de sa maîtresse, sent néanmoins des scrupules, et ne peut s'empêcher de se déclarer à Lucile pour ce qu'il est; cela produit des incidens assez plaisans, mais qui ne sont point neufs. Il a beau dire qu'il est Dorval, on le croit toujours Cléon; l'arrivée du véritable Cléon jette de l'imbroglio (les rôles de Cléon et de Dorval sont remplis par le même acteur). Cléon est un petit maître dissipé, et Dorval un homme sensé que l'on lui préfère lorsque tout est éclairci. Il y a dans cette comédie un rôle de campagnard, frondeur des usages de la ville et de la cour, qui a fait beaucoup de plaisir: il a été supérieurement rendu par Préville; mais ce rôle n'a que des beautés étrangères au sujet. C'est une satire contre M. de la Popelinière, des invectives contre Fréron, un éloge de M. de Choiseul. Excepté quelques mauvaises plaisanteries, on a trouvé la pièce fort bien écrite; l'on a rendu justice à la versification de Palissot.

Prometheo assoluto serenata da cantarsi, etc.

Prométhée absous, etc., divertissement en musique, exécuté à l'occasion de l'heureux accouchement de l'archiduchesse Isabelle par ordre de LL. MM. II., à Vienne. Les acteurs de ce divertissement sont Jupiter, Thémis, Neptune, Bellone et Mercure, avec deux chœurs des suivans

de Thémis et de ceux de Bellone ; la scène est dans le palais du Destin.

Jupiter, étonné de voir ces divinités rassemblées dans ce palais, en demande la cause ; Bellone la première prend la parole, et demande la punition de Prométhée qui, ayant dérobé le feu céleste pour animer une foible argile formée de ses mains, a rendu l'homme égal aux Dieux, et la terre rivale du Ciel. Thémis prend la défense de Prométhée ; elle invite Jupiter à jeter un regard sur la terre embellie par les hommes, et demande grâce pour le sage ravisseur du rayon céleste qui a opéré ces merveilles.

Jupiter n'est point surpris de voir Thémis et Bellone d'avis différens, rarement elles s'accordent ensemble ; mais il demande pourquoi le dieu des Mers et celui des Arts se mêlent de la querelle ? Mercure se déclare pour Thémis, et Neptune pour Bellone. Jupiter ordonne aux déesses de parler l'une après l'autre, et de plaider chacune sa cause. Après les avoir entendues, il prononcera l'arrêt du Destin, et décidera du sort de Prométhée, qui, cependant, enchaîné sur le Caucase, attend la peine ou le pardon de son crime. Thémis parle la première, et peint ainsi l'homme : Le cœur humain, dit-elle, est la source de toutes les vertus, et je règne parmi les hommes. Voyez la terre enrichie de leurs travaux et arrosée de leurs sueurs ; déjà ils adorent la puissance des Dieux ; déjà fument les autels, et s'élèvent des temples. L'amitié, le devoir, la foi s'étendent par-

tout; Jupiter même seroit moins grand sans les hommes. Bellone, qui parle ensuite, fait un portrait affreux des hommes. Le cœur humain est le repaire des vices; à peine unis en société, les mortels sont déjà divisés entre eux : en vain les oracles de Thémis sont gravés sur le marbre; la raison chez eux, c'est la force. Regardez la terre fouillée, creusée, déchirée par leurs mains; ils en ont tiré les métaux pour forger les instrumens de la Mort, et la race de Prométhée menace audacieusement le Ciel : toute ame est perfide, toute terre parjure, et Jupiter même n'est point en sûreté de la part des hommes. Neptune vient à l'appui de Bellone, et se plaint des outrages que la race humaine lui fait chaque jour par ses entreprises et ses attentats sur les mers qui forment son empire. Mercure répond à Neptune, et intéresse sa propre gloire dans les plaintes injustes qu'il forme contre l'heureuse audace des hommes. Sans elle, sans la navigation, il seroit ignoré de la terre entière, et ne partageroit pas avec Jupiter l'empire du monde. Il décrit les principaux avantages que l'heureuse témérité des nochers doit procurer aux mortels. Jupiter, résumant ce qui a été dit pour et contre Prométhée, est d'avis de l'absoudre et de réformer l'homme seulement. Thémis reprend son plaidoyer, et fait voir combien ce feu céleste, qui vivifie l'homme, produit de bons effets, en venant au secours de sa raison. Bellone veut qu'au moins l'homme soit réduit à mener une vie sauvage dans les bois; Mercure

fait valoir au contraire les avantages et les agrémens de la société; Neptune enfin propose de laisser l'homme dans son ignorance, et, pour conserver sa sagesse, de lui interdire les sciences et les arts. Jupiter, pour trancher la contestation, déclare qu'une race auguste d'humains descendra du ciel; qu'il lui confiera le gouvernement du monde, et lui soumettra la terre pour en faire le bonheur. Les Divinités, auparavant opposées d'avis, se réunissent pour applaudir d'avance à cette race illustre, dont elles célèbrent la durée, l'éclat, la gloire, la sagesse.

Ce poème est fort ingénieux; on ne peut amener plus heureusement l'éloge de l'auguste maison dont le poète a fait l'objet de ses chants. Il n'y a pas beaucoup d'action dans cette pièce, et ce n'est presque autre chose qu'un dialogue mis en musique; mais l'auteur n'a pas non plus prétendu faire un drame; et, sous quelque point de vue que son ouvrage puisse être envisagé chez nous, on ne pourra se dispenser de reconnoître que l'auteur a parfaitement rempli son plan; qu'il y a beaucoup de philosophie dans cette pièce; que toute la poésie du style est excellente; que l'auteur réunit la douceur de Métastase à la vigueur de Fragoni; qu'enfin cette agréable production, même dénuée de l'appareil et des agrémens de la musique, fait à la lecture un plaisir infini à tous ceux qui savent goûter la poésie italienne, la seule qui ait conservé les grâces de la poésie grecque et le pittoresque de la poésie latine.

Il a paru quelques exemplaires d'un poème héroï-comique, en dix-huit chants, intitulé *le Balai*, un volume *in*-12 de 240 pages.

L'auteur de ce poème, qui est un peu licencieux, est un mathurin, fils d'un apothicaire de Douai, qui a jeté, comme on dit, le froc aux orties. Il est dédié à l'auteur de *la Pucelle*; et l'on voit que l'auteur à cherché, qu'il a voulu du moins essayer d'en faire le pendant; mais l'intervalle entre eux est immense. Il y a dans ce poème de la facilité, du feu, de la verve, de la poésie, de mauvaise prose, des incorrections, *de l'élévation et de la bassesse*; enfin un mélange bizarre qui décèle une imagination peu réglée. La préface est assez plaisante; l'auteur, qui se dit chinois, y fait l'histoire de son ouvrage (*).

Dans le premier chant, la Moinerie, personnifiée et montée sur un balai, apporte dans la nuit un reliquaire à une religieuse nommée sœur Ursule.

Ursule, dans le deuxième chant, se réveille; alarmes de vieilles sœurs sur l'indisposition du directeur du couvent, dont le poète raconte l'histoire; complot des jeunes sœurs pour enlever le balai. Il y a ici de tout, du père Girard, de la Cadière, le père Berroyer, Chapelle, *le Scar-*

(*) M. Favart, ainsi qu'on peut le voir par les précédentes lettres, avoit d'abord partagé l'erreur du public, et attribué ce Poème à M. de Voltaire.

(*N. des Éd.*

ron de la Bible. Dans le troisième chant, l'Allégresse, aussi personnifiée, va trouver l'Amour; celui-ci vole aux Jacobins, et fait faire à un chat, qu'il y dérobe, un vol qui répand l'effroi parmi les nonnes. Le balai est enlevé par les jeunes sœurs. Le quatrième chant représente un chapitre de nonnes, où chaque sœur vient dire sa coulpe. Torticolis paroît dans le Chapitre; alarmes des nonnes, on député à la mère abbesse. — Cinquième chant. Description du séjour de l'abbesse; ambassade de sœur converse, et arrivée du directeur. On indique un grand chapitre pour traiter de l'affaire du balai. — Chants sixième et septième. Sermon du père directeur sur le *le trou du néant*, *le trou du péché* et *le trou du monde*. Ici, l'auteur parlant de la défense faite à Eve, lui fait dire :

Mystère obscur où mon œil ne voit rien,
Pour fuir le mal ou pour faire le bien,
De l'un et l'autre il faut la connaissance.
Comment veut-il que mon intelligence
Qui les ignore obéisse à sa loi ?
Si le plaisir, si tout est fait pour moi,
Pourquoi veut-il me cacher ce que j'aime ?
Si tout est bien, comme il le dit lui-même,
Comment ce fruit peut-il nuire à mon cœur ?
Du bien, du mal, le ciel est-il l'auteur ?
Un même fruit peut-il leur donner l'être ?
Au sein du bien le mal pourroit-il naître ?
Non, le ciel fit, je le vois aujourd'hui,
L'amour pour nous, la sagesse pour lui.

On trouve ensuite ces vers plaisans :

Grossiers mortels, qui, courbés sur la terre,
Tirez du sein de cette ingrate mère
. . . .
. . . .
Le suc heureux qui fait pâmer les moines,
Le vin d'Aï qui rougit les chanoines,
Vous travaillez; eh! que ne chantez-vous
Que ce métier est lucratif et doux!

Chant huitième. Le père Girard, monté sur le balai, va trouver Ursule; frayeur de la nonne, Girard la conduit au temple de la Moinerie. — Chant neuvième. Girard et Ursule s'arrêtent à Paris, où ils jouissent du spectacle des boulevards. Ils passent à Rome, et arrivent au temple de la Moinerie. Il y a ici une violente sortie contre Fréron, l'abbé Trublet, Palissot et Marmontel. Les poésies du cardinal de Bernis sont agréablement caractérisées par ces vers dignes de Voltaire :

.... Ce cardinal, dit-on,
Qui sait rimer de beaux vers à Glicère,
Chanter l'amour, Vénus, et la fougère;
De l'horizon nuancer les couleurs,
Placer partout des aurores, des fleurs;
Peindre la neige, et mettre en poésie
Tous les tableaux de la Savonnerie.

Suivent quantité de traits piquans contre Gresset, l'abbé de l'Attaignant, d'Arnaud, le père Berthier, le chevalier de l'Aurès, Piron, Cré-

billon fils, l'abbé Coyer, etc. — Chant dixième. Description du temple de la Moinerie; histoire des fondateurs d'ordres; départ de Girard et d'Ursule.

Je suis, etc.

(La fin de cette analyse ne s'est pas retrouvée; au surplus le poème est connu.)

(N. des Éd.)

M. Favart à M. le C. de Durazzo.

1762, 15 juin.

Monseigneur,

M. l'abbé de Laporte, ce digne émule de M. Fréron, autrefois son ami, et depuis son antagoniste, a entièrement cessé ses observations littéraires. Il renonce aux honneurs périodiques; il ne veut plus se couronner de follicules de laurier, il se borne à faire les extraits de la *Grande Bible du Mercure*. Ce *Mercure*, l'amour de nos provinciaux, est quelquefois passable, et plus souvent mauvais. Tout détestable qu'il puisse être, il produit environ cinquante mille francs par an; le revenu le plus sûr est celui de la frivolité : c'est sur ce fonds que l'on assigne des pensions à quelques gens de lettres, dont la plupart les méritent, tels que MM. Piron, Sainte-Foix, de Laplace, l'abbé Barthélemy; d'autres les doivent plus à la faveur qu'au talent. L'abbé de Laporte, voulant être du nombre des méritans, est à présent un des chevaliers du *Mercure*, et lui consacre ses veilles; il prend le bon parti.

A propos de l'abbé de Laporte, V. E. s'amusera peut-être d'une aventure qui vient de lui arriver. La révolution jésuitique, excitant une fer-

mentation générale parmi tous nos pédans de l'université, donna lieu à plusieurs conférences. L'abbé de Laporte, invité à un petit consistoire secret qui se tenoit au collége de la rue de la Harpe, à l'insu du principal, se trouva au rendez-vous avec un autre abbé qui servoit d'acolyte. On s'enferme, on discute, on dispute, on s'échauffe; la cloche de retraite sonne, on ne l'entend point ; comment l'auroit-on entendue! on ne s'entendoit pas soi-même. Après avoir bien disputé, on s'aperçoit qu'il se fait tard; l'abbé de Laporte et son ami avoient promis à leurs gouvernantes de rentrer de bonne heure, ils veulent se retirer; il n'est plus temps, le portier a remis les clefs au principal, elles sont sous le chevet. On frappe, on redouble, peine inutile; M. le principal dort, tout l'univers doit dormir. Après une heure de tapage, sans être plus avancé qu'auparavant, on déclare que le supérieur n'ouvrira point, *de minimis non curat prætor.* Il s'agit de prendre un parti. L'observateur littéraire se fait apporter des échelles, au moyen desquelles il grimpe sur les toits, saute de gouttières en gouttières; il se trouve sur un mur de trente pieds d'élévation. Tandis qu'il est là perché, son compagnon, avec plus de présence d'esprit, s'avise d'une ruse pour se tirer de captivité. En continuant de frapper toujours à la porte du principal, il feint de prêter l'oreille, affecte de regarder par sa serrure, et s'écrie : Eh! vîte! au secours, au secours! M. le supérieur se trouve mal! il se

meurt! au secours! Ces mots retentissent dans tous les corridors et les dortoirs. On accourt avec des bûches pour enfoncer la porte; on la jette en-dedans. Tout le monde entre dans la chambre; M. le principal paroît s'éveiller en sursaut; mais on aperçoit dans la ruelle une petite figure féminine et des mules galantes à côté des pantoufles de ce grave personnage. — Que me voulez-vous, dit-il, messieurs? vient-on m'enlever? je ne suis pas jésuite. — Non, non, monsieur, on vous rend justice, répond l'ami de l'abbé de Laporte; nous nous apercevons bien du contraire; mais ayez la bonté de donner vos clefs, afin que je sorte d'ici. — Les voilà, les voilà, qu'il n'en soit plus parlé. — Bonne nuit, M. le supérieur. L'abbé sort; mais le pauvre abbé de Laporte reste perché sur la pointe d'un mur jusqu'au jour naissant, s'ennuyant très-fort de sa situation. En jetant les yeux çà et là, il s'aperçut que la maison voisine étoit celle de M. Blondel, architecte, son ami particulier; il appelle à cris redoublés. M. Blondel paroît en chemise à sa croisée: — Qui est là-haut? Est-ce dom Cléophas, le protégé du diable boiteux, ou l'abbé de Laporte? — Vous l'avez dit, c'est moi, c'est moi; dépêchez, que l'on m'ôte d'ici. — Que diable faites-vous là, M. l'observateur? Vous vous levez bien matin pour composer vos feuilles: contez-moi donc votre histoire; est-ce une aventure galante? Je le l'ai toujours dit, mon cher abbé, tu t'exposes trop. L'abbé ne cessoit de crier, l'architecte de mora-

liser. C'étoit la fable du maître d'école et de l'enfant :

> Eh ! mon ami, tire-moi de danger,
> Tu feras après ta harangue.

Enfin, on attache cinq ou six perches les unes au bout des autres, que l'on élève à l'aide des voisins jusqu'à fleur du mur. Le petit abbé se laisse couler, et en est quitte pour quelques écorchures, une contusion, une mauvaise nuit et des plaisanteries; mais, en homme d'esprit, il fut le premier à en rire ; et c'est lui-même qui m'a raconté son aventure, à peu près comme je viens de la dire.

Les Comédiens Français ont mis sur leur répertoire, pour mercredi prochain, 23 juin, *la Mort de Socrate*, tragédie nouvelle de M. de Sauvigny. Cet auteur s'est fait connoître par une traduction d'*Anacréon* assez bien reçue du public. Ils donneront ensuite plusieurs nouveautés. Les principales sont : *Ajax Télamonien*, tragédie de M. Poinsinet de Sivry ; *Théagène et Cariclée*, de M. Dorat ; *Agrippine*, de M. Collardeau, auteur d'*Astarbé* et de *Caliste* ; *l'Épouse en deuil*, par M. Rochon, auteur du *Deuil anglais*, joué à la Comédie-Italienne. Cet auteur est fort pour les deuils. Que les Muses veuillent qu'il ne porte pas celui de sa pièce ! On nous promet encore *Olympie*, de M. de Voltaire, et dix-sept autres tragédies reçues, qui passeront à leur tour. Voilà un vaste champ à parcourir pour les auteurs de

parodies. Ils ont, outre cela, quatre comédies; la première, de M. Renaud, ci-devant secrétaire de feu M. le duc de Gesvres. Cet auteur a débuté au théâtre par une pièce charmante intitulée *les Couronnes*, que j'ai été obligé de faire avec lui par ordre supérieur. Il a composé ensuite pour les Français *la Mort d'Hercule*, tragédie; et il a si bien tué son Hercule, qu'il n'a respiré qu'un moment, et n'en est pas revenu. Il est encore l'auteur d'une comédie pastorale jouée aux Français; je ne me souviens pas du titre, non plus que le public (*).

La troisième comédie est tirée *des Illustres Françaises*, recueil d'historiettes; on la nomme *le vieux Dupuis*; l'auteur est M. Collé, surnommé l'*Amphigouriste*, pour le distinguer de M. Collé de Parme, qui a donné au Théâtre une traduction de *l'Isle déserte*.

Ce M. Collé l'amphigouriste, lecteur de M. le duc d'Orléans, s'est acquis une réputation dans le genre de la parade, dont il est le Molière. Ce genre facétieux et méprisable n'a point altéré en lui le goût de la bonne comédie, et je ne connois point d'auteur qui lui soit préférable. Il a encore présenté aux Comédiens Français une pièce en trois actes, en prose, intitulée *Henri IV : le*

(*) On peut être honnête homme, et faire mal des vers.

Le préjugé n'est pas favorable sur le talent de M. Renaud; mais on rendra toujours justice à sa probité et à toutes ses vertus sociales.

(*N. de M. Favart.*)

Roi et le Meûnier, comédie anglaise, lui en a fourni l'idée. Il y a dans son original des traits qui ont tant de rapport à Henri IV, le père et l'ami de son peuple, qu'il ne lui a pas été difficile d'en faire un ouvrage intéressant pour notre nation ; mais il a saisi ces rapports avec tant d'art et de vérité, que cette nouveauté dramatique passe pour un chef-d'œuvre d'intérêt et de morale ; tous les comédiens l'ont reçue d'une voix.

M. de Choiseul la protégeoit. On m'avoit chargé de sa part d'en faire le divertissement ; mais des réflexions qu'il ne m'est pas permis de pénétrer, reculent ou suppriment la représentation de cette pièce.

La quatrième comédie est celle de M. Dancourt; on ne la perd point de vue. On m'a dit qu'on la réservoit pour le commencement de l'année prochaine.

Quant aux nouvelles littéraires, il paroît une assez mauvaise critique de *Zelmire*. Je n'en dirai mot ; mais je l'envoie à V. E., parce qu'il faut lui envoyer tout ce qui a rapport au dramatique.

Je suis, etc.

M. Favart à M. le C. de Durazzo.

1762, 20 juin.

Monseigneur,

On trouve mademoiselle Fauconnier un peu trop petite, et l'on croit qu'elle ne grandira guère plus.

Je viens de faire une découverte; on m'a indiqué une certaine madame Beloche, danseuse. Son âge est de vingt-deux à vingt-quatre ans; elle n'est ni trop grande ni trop petite, un peu maigre par l'exercice continuel de son métier; elle n'est pas absolument jolie : elle a le nez un peu long, mais la physionomie expressive, et des yeux qui disent beaucoup; jambes de cerf, pied court, taille de nymphe, vigoureuse, gracieuse, moëlleuse, propre à tous les caractères de la danse, et surtout au genre sérieux : c'est le portrait que l'on m'en a fait. Elle a travaillé avec Pitrot à Parme. Son mari est bon musicien, grand violon. Ils sont, à ce qu'on m'a dit, à Bordeaux ou à Toulouse, dans la troupe d'un nommé Duplessis; je m'en informerai plus exactement.

Le sieur Baletti l'aîné, fils de feu la Silvia, a reçu son congé absolu de la Comédie-Italienne; il ne restera que jusqu'à Pâques prochain; il m'a prié de le proposer à V. E. Il joue passablement

dans le français, un peu mieux dans l'italien; il étoit très-bon danseur dans le genre noble. Formé par les principes de Dupré et de Gavillier, dont il est l'élève, il a tenu pendant long-temps la place de premier danseur à la Comédie-Italienne, où il a toujours été applaudi tant pour sa danse que pour l'exécution des ballets qu'il a composés. Il brilleroit encore au théâtre dans cette partie, sans le coup de fusil qu'il reçut dans la cuisse par un soldat des gardes françaises, lorsqu'il étoit enfant, à la tête du ballet. Son accident est l'époque de la défense de tirer aucune arme à feu dans les spectacles, sans une permission spéciale du parlement. Depuis ce temps, Baletti a quitté la danse; mais, la possédant à fond, il est en état d'enseigner par principes, et même encore par exemple; le coup de fusil n'ayant point offensé les muscles, il ne lui reste qu'une foiblesse qui peut se dissiper. Baletti est jeune, il n'a guère que trente à trente-trois ans; il a avec lui une jeune danseuse, la demoiselle Dumalgé, de seize à dix-sept ans, très-bien de figure, les épaules tant soit peu hautes : ce n'est qu'un léger défaut. Après Catinon et Camille, elle est ce que nous avons de mieux au Théâtre-Italien en premières danseuses; elle suivra le sort de Baletti qui l'a, dit-on, épousée secrètement. Baletti jouoit chez nous les rôles d'amoureux et tout l'emploi de Lélio, Riccoboni fils; il n'est exclus de la Comédie-Italienne que parce qu'il ne sait pas chanter, et que notre théâtre, ayant changé de forme,

est maintenant un Opéra-Comique plutôt qu'une comédie. Baletti est d'ailleurs un garçon fort bien élevé, d'une probité à toute épreuve; on l'auroit à bon marché, ainsi que la demoiselle Dumalgé; ces sujets ne seroient pas à charge à une troupe: l'un, indépendamment de ses talens pour la comédie, pourroit encore, dans le besoin, seconder, soulager un maître de ballet, et l'autre, tout au moins, la première des figurantes.

M. le duc de Choiseul, premier ministre, désireroit avoir une marche militaire pour les Suisses, dont il est colonel. Rameau, Mondonville et d'Auvergne en ont chacun présenté une, dont on n'est pas tout-à-fait content. J'ai nommé M. Hass et Gluck. Leurs talens si connus font espérer qu'ils rempliront l'objet, si V. E. veut les engager à concourir avec nos musiciens français; ce seroit obliger singulièrement M. de Choiseul. Il faut que la marche soit en *d la re*, d'un caractère belliqueux, majestueux, et peigne, en quelque sorte, le génie de la nation helvétique, et qu'en même temps elle soit chantante et facile à retenir. Bassons, fifres et tambours, voilà les instrumens pour lesquels il faut travailler. Je vous supplie, monseigneur, d'avoir la bonté de me faire réponse au plus tôt sur cet article; ce seroit une occasion de faire ma cour au ministre.

M. de Crébillon a été enterré hier vendredi. J'ai remis à M. Peters la partition de *Soliman II*, que je vous prie de vouloir bien accepter.

Je suis, etc.

M. le C. de Durazzo à M. Favart.

1762, Vienne, 30 juin.

MONSEIGNEUR,

J'ai reçu, monsieur, votre lettre du 15, à laquelle je réponds d'abord. Je ne suis point du tout étonné que mademoiselle Darimat nous ait été enlevée par l'Opéra; votre dernière me l'avoit fait pressentir. Il faut prendre patience, et jeter nos vues d'un autre côté : suivez celle que vous avez sur les deux sujets d'opéra dont vous me parlez.

Mademoiselle Dubois ne sauroit nous convenir en *semestre*. Si elle avoit pu avoir un congé d'un an, à la bonne heure; mais pour six mois, elle ne peut nous être d'aucune utilité; sa partie principale est la tragédie, et précisément c'est ce que l'on ne voit point à Luxembourg, où l'on ne joue que du comique, et souvent que de petites pièces, attendu que le temps que doit durer le spectacle, est borné à trois quarts d'heure, ou une heure au plus.

Je plains le sort du pauvre Rousseau, parce que je suis homme, et que l'humanité est ma première philosophie. Je crois qu'il a pris le bon parti en prenant la fuite: M. Séguier l'a bien con-

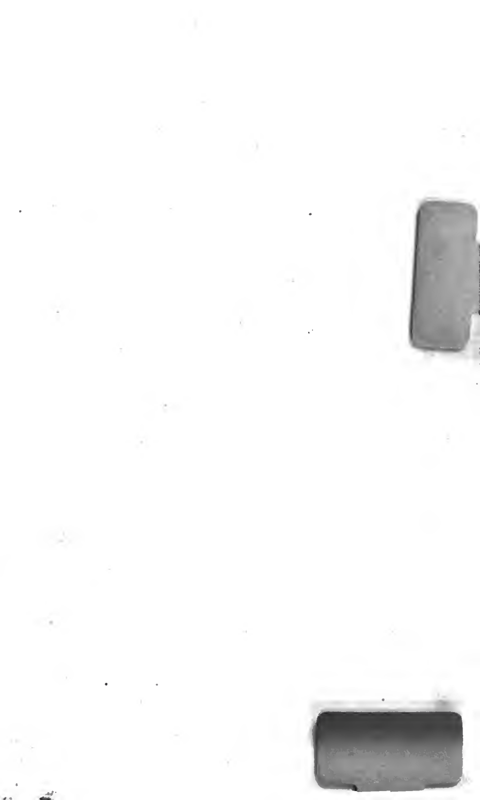
seillé. D'après ses principes, il a dû renoncer à tous les honneurs : celui d'être pendu n'est pas assez grand pour piquer l'amour-propre d'un philosophe comme lui. Je ne suis rien moins qu'admirateur de ses principes; mais j'aime son style et sa façon d'écrire. Donnez-moi de ses nouvelles quand vous en aurez, et tâchez de m'envoyer, s'il est possible, l'ouvrage qui cause son exil. Je ne suis pas si rigide que messieurs vos *pairs;* et je puis, sans leur manquer de respect, lire ce qu'ils ont condamné; d'ailleurs, quoique je les croie infaillibles, je suis bien aise de voir s'ils ont bien ou mal jugé. Je me réfère à ma dernière, et vous recommande, plus que jamais, la recherche des sujets dont nous avons besoin.

Je suis votre très-humble et très-obéissant serviteur,

Le C. DE DURAZZO.

FIN DU PREMIER VOLUME.

DE L'IMPRIMERIE DE Mme Ve JEUNEHOMME,
RUE HAUTEFEUILLE, N° 20.




BIB